

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

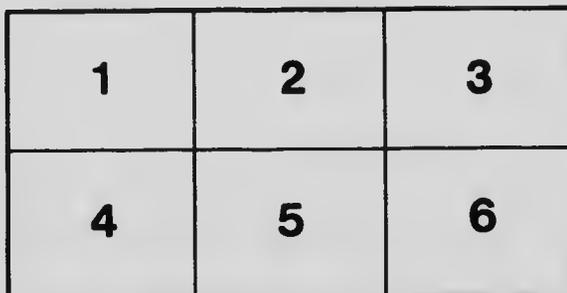
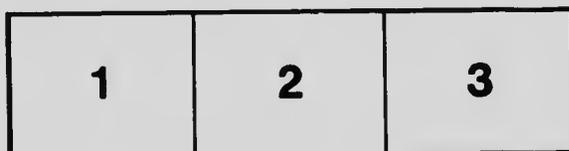
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

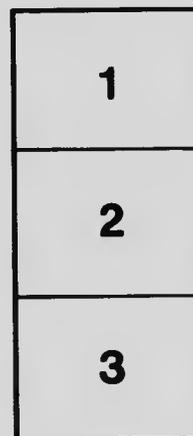
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



5.0

5.6

6.3

7.1

8.0

9.0

10

11.2

12.5

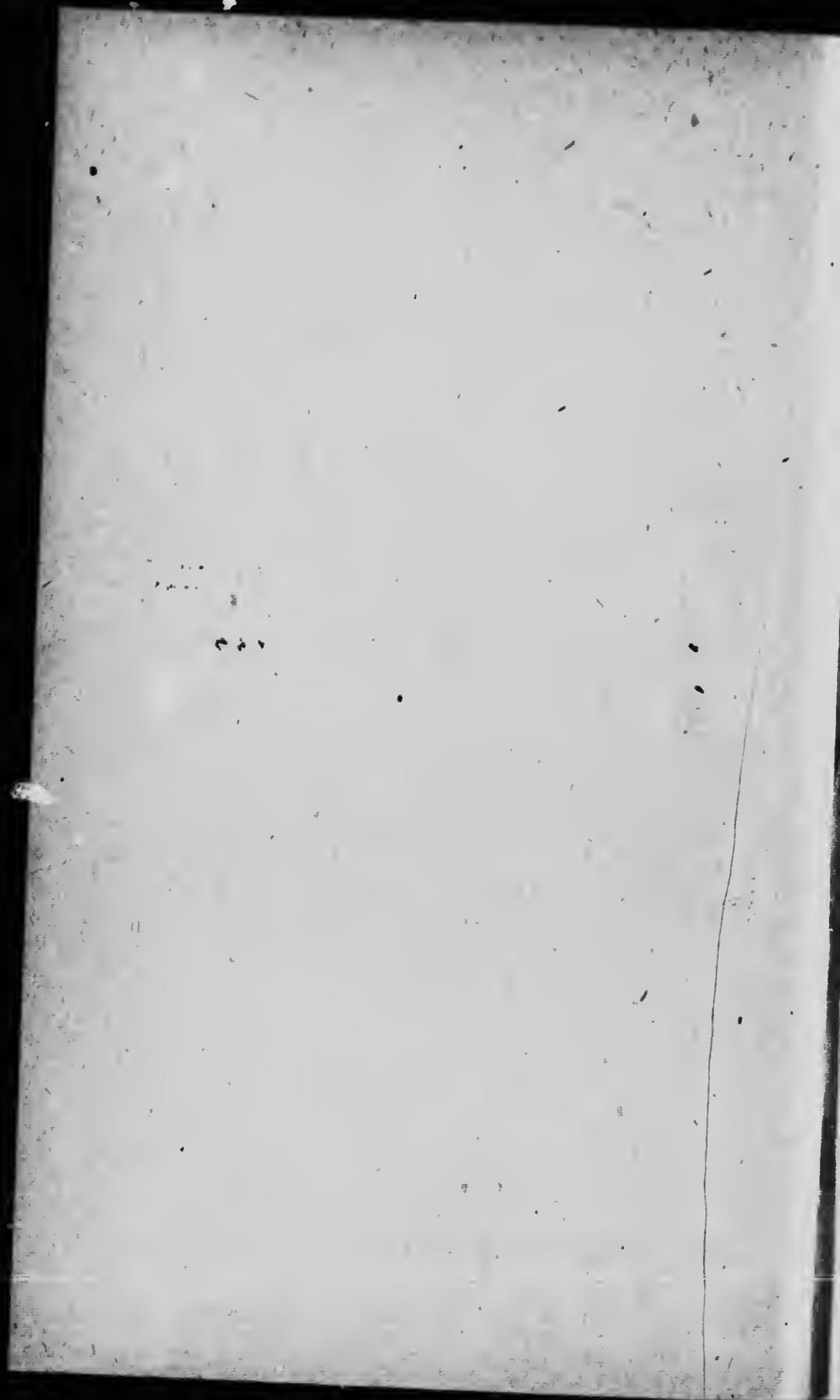


APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

—
—
—
de
LA VERITE
Révélée

J. M. Hamel



2e =

9/1/1960

A LA RECHERCHE

DE LA

VÉRITÉ RÉVÉLÉE

RR. P. FRANCISCAINS
COUVENT SAINT BONAVENTURE
MONTREAL

1435

ESSAI D'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE

PAR

D. M. A. MAGNAN, Ptre. D. D.

Imprimé par
LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE DU "SOLEIL"
QUÉBEC.

BT 1101

M3

158437

MASSARI

IMPRIMATUR

C. A. MAROIS,

Vicarius Generalis.

Quebeci,

Die, 20 aprilis,
1902.

AVANT-PROPOS

La science joue maintenant un rôle prépondérant dans le monde, et les magnifiques découvertes qui sont à son crédit lui assurent, à bon droit, notre reconnaissance et notre admiration.

Pourtant, que les temps sont changés, et comme nous serions tentés de croire que les idées ont subi la mouvante influence du fleuve rapide qui entraîne les hommes et les choses !

Autrefois, qu'on me pardonne d'employer au début une définition de la scolastique, le mot science signifiait simplement la connaissance de certaines conclusions obtenues des premiers principes par voie de démonstrations. (1) On l'appliquait de préférence à la philosophie qui s'intitulait modestement la reine ou la science des sciences.

La physique et les mathématiques n'étaient, en quelque sorte, que des chapitres assez restreints de la philosophie réelle, qui daignait à peine s'occuper des êtres matériels considérés sous le rapport de l'étendue et du nombre.

Mais la matière délaissée pendant des siècles a pris, de nos jours, une éclatante revanche.

L'esprit humain qui l'avait tenue jusque-là en médiocre estime, s'est reconcilié avec elle et

(1) St. Thomas 3, sent. Dist. 28 q. I art. 6.

n'a pas tardé à faire converger ses efforts et ses lumières vers les choses visibles et palpables.

La spéculation intellectuelle y a perdu, mais l'expérience y a gagné.

On est allé de découvertes en découvertes, de merveilles en merveilles, et, à l'étonnement pour ne pas dire à la stupéfaction du monde, on a vu certains hommes, dérober à la nature ses secrets les plus cachés, dompter ses forces ignorées jusque-là et en faire les instruments dociles de l'industrie humaine.

La physique, devenue trop vaste pour être contenue dans une seule branche du savoir humain, s'est divisée en un certain nombre de rameaux qui, se multipliant à leur tour, ont fini par remplir nos bibliothèques de leurs encyclopédies, de leurs revues et de leurs in folios.

C'est à cet ensemble de sciences physiques, positives, naturelles, expérimentales, plus ou moins doublées de mathématiques, qu'est maintenant réservé l'auguste nom de *science*.

Un *savant*, de nos jours, est un homme qui fait des analyses, aligne des chiffres, se tient rivé à l'oculaire d'une lunette astronomique ou d'un microscope, collectionne des métaux, herborise, se tient à l'affût d'insectes inoffensifs. C'est un antiquaire qui débrouille de vieilles inscriptions ; un juriste qui cherche à faire la lumière dans le chaos non moins compliqué d'un code ;

enfin un disciple d'Esculape, qui puise dans l'étude des cadavres des panacées universelles.

Ceux qui ont accès aux mystérieux laboratoires, j'allais dire aux temples de la Science, et qui sont plus ou moins initiés à ses secrets, sont les érudits ou savants universels.

Quant aux philosophes, qui ont l'esprit rempli d'abstractions, ce ne sont plus que des rêveurs rétrogrades qui vivent de chimères et s'obstinent à s'éclairer d'une bougie quand le progrès moderne a mis à notre disposition de radieux soleils électriques !

Loin de moi la pensée de demander à messieurs les savants de descendre de leurs trépieds où ils se tiennent en permanence. L'humanité suspendue à leurs lèvres y perdrait à coup sûr de nombreux oracles. Mais si nous voulons bien laisser à la science devenue matérialiste l'empire qu'elle s'est arrogé sur l'esprit humain, du moins nous sera-t-il permis, à nous qui ne sommes pas satisfaits du dieu matière, de porter plus loin nos investigations, et de nous demander s'il n'y a pas au-delà des corps solides, liquides ou gazeux, quelque chose qui mérite notre attention : par exemple, une autre vie que celle du temps, un Dieu, une religion, en un mot, des intérêts éternels que nous devons sauvegarder.

Nous nous accordons d'autant plus volontiers cette permission que, parmi les problèmes qui

nous intéressent, *il n'en est pas de plus important que la vérité religieuse.*

Car, s'il est utile de connaître les lois qui régissent le monde physique, nous ne voyons pas, d'un autre côté, quel mal il peut y avoir à ce que dans l'immensité des cieux, il y ait un astre qui accomplisse son évolution à notre insu, ou, dans le sein de notre globe terrestre, une parcelle de matière non analysée.

Les découvertes modernes ont certainement agrandi le champ de nos connaissances et favorisé le commerce et l'industrie, mais, ont-elles véritablement amélioré le sort de la race humaine ?

De nos jours, où la vapeur et l'électricité sont devenues nos humbles servantes, comme au temps des patriarches, et plus peut-être, il y a des infortunés qui souffrent, des malheureux qui manquent de pain, des malades qui gémissent, des désespérés qui se suicident et, dans tous les cas, des cadavres qui descendent dans la tombe !

Le progrès indéfini par la science est une amère dérision, un mirage trompeur, qui augmente la soif des jouissances au lieu de l'apaiser, excite et multiple les désirs de l'homme bien loin de les combler.

Il n'y a pas longtemps qu'un célèbre écrivain, revenu de son engouement pour la science moderne, déclarait cette dernière en banqueroute avec toutes ses promesses.

Il n'en est pas ainsi des vérités qui se rapportent à la religion.

Elles nous font connaître si oui ou non nous sommes supérieurs à la brute ; s'il est un Dieu intelligent créateur de toutes choses qui a droit à nos hommages ; s'il est une loi venant de lui que nous devons observer. Elles ont, par le fait, une influence d'une portée incalculable sur notre existence d'ici-bas qu'elles transforment en un simple pèlerinage sur une terre d'exil, un court voyage à double issue qui doit nous introduire dans le séjour de la gloire ou dans le lieu de la réprobation.

Grâce à ces vérités, la vertu et le vice revêtent leur véritable caractère : l'une avec sa conformité à la règle de tout bien, l'autre avec son opposition à la loi divine. Le bien et le mal, le juste et l'injuste, dans leurs notions, ne sont plus de vains mots, des termes de convention inventés par le préjugé populaire ou l'intérêt commun, mais bien le cri de la conscience qui porte en elle, inscrits en caractères ineffaçables, les préceptes de la loi naturelle, qui sont la manifestation, dans le temps, de la loi éternelle.

Elles règlent les mœurs, éclairent l'esprit, font régner l'harmonie entre les différentes classes de la société. Elles disent aux riches et aux puissants : soyez généreux et justes ; aux pauvres et aux petits : soyez au moins résignés à

votre sort, car il est une autre vie où le mérite seul donne droit aux récompenses.

En un mot, ces vérités ont une telle importance pour nous qui vivons sur la terre, que sans elles, notre existence deviendrait une énigme, une voie sans issue, une infortune sans espoir, une pénible corvée sans aucune rémunération. Alors le monde, notre demeure, serait transformé en un champ clos où nos passions, se donnant libre cours, nous engageraient les uns et les autres dans une lutte acharnée.

Vae victis ! Tel était le cri de l'antiquité païenne. Telle serait aussi notre unique loi, si nous n'avions pour nous guider que le seul appât des biens qui nous sont jetés en pâture sur cette terre.

Mais, si nos intérêts temporels demandent que nous soyons fixés sur les problèmes de l'ordre supra naturel, il va sans dire qu'un motif plus impérieux encore nous engage à nous occuper de la question religieuse.

Il y a une éternité ou il n'y en a pas ; si cette éternité existe, il serait téméraire, et même insensé, de ne pas nous en préoccuper, quand même le souci de la vie présente nous aurait fait perdre plus ou moins la notion des choses d'outre-tombe. Car, sachons-le bien l'homme ne fait pas la vérité, il la subit. Peu importe que nous soyons libres-pen-

seurs, matérialistes, athées ou indifférents. La disposition de notre esprit ne change rien à l'ordre établi dans le monde. Le ciel ne croule pas parce qu'il nous plaît de douter de son existence. Et, malgré la fière allure de l'esprit fort, s'il est un Dieu juste, et si nous sommes immortels par nos âmes ; en face du croyant, du sceptique ou de l'incrédule se dresse toujours l'effroyable dilemme des peines et des châtimens éternels, dont la double solution enveloppe l'humanité toute entière.

Bref, la question religieuse s'impose à tout homme sérieux qui ne se laisse pas absorber par les exigences du moment. Est-il, du reste, un sujet plus digne d'occuper notre esprit ?

La vérité est toujours belle, même quand elle se rapporte aux choses les plus infimes. Mais l'étude de la science du monde matériel, qui nous est inférieur par nature, ne sont pas faites précisément pour élever le niveau intellectuel et moral chez l'homme.

Elles nous acheminent seulement vers un autre genre d'idées qui appartiennent au monde spirituel, et ne sont qu'un premier échelon d'où notre intelligence peut s'élever graduellement à la connaissance des choses qui nous sont supérieures.

Tant pis pour nous si nous restons au dernier degré de l'échelle des êtres !

Là où l'esprit humain grandit véritablement, c'est quand il se met en rapport (supposons qu'elles existent) avec les substances spirituelles, Dieu et les anges, et surtout avec la vérité venue jusqu'à nous de l'intelligence incréée, par voie de révélation.

Les efforts que nous devons faire pour atteindre les régions où planent les purs esprits nous grandissent, développent en nous la faculté de connaître, et, si les divins rayons de la révélation s'ajoutent aux lumières de la raison, il en résulte une manifestation inappréciable de la vérité qui nous permet d'envisager, non pas un seul aspect de notre monde, mais l'univers dans son harmonieux ensemble, dans ses rapports avec Dieu, son principe et sa fin.

C'est pourquoi nous avons cru nécessaire d'entreprendre, en commençant par les problèmes qui sont du domaine de la raison, une étude, ou pour mieux dire, un voyage intellectuel, par la voie la plus courte, à la recherche de la vérité révélée.

Si nos démonstrations réussissent à fortifier la foi ou à produire la conviction dans l'esprit de nos lecteurs, nous serons pleinement récompensé, quelle que soit du reste l'appréciation des critiques littéraires au jugement desquels il est bien difficile d'être sans reproche.

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉAMBULES DE LA FOI.

CHAPITRE PREMIER

LA VÉRITÉ, SA NATURE ET SES DIVISIONS

Les anciens, fort enclins à la poésie, avaient imaginé de représenter la vérité sous la forme d'une déesse merveilleusement belle, sortant d'un puits, dans un costume assez primitif.

Touchés, sans doute, de son malheureux sort, les philosophes de l'antiquité rivalisèrent de zèle pour lui procurer une garde-robe au grand complet. Ils firent si bien que la pauvre *fille de Jupiter*, travestie sous cent costumes différents, devint à peu près méconnaissable.

Cette allégorie pourrait bien convenir, de nos jours, à un grand nombre d'esprits cultivés, qui s'exercent, il faut voir avec quel succès, dans l'art de construire un sophisme ou de fabriquer une erreur. Mais, n'accusons personne ; tout homme doit être supposé de bonne foi, même quand la logique est pour lui sans pitié.

Constatons seulement, en passant, que, malgré la répugnance qu'elles inspirent à l'esprit humain, l'ignorance et l'erreur ont toujours eu de nombreux partisans ou défenseurs s'efforçant de rendre plus épais le voile qui nous dérobe une partie des rayons lumineux de la vérité.

Toutefois, il faut le dire avec joie, malgré les efforts de ces fils de la nuit, les nuages amoncelés par eux dans le domaine du savoir se dissipent généralement d'eux-mêmes, et la vérité, comme un astre radieux, continue son évolution dans le monde, projetant, où l'on veut bien l'accueillir, sa vivifiante lumière.

Aujourd'hui, comme autrefois, son nom est dans toutes les bouches et, si j'en excepte certains Pilate à qui elle semble étrangère, chacun se proclame son interprète ou se vante de l'avoir pour amie.

Seulement, s'il faut admirer l'activité fébrile des hommes de science et la soif ardente de la génération actuelle qui veut se désaltérer aux sources de la vérité, il faut avouer aussi que la notion du vrai, exacte et précise, est loin d'être fixée dans tous les esprits.

Les regards sont troubles, les esprits fort embrouillés à ce sujet ; et souvent, faute de distinguer nettement le but à atteindre, ne voyant qu'un objet indécis au terme de ses recherches, on manque son coup, comme il arrive au tireur

à la cible dont la vue est affectée de myopie. Bref, comme nous nous sommes mis à la poursuite de la vérité, nous allons nous efforcer de donner son signalement et de préciser l'objet de notre ouvrage.

On s'accorde généralement à dire qu'une chose est vraie quand notre esprit la connaît comme elle est. Ainsi, j'affirme que Voltaire fut un misérable imposteur, Renan un faux interprète des livres saints (pour ne pas dire davantage), et si j'en crois les critiques impartiaux de ces deux écrivains, il se trouve que mon double jugement est en parfaite conformité avec l'état moral ou plutôt immoral de ces deux hommes. Je suis donc vrai dans mes affirmations.

La vérité peut se définir : l'adéquation de l'intelligence avec la chose connue, ou la conformité de l'idée et du jugement avec leur objet.

Cette adéquation ou conformité de l'intelligence avec la vérité ontologique, ne saurait être multiple pour un même objet, pas plus que la verge de drap qui répond absolument à la mesure de trois pieds ne saurait être multiple sous le rapport de la longueur.

La vérité est basée sur l'essence même des choses qui est une et invariable. C'est pourquoi on dit toujours que la "vérité est une".

La vérité se divise en plusieurs espèces qu'il serait inutile de faire connaître dans leurs détails.

Je me bornerai à dire qu'il y a une vérité morale et une vérité logique, parceque l'intelligence forme des jugements qui sont vrais, avec ou sans le concours de la volonté. L'erreur est le contraire de la vérité logique, et le mensonge, celui de la vérité morale.

Les philosophes nous parlent d'une division de la vérité qui est basée sur la nature même des choses. Il y a, de cette façon, la vérité empirique, physique, mathématique, métaphysique et morale. Ces messieurs ont aussi imaginé une vérité mesurante et mesurée (mensurans et mensurata), une vérité matérielle ou ontologique et une vérité formelle ; enfin, ce que l'on comprendra davantage, une vérité spéculative et pratique.

De toutes les dénominations de la vérité, nous avons gardé les plus importantes pour les dernières, et nous tenons d'autant plus à les mettre en lumière, qu'elles nous intéressent davantage. Elles sont au nombre de deux : La vérité *naturelle* et la vérité *surnaturelle*.

Naturelle ? Et quand donc ?

C'est quand l'esprit humain est abandonné à lui-même pour connaître la vérité et qu'il y arrive. Peu importe, du reste, la forme de ces conquêtes intellectuelles, qui sont, tantôt une simple idée, tantôt un jugement, une conclusion ou un principe.

Le champ de la vérité naturelle est vaste comme le monde, mais il n'est pas encore et ne sera jamais complètement exploré.

Voir et comprendre, voilà à quoi se résume notre puissance cognitive, laquelle s'enquiert d'abord de l'existence des choses, enveloppe ensuite ces dernières d'une lumière particulière appelée la lumière intellectuelle qui les pénètre et met à nu leur nature ou leur essence.

C'est pourquoi, si nous voulions définir la vérité naturelle, il nous suffirait de dire : Tout objet intelligible qui ne dépasse pas la puissance de vision ou la force de compréhension de notre intelligence.

Hors de là, de l'autre côté de cet horizon intellectuel où s'arrête forcément le rayon visuel de l'esprit humain, où, par delà les limites qui restreignent sa capacité, commence un autre domaine de la vérité beaucoup plus vaste que le précédent : la vérité surnaturelle.

Surnaturelle ! !....

Voilà un mot qui fait hausser bien des épaules et sourire dédaigneusement bien des visages, et, soit dit en passant, les prétendus esprits forts ignorent le plus souvent ce qu'il signifie. C'est pour eux (pour les fortes têtes, j'entends) l'immutabilité de je ne sais quel monde qui ne doit pas bouger, et pour les intelligences secondaires, sujettes à gober toutes les niaiseries des

philosophes de bas étage, une vieille rengaine du bon vieux temps, tout à fait démodée de nos jours, encombrante on ne peut plus pour notre sainte mère l'Église qui n'aurait jamais dû prendre sous sa protection un pareil bagage.

Chose étrange, ces idées ont cours parmi nous. Les catholiques d'aujourd'hui veulent du naturel : un bon Dieu naturel, un ciel naturel, une religion naturelle, des sacrements naturels, et surtout une vérité naturelle. Un peu plus, nous aurions une ligne télégraphique pour nous tenir au courant des nouvelles du paradis, et un chemin de fer avec trains réguliers y compris le char-palais, en destination pour l'autre monde, avec tout un système d'améliorations très modernes pour la maison de Dieu.

Or, la vérité surnaturelle est tout simplement celle qu'on ne peut voir à l'oeil nu de notre intelligence. Supposons un télescope, c'est-à-dire la révélation divine qui vient s'ajouter à notre esprit pour lui faire découvrir tout un monde de merveilles d'un ordre absolument supérieur, et nous aurons la vérité surnaturelle.

Le but de nos recherches n'est pas exclusivement la vérité surnaturelle ; nous voulons tout simplement constater son existence.

La vérité surnaturelle existe-t-elle et où est-elle ? Voilà la question qui se pose à notre attention.

Pour lui donner une réponse satisfaisante, il faut s'occuper préalablement d'une foule de vérités naturelles qui nous serviront de préambule.

Ces différents sujets que nous allons traiter viendront successivement à l'objectif de notre raison, et, si nous entendons gronder dans le lointain les sourdes clameurs de l'impiété, soyons sans crainte, car les cris discordants des fils de la nuit ne sauraient nous empêcher d'entendre la voix du gros bon sens, nous enseignant comment on arrive à Dieu.

Une dernière recommandation avant le départ. Nous allons à la recherche de la vérité ; eh bien ! mes amis, il est bon de vous dire que la ravissante découverte de toute une série de conclusions, qui s'achèment les unes à la suite des autres vers la solution du grand problème de la divinité du christianisme, demande de notre part certaines conditions.

Il faut être :

- 1° Avides de la vérité qui se rapporte à notre salut.
- 2° Parfaitement dépouillés de tous préjugés.
- 3° Bien disposés à travailler en toute humilité et sincérité à la solution des problèmes qui nous seront proposés.

Voilà la méthode à suivre. Et maintenant, en avant !

CHAPITRE II

L'IMMATÉRIALITÉ DE L'ÂME

I

L'histoire nous rapporte de Socrate, qu'ayant été condamné à mort par une injuste sentence de ses compatriotes, il but la ciguë que lui apporta le bourreau, et s'entretint ensuite avec des amis de l'immortalité de l'âme. Ce trait de courage en face de la mort, si l'on exclut le suicide qu'il renferme, est fort ordinaire dans la religion chrétienne où les Socrates se comptent par milliers; mais il est tout de même d'une imitation assez difficile pour certains phénomènes modernes connus sous le nom de savants matérialistes. Car, s'il en est peu parmi eux qui soient, comme le maître de Platon, dans la triste nécessité de s'empoisonner à cause de l'éclat de leurs vertus, ils seraient fort en peine, le cas échéant, de s'entretenir des mystères de la vie future pour la raison bien simple qu'ils n'y croient pas.

L'âme est, à leurs yeux, une certaine portion du cerveau, sécrétant la pensée, et, probable-

ment aussi, communiquant à l'organisme humain le mouvement et la vie.

Cette manière d'envisager la mystérieuse captive de notre corps n'a pas germé, comme on serait tenté de le croire, dans l'une des fortes têtes du siècle progressiste. Les matérialistes modernes peuvent en faire leur deuil, ils n'ont pas sur ce point l'honneur de l'invention. Bien longtemps avant Buchner, Moleschott, Ang. Comte, Littré, de notre époque, et même Helvetius, Diderot et Lamettrie du siècle dernier, quelques philosophes de l'antiquité, un peu jouisseurs de leur nature, Dicéarque, Aristoxène, Gallien, les disciples de Démocrite et d'Epicure, avaient imaginé un homme à leur fantaisie, tout en corps et n'ayant rien à faire châtier par les supplices du noir Tartare.

Cette doctrine est commode aux jouisseurs, mais fort dégradante pour l'espèce humaine, qu'elle ravale au rang de la bête ; elle est désespérante pour les pauvres humains dont elle détruit les rêves d'immortalité, et, de plus, grossièrement fausse, comme nous l'allons démontrer.

L'âme est immatérielle. Car, voyez-vous, n'en déplaise au grand Dicéarque et à ses illustres collègues en matérialisme, nous avons un principe de vie, généralement connu sous le nom d'âme, qui a l'habitude bonne ou mauvaise de

faire graduellement connaissance avec presque tous les êtres de l'univers, y compris certaines choses qui ont oublié de se choisir des corps et qu'on appelle "êtres de raison" : tels sont l'honneur, la vertu, la science, etc.

Il y a plus, l'aimable compagne qui empêche notre corps, suivant une expression pittoresque, d'aller voir pousser l'herbe du côté des racines, a une manière de connaître assez extraordinaire. Mise en relation avec les choses du dehors, par les sens qui ne lui apportent que du *concret* et du *singulier*, elle arrive, par je ne sais quelle combinaison, aux "idées universelles" qu'elle peut ensuite appliquer, selon l'espèce, aux individus. Par exemple, l'idée d'*homme* qui nous vient à l'esprit quand nous avons déjà contemplé plusieurs spécimens de la race humaine est applicable à Pierre, à Paul, et à tous les membres de la famille humaine.

Enfin, la pauvrete que les seigneurs de la cornue et du scalpel voudraient transformer en un peu de moëlle cérébrale, semble protester hautement contre une pareille humiliation.

Elle secoue fièrement les entraves de la chair, érige un tribunal et cite à ses pieds ses détracteurs et tous les êtres qui sont du domaine de sa connaissance. Elle instruit leur procès, apprécie leurs qualités, s'enquiert de tout ce qui les concerne, et, par une série de sentences ap-

pelées *jugements*, leur applique les notes qu'ils méritent ou les *attributs qui leur conviennent*. Cependant, non contente de sa souveraine judicature et comme pour jeter un suprême défi aux matérialisants, elle se replie sur elle-même, se connaît, se juge, recueille dans sa mémoire les jugements déjà rendus qu'elle met en regard les uns avec les autres ; puis, s'armant alors de la puissance du raisonnement, elle s'élançe à la conquête de la vérité, renverse sur son passage les sophismes de l'erreur et parvient après maints efforts au sommet du savoir, où elle peut contemp'ler les ravissantes splendeurs du vrai, du beau et du bien.

Eh ! bien, ces différentes opérations de l'âme intelligente, que les matérialistes sont forcés d'admettre, sont pour eux d'une explication assez difficile. Ils ont bientôt fait de nous dire que la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau, un peu comme le rhume, je suppose ; mais leur vaste savoir si fécond en hypothèses, d'ordinaire, s'arrête prudemment après cette *lumineuse* théorie.

Je m'étonne qu'on n'ait pas eu recours, pour expliquer l'origine des idées, à l'un de ces fluides complaisants qui s'empressent de faire tout ce qu'on leur demande, et qui sont appelés sans aucun doute, dans un avenir prochain, à remplacer Dieu et diable aux yeux des savants !...

Les philosophes, ces vieux rêveurs, qui passent leur vie à se repaître d'abstractions, n'ont pas été satisfaits de la solution facile donnée au problème qui nous occupe, par les matérialistes anciens et modernes. Ils ont mis la matière en présence des opérations de l'âme et se sont demandé si, en toute justice, on pouvait lui attribuer l'honneur d'en être la cause.

La réponse a été négative pour les raisons suivantes :

1° Si l'âme était matérielle, l'intelligence ou la faculté de connaître serait nécessairement un organe corporel et, par conséquent, déterminée pour une espèce d'objets seulement ; l'oeil, par exemple, ne voit que les couleurs ; l'oreille n'entend que les sons, etc. Or, nous l'avons dit, notre connaissance intellectuelle s'étend ou peut s'étendre à tous les êtres de l'univers, sous quelque rapport qu'on les considère. Voilà donc un premier embarras pour une âme qui aurait sa formule dans la chimie.

2° Supposons pour un moment que cet organe de chair ou de moelle parvienne à se plier aux exigences d'une connaissance universelle, il lui resterait encore à trouver le moyen d'atteindre ou d'attraper les êtres de raison qui, malheureusement, n'ont ni chair ni moelle.

3° Et puis, à moins d'être une substance très élastique, si elle est matérielle, on se demande

comment la faculté de penser peut absorber tout un monde *d'espèces intelligibles* et avoir encore de la place "à l'infini" pour en recevoir d'autres ; car, au dire de ceux qui s'y entendent, la matière a pour effet de rétrécir, autant qu'il lui est donné de le faire, les malheureuses *formes* qui s'unissent à elles.

4^o Une âme matérielle qui n'est qu'une partie du corps humain, doit ressembler à ce dernier et répugner comme lui, à tout ce qui n'est pas singulier et concret. Aussi, ai-je beau faire, mon oeil, mon oreille, mon imagination même ne perçoivent que des couleurs, des sons et des images concrètes. "La couleur" qui n'est pas rouge, jaune, violette, etc., en un mot "telle" couleur, ne pourra jamais affecter mon nerf optique. C'est pourquoi l'âme des animaux, toute simple qu'elle soit, n'a jamais pu franchir l'abîme qui la sépare de la science, qui est basée, comme on sait, sur l'universel et l'abstrait, parce qu'elle est dépendante de la matière dans son existence, et, de la sorte, matérielle. Il faut avouer que c'est bien dommage, car, autrement, nous aurions eu l'intéressant spectacle d'un boeuf ou d'un âne, siégeant gravement au sein de quelques-unes de nos sociétés de savants !

Or, ajoutent les philosophes, il est évident que l'objet propre et formel de l'opération intellectuelle est l'idée universelle et abstraite,

c'est-à-dire, celle qui s'applique indifféremment à tous les individus d'une même espèce. Donc etc.

5^o Le jugement se fait par voie de comparaison entre deux idées. Leur convenance constitue un jugement affirmatif, et leur répugnance un jugement négatif. Exemple : l'homme est raisonnable ; la brute n'est pas raisonnable. De plus, il paraît que pour faire cette comparaison il faut que les deux idées se joignent l'une à l'autre comme pour prendre leur mesure. Or, ce rapprochement n'est pas du tout praticable dans une âme matérielle où, semblent dire les philosophes, les idées sont un peu comme des navets dans un jardin potager, plantées les unes à côté des autres sans pouvoir se rencontrer sur un même point. Donc, etc.

La même difficulté revient et s'aggrave encore pour le raisonnement où la comparaison n'a pas lieu seulement entre les idées, mais entre les jugements eux-mêmes qui, au nombre de deux, vont se mesurer au *moyen terme* pour donner naissance à un troisième jugement appelé " Conclusion."

6^o Enfin, le plus grand obstacle que puisse rencontrer sur son chemin une âme composée de molécules et d'atomes est certainement sa propre connaissance qui ne peut avoir lieu que par un retour complet de la substance intelli-

gente sur elle-même. Or, ce tour de gymnastique est des plus difficiles pour tout ce qui est sujet à l'attraction universelle. Il y a longtemps que notre œil y a renoncé et notre âme, fut-elle liquide ou gazeuse, voire même de la forme d'un arc, ne saurait commodément y réussir.

Les présentes raisons ont porté les philosophes à conclure que l'âme est immatérielle, et je suis de leur avis.

Mais, répondent les matérialistes, nous avons des expériences qui sont loin de confirmer la thèse des philosophes. La science, qui n'aime pas à se repaître de termes embrouillés, et qui ne recule devant aucune entreprise, a soulevé un coin de l'enveloppe osseuse qui recouvre le cerveau et, par ses observations, a surpris sur le fait les palpitations de la pensée. Encore un peu de temps, et nous reproduirons par la photographie les secrètes conceptions de l'intelligence.

En entendant des affirmations si sûres d'elles-mêmes, des catholiques de notre pays ont souri mystérieusement et se sont dit : " Enfin, nous allons voir ce que va devenir cette religion dont la mission est de sauver des âmes immortelles ! "

On s'est trop pressé de conclure, évidemment, car il y a longtemps que la philosophie a résolu la présente difficulté en disant que " l'âme

humaine est une substance raisonnable, servie par des organes."

Or, les dits organes sont à l'extérieur du corps et à l'intérieur. Ceux de l'intérieur, généralement placés dans le cerveau, sont au nombre de quatre : le sens commun, l'imagination, l'esthétique et la mémoire. Eh ! bien, ces différentes facultés organiques étant au service de l'intelligence ne restent pas inactives quand leur soeur véritable travaille. Et toutes ces différentes opérations des sens internes et organiques occasionnent nécessairement une commotion ou un mouvement dans le cerveau. Voilà précisément ce que certains foyers lumineux du dix-neuvième siècle, appelés savants, ont pris pour les palpitations de la pensée !

II

Si les raisons philosophiques que nous venons d'exposer semblent, malgré leur logique, un peu trop subtiles, nous pouvons offrir au lecteur une voie plus commode qui le conduira sûrement à la même conclusion, savoir : que l'âme humaine est immatérielle.

L'esprit de l'homme, il est vrai, ne peut s'offrir d'une manière sensible à nos observations, mais, s'il est invisible comme la brise qui agite le feuillage, en revanche il s'affirme hautement par les œuvres qu'il produit.

La parole, disait saint Paul, ne peut être liée : elle est indépendante des chaînes et des cachots. La parole n'est que l'expression de la pensée et cette dernière, quoiqu'en disent les matérialistes, est libre de la boue qui l'entoure.

Voyons d'abord les trois ordres de la nature où la matière prédomine, et nous verrons ensuite la pensée humaine se dégager de ses liens grossiers pour l'asservir à son tour.

Je parcours en premier lieu le règne minéral, qui est la base fondamentale de tout ce qui existe ici-bas. Je ne puis m'empêcher d'admirer ses richesses, ses ressources et surtout l'immense étendue de ces mondes qui lui appartiennent ; mais, quels que soient l'éclat des astres, la majesté de l'océan, la masse imposante des montagnes et les variétés si nombreuses de ses produits, je ne me fais pas d'illusion, je suis dans le domaine absolu de la matière où, malgré les apparences magnifiques, il n'y a que l'inertie et la mort.

De là, je passe au règne végétal, d'un échelon plus élevé que le précédent. Ici, je trouve un principe nouveau qui est venu s'ajouter aux éléments de la matière inerte. Un mouvement interne se produit sous la poussée de forces mystérieuses qui opèrent la germination, la croissance et la multiplication des plantes. C'est la vie végétale qui se manifeste dans des corps organi-

sés à cet effet. Mais, si la matière n'est pas seule dans la plante, nous sommes encore dans son domaine, car la vie végétative lui est toujours fait subordonnée. Le souffle fugitif qui anime les végétaux se résume à deux opérations : le groupement des cellules et le mouvement de la sève. Retranchez l'un et l'autre, il s'évanouit. Cette vie rudimentaire adhère à la matière comme la forme chimique au groupement des atomes.

Enfin, j'arrive au règne animal, plus étendu que les deux autres par le nombre, la variété de ses espèces et surtout par l'organisation parfaite de ses spécimens. Ici, la vie s'épanouit dans toute sa splendeur. Je vois des êtres qui se meuvent, sont doués de forces sensibles et pourvus de facultés admirables.

Un merveilleux instinct les pousse à fuir le danger, à chercher leurs aliments, à nourrir leurs petits, à se construire des demeures et même à former de véritables républiques.

De prime abord, je suis stupéfait et je me demande comment la matière organisée et vivante peut produire de semblables merveilles ? Mais le premier moment de surprise passé, je m'aperçois que, malgré tout, malgré la perfection incontestable de la vie chez les brutes, je ne suis pas encore sorti du royaume soumis aux lois de la matière.

La bête, quelle que soit sa classification, ne voit et ne cherche que ce qui est concret et singulier. Son instinct, si admirable parfois, n'est que le besoin impérieux de l'appétit surexcité par la sensation.

Aussi, la vie animale est, de nos jours, ce qu'elle a toujours été ; elle se refuse à tout changement, toute amélioration, tout progrès, en dépit des belles théories de Darwin.

L'hirondelle construit son nid maintenant comme aux temps des patriarches ; l'architecture des fourmillières et des chaussées de castor n'a jamais, que nous sachions, été modifiée, et les grands fauves ou les quadrupèdes reproduits sur les monuments de l'antiquité diffèrent peu par leur allure ou leur mode d'existence de ceux qui peuplent encore les déserts africains ou la profondeur des forêts.

Ainsi, j'ai beau étudier l'histoire naturelle de tous les pays, visiter les musées zoologiques, parcourir le monde en tous sens, interroger et la mer et les airs ; chaque fois que je rencontre un être vivant qui n'est pas l'homme, je suis certain de constater le même phénomène : une substance organique qui naît, vit et meurt conformément aux lois de son espèce, soumise dans ses actes à un instinct aveugle, sans autre souci que le besoin du moment, sans autre préoccupation que celle de la vie des sens.

Encore ici nous sommes dans le domaine de la matière, impuissante, il est vrai, à produire par elle-même la vie sensitive, mais indispensable à toutes les opérations de la brute qui se meut et agit chargée de ses entraves.

Arrivons maintenant à celui qui s'arroge le pouvoir souverain sur les minéraux, les plantes et les animaux, qui résume les trois règnes de la nature dans l'admirable économie de son être.

Ici, je me recueille et je vois par le souvenir les œuvres d'art et les édifices grandioses créés par son génie ; j'entends les sublimes enseignements donnés par les sages de toutes les époques ; je contemple les découvertes de la science et les merveilles inventions de l'industrie humaine.

Je pénètre, par exemple, dans l'une de ces grandes filatures où des machines savamment combinées convertissent, avec une rapidité prodigieuse, le coton, la laine ou le lin en tissus magnifiques. Je vois ailleurs des chars spacieux rouler sur des routes d'acier avec une rapidité vertigineuse ; de grands navires qui sillonnent les mers. Je ne pousse pas plus loin mon enquête, et je me dis : la matière a trouvé son maître.

Il y a quelque chose dans l'homme qui plane sur le monde matériel, le domine, s'élève au-dessus de lui à des hauteurs incommensurables.

Il y a plus, un souffle mystérieux agite l'humanité tout entière et fait converger ses efforts vers le progrès ; un lien qui n'est pas matériel assure l'unité d'action à un grand nombre d'individus vivant aux antipodes et les portent au même but. Que dis-je ? Les générations qui passent sont reliées entre elles dans leurs efforts et dans leurs travaux de telle sorte que celles qui précèdent préparent la voie à celles qui suivent.

Quel est donc ce spectre qui nous assure une véritable royauté sur la terre, ce souffle qui nous anime, ce lien qui unit les savants de tous les pays, et cet héritage que se transmettent les générations humaines ?

Ma raison se refuse à désigner une portion du cerveau de l'homme, mais elle proclame bien haut la "pensée" qui, par cela qu'elle est immatérielle, peut planer sur le monde et l'asservir.



CHAPITRE III

LA SPIRITUALITÉ ET L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME

I

Le matérialisme moderne qui cherche à se dissimuler derrière la science, ne saurait se faire agréer ; car il a beau se prévaloir de certains noms illustres et chercher à nous éblouir par des démonstrations plus embrouillées que savantes, sa difformité nous apparaît nettement quand on le met en présence des différentes opérations de l'âme humaine.

Toutefois, la première question que nous avons soumise à l'attention de nos lecteurs n'est pas encore complètement résolue. La partie intelligente de nous-mêmes est immatérielle, et par conséquent bien au-dessus des sciences expérimentales qui s'occupent de l'étude des corps ; mais si notre principe vital se trouve à l'abri des manipulateurs de la matière, il n'en est pas moins vrai que nous n'avons de lui qu'une connaissance tout à fait négative. En d'autres termes, nous savons ce qu'il n'est pas.

Il est urgent de faire un pas de plus et de poser nettement la question : Qu'est-ce que l'âme ?

Mis en demeure de se prononcer, les philosophes, dont je me fais l'humble interprète, nous répondent d'un commun accord que l'âme humaine est une *substance spirituelle*, c'est-à-dire *capable d'exister indépendamment* de la matière.

Cette définition établit nettement une ligne de démarcation entre notre âme et celle des brutes. Ces dernières, toutes simples et incorporelles qu'elles soient, ne peuvent plus subsister après la dissolution des corps auxquels elles sont unies.

Cette différence que voudraient faire disparaître certains messieurs des laboratoires, est d'une importance assez considérable. Car, il faut avouer que c'est un immense avantage pour une âme que de n'être pas complètement à la merci d'une carcasse plus ou moins fragile qu'un rien peut envoyer au cimetière. Aussi, dois-je l'avouer, en rédigeant ce travail, mon impartialité laisse un peu à désirer ; il me répugnerait d'avoir à mon service une de ces âmes transitoires, bornée dans son existence par les horizons de cette vie, et capable de me brûler la politesse à mon dernier soupir.

L'indépendance dont il s'agit dans la définition des philosophes ne va pas jusqu'à rompre l'union essentielle qui existe entre les deux parties de notre être. Elle la suppose, au contraire, et si, par suite de la corruption de notre enveloppe corporelle, elle permet à l'âme de continuer son existence, elle lui laisse en retour une propension naturelle, un véritable désir de se réunir de nouveau par la résurrection, à son compagnon de la terre.

La question étant ainsi élucidée, je commence la preuve.

“L'âme humaine opère indépendamment du corps.”

Cette première affirmation ne saurait convaincre, par son seul énoncé ; aussi va-t-il falloir en faire la démonstration, mais auparavant, convient de s'entendre.

Il y a deux manières pour une puissance ou faculté de dépendre de la matière corporelle dans son opération ; *intrinsèquement*, quand cette faculté est liée à un organe corporel et qu'elle opère par son entremise, comme la puissance visuelle, auditive, etc. ; et *extrinsèquement*, quand la puissance qui n'est attachée à aucun organe se sert néanmoins des facultés sensibles pour se mettre en rapport avec l'objet de son opération.

L'âme humaine est indépendante du corps dans son opération de la première manière seulement, comme nous l'allons prouver.

Il est admis que notre intelligence connaît des choses immatérielles, par exemple, Dieu, les anges, les différentes relations qui existent entre les êtres de l'univers, et qu'elle a même certaines notions qui dépassent évidemment le monde corporel, savoir : l'idée de l'infini, de l'éternité, etc. Il importe peu que nous ayons ces connaissances d'une manière imparfaite et par similitude ; nous les avons, cela suffit.

Ce n'est pas tout, notre puissance intellectuelle appréhende les choses matérielles et corruptibles d'une manière tout à fait immatérielle et incorruptible. L'idée que nous avons, en effet, des plantes, des animaux, des hommes, etc., est universelle, immuable et incorruptible, et toutes ces choses sont singulières, sujettes au changement et à la corruption.

Or ces différents objets de l'opération propre de notre intelligence dépassent évidemment la vertu d'une faculté liée à un organe corporel. Car cet organe, à cause de sa condition immatérielle, ne peut atteindre que le singulier et le concret, en un mot ce qui est corporel.

Pour prouver cette assertion, nous allons faire l'expérience de notre oeil mis en présence de la couleur. Et, afin qu'il n'y ait pas de récri-

minations sur l'infirmité possible de cet organe je permets à ceux de mes lecteurs qui sont affectés de myopie, d'emprunter à cet effet le télescope de l'observatoire de Québec.

Allons ! y sommes-nous ? Braquons l'instrument sur un point quelconque de notre planète ou du monde étoilé, parcourons à notre fantaisie les vastes régions terrestres ou les espaces incalculables comprises entre les bornes de l'univers et... avouons franchement que nous n'avons vu de près ou de loin que du bleu, du rouge, du jaune, du brillant ou du terne quant à la couleur, idée abstraite qui s'applique à toutes les nuances des objets colorés, le télescope et même le microscope ne sauraient l'atteindre !

Il reste donc parfaitement démontré que l'âme, dans l'une de ses opérations propres, opère sans organe corporel et par conséquent indépendamment du corps.

Ce premier point prouvé, il faut en établir un autre avant de conclure :

Tout ce qui opère indépendamment du corps existe ou peut exister sans ce même corps et, en d'autres termes, est une substance spirituelle.

Ici, la preuve devient facile, car la philosophie dont l'expérience est vieille comme le monde nous dit que, entre l'opération et l'être d'une chose, il y a nécessairement proportion : " Op

ratio sequitur esse." Autrement le grand principe de causalité : " Il n'y a pas d'effet sans cause," serait fort compromis. Effectivement, ou comprendra qu'un effet, s'il peut quelquefois ne pas répondre à la vertu ou à l'efficacité de son principe, ne saurait, dans tous les cas, dépasser sa puissance productive. La montagne peut fort bien enfanter une souris, mais la souris ne saurait... enfanter une montagne.

Je résume et je conclus. .

L'âme humaine, par le moyen de son intelligence, produit des opérations sans le secours des organes corporels et par conséquent indépendamment du corps.

Or, l'existence d'une chose est toujours conforme à son mode d'opération.

Donc, il résulte que l'âme humaine peut exister sans le corps, ce qui est le propre d'une substance spirituelle.

Je te salue avec respect, ô mon âme, comme la véritable merveille du monde que nous habitons, et c'est avec bonheur que je te vois, toute resplendissante de beauté spirituelle, émerger de cet océan boueux où l'on a voulu t'ensevelir, et prendre ton essor vers les régions supérieures où nous retrouverons Dieu et les anges !

Le plaisir que nous éprouvons à contempler la noble compagne de notre corps doit être d'autant plus vif, que, d'abord, elle nous est per-

sonnelle, et qu'ensuite, la haute perfection de sa nature n'a rien à redouter des épreuves du temps, car *Notre âme est incorruptible et immortelle* : ce qui est la conséquence nécessaire de sa spiritualité.

Ici, je laisse les hauteurs de la psychologie pour venir demander aux siècles le secret de leurs hécatombes. Tous me répondent d'une commune voix que pas un seul être de la création, pas même un insecte, n'aurait trépassé si la cause qui a présidé à sa production n'avait établi une distinction marquée entre la matière qui le constitue et la forme substantielle qui lui communique l'existence et la vie.

Tout est là, en effet. La matière, à cause de sa nature potentielle et aussi de sa composition, se désagrège peu à peu sous les coups réitérés du temps et finit par tomber tout à fait en dissolution. La forme, ce principe actif qui a longtemps résisté à la marche envahissante de la corruption en conservant l'être et l'unité spécifique aux volages atomes, ne peut survivre à leur désagrégation et cède volontiers sa place à une autre forme qu'elle engendre, et quelque sorte, en rendant son dernier soupir : "*Corruptio unius generatio alterius.*"

D'où il suit que si nous retouchons la matière d'un sujet quelconque, subsistant du reste par ailleurs, nous lui assurons, ce que la dés

Calypso voulait vainement accorder au jeune Télémaque, c'est-à-dire l'inappréciable bienfait de l'immortalité.

Or, nous l'avons démontré surabondamment, l'âme est immatérielle, et de plus, capable de subsister par elle-même indépendamment du corps.

Elle est donc incorruptible, suivant l'expression des philosophes, par elle-même et par accident. C'est-à-dire que, pour continuer le fil de ma pensée, les siècles pourront se succéder aussi longtemps qu'il y aura des étoiles au firmament ; l'éternité elle-même viendra prendre leur place, et notre âme, désormais classée parmi les formes séparées, en attendant la résurrection, n'aura encore donné prise à aucun changement, aucune désagrégation, aucune corruption. Le corps, il est vrai, lui aura fait défaut à un certain moment ; mais comme elle était indépendante de lui dans son existence, elle n'aura nullement souffert de sa disparition. De sorte que, toujours la même dans son être, elle pourra, si aucune cause extérieure et souveraine ne vient l'anéantir, continuer son existence à travers les périodes sans fin de l'immobile éternité.

II

La philosophie n'est pas seule à condamner le matérialisme, le sens commun le réprouve.

Et quoi ! je vois autour de moi les œuvres de l'homme subsister durant des siècles pour perpétuer sa mémoire, les héros accomplir leurs exploits en vue des générations futures qui les glorifieront ; je sais que tous les peuples du monde se préoccupent des peines et des récompenses de l'autre vie ; je sens dans mon cœur un désir insatiable de bonheur qui ne saurait être comblé sur la terre ; et, malgré tout, je dois disparaître comme la fleur qui se fane, comme l'arbre qui tombe ou l'animal qui expire ? C'est très fort.

Car ces derniers n'ont jamais recherché et rêvé autre chose que les sucs nourriciers du sol ou la pâture que réclament des appétits grossiers.

Si je dois mourir tout entier, je deviens un problème inexplicable. Aspirations vers l'infini, remords d'un passé coupable, cri de conscience aux abois, ennui et dégoût de la vie, insuffisance des biens de ce monde pour me satisfaire pleinement : tout est mystère, et rien ne peut me donner le mot de l'énigme. L'homme qui n'est pas content de la vie présente si elle est son unique partage !

Si nous ne sommes pas faits pour l'éternité, la concition de la brute est de beaucoup supérieure à la nôtre. Satisfaite en apparence des plaisirs du moment, la bête n'aspire pas à autre chose qu'à sa destinée présente. Ses goûts sont simples et son instinct la retient fatalement dans le cercle restreint des actions ou des jouissances propres à son espèce. En un mot, sans remords du passé et, aussi, sans inquiétude de l'avenir, elle naît, vit et meurt sans que rien ne vienne troubler sa douce quiétude.

L'homme s'agite, au contraire, dans une fiévreuse activité et met tout en oeuvre pour améliorer sa condition. Il se tourne comme le malade sur sa couche pour atténuer la douleur qui souvent ne fait que s'accroître. Il va d'un objet à l'autre leur demandant s'ils ne possèdent pas le secret du bonheur, et, quand il réussit à se procurer ce qu'il convoite, il s'en dégoûte ou seint qu'il n'est pas rassasié. Il lui faut davantage ou autre chose. Etrange condition, tout de même, que la nôtre, si nous ne devons pas pressentir dans cette instabilité de nos goûts, cette multiplicité ou contrariété de nos désirs, l'irrésistible entraînement de notre être immortel vers le bien absolu entrevu par notre intelligence dans l'idée du bien universel !

Doctrine de malheur et d'abjection, le maté-

rialisme entraîne à sa suite les plus monstrueuses conséquences.

Avec lui disparaît toute notion du bien et du mal, du vice et de la vertu. N'ayant plus qu'une existence passagère, l'homme doit alors forcément et logiquement concentrer tous ses efforts à se procurer la plus grande somme de jouissances possible. Aussi, malheur à qui s'oppose aux exigences de ses passions, aux visées de son ambition ! L'égoïsme, l'unique loi qu'il doit sensément observer aura bientôt écarté cet obstacle, fallut-il écraser pour cela l'ennemi, même inconscient, de ses plaisirs.

De la sorte, l'humanité entière devient un immense troupeau de fauves de la plus dangereuse espèce qui se disputent avec acharnement la misérable pâture des biens de la terre. Les crimes les plus monstrueux, flétris par la réprobation universelle et punis des derniers supplices, sont tout aussi dignes d'éloges que les actes d'héroïsme, s'ils sont couronnés du succès.

Aux yeux des matérialistes, Néron est plus sage que St-Louis, Robespierre, plus vertueux que Garcia Moreno ; car ces deux monstres altérés de sang n'ont fait que mettre en pratique le premier principe de la loi des hommes brutaux que l'on peut énoncer ainsi : " Périr le genre humain tout entier, pourvu que dans sa destruction nous trouvions une jouissance."

Pauvre Ravachol ! infortuné Czolgosz !
grands calomniés de l'histoire moderne, pour-
quoi la justice humaine a-t-elle abrégé vos jours
si pleins de promesses ?

Si le matérialisme doit prévaloir, il est
temps qu'on le sache, il faut démolir les prisons
et retrancher partout la peine capitale.

Paix à messieurs les brigands !

Qu'on accorde plutôt des récompenses aux
malfaiteurs qui peinent et qui suent le poignard
à la main pour sortir de la triste position où le
sort les a placés. Il faut prôner partout les doc-
trines communistes et socialistes, afin de dégon-
fler au profit des indigents la bourse des miliar-
daires. Mais, le communisme ne suffit pas, il
faut le renversement de tout ordre social et de
toute autorité. A bas le frein ! et vive l'anar-
chie !

Quand l'édifice social aura croulé, que les
classes seront confondues, que les hommes iront
à l'aventure cherchant, au milieu de la confusion
générale, leurs satisfactions du moment, alors,
mais alors seulement, il y aura quelques plaisirs
pour l'immense majorité des enfants des hom-
mes, que l'on tient maintenant assujétis aux
plus rudes travaux !

Qu'importe si le monde n'est alors qu'une
vaste arène ensanglantée où les peuples et les
individus se ruent les uns sur les autres pour se

déchirer et s'entredétruire ! Le carnage n'est rien, les hécatombes sont choses de peu de conséquence ; c'est tout simplement la loi de l'existence qui veut que le fort détruise le faible, et que, la victoire étant obtenue, le vainqueur se repaisse des dépouilles du vaincu ! ! !

Est-elle assez monstrueuse cette doctrine matérialiste, et ne vous semble-t-il pas, par l'horreur qu'elle inspire, qu'elle soit l'un des nuages les plus sombres qui puissent jamais obscurcir l'esprit humain ?

Ecartons ce nuage, dissipons ces ténèbres, et laissons briller devant nos yeux la vérité consolante qui a déjà séché bien des larmes, atténué bien des infortunes, qui ouvre l'esprit, dilate le cœur et nous fait entrevoir dans la spiritualité et l'immortalité de nos âmes nos éternelles destinées !



CHAPITRE IV



L'EXISTENCE DE DIEU

I

Peut-on nier l'existence de Dieu et avoir le complet usage de sa raison ?

Cicéron ne le pense pas. " L'existence de la divinité, dit-il, est d'une évidence telle que je regarderais difficilement comme sain d'esprit l'homme qui la nierait ".

Le grand orateur romain n'est pas flatteur, comme on voit, pour les défenseurs de l'athéisme.

Platon se montre un peu moins sévère à leur égard, sans cependant leur ménager son indignation qu'il adoucit légèrement, pour leur donner ses suaves enseignements.

Je n'ai pas à me prononcer sur l'état mental des négateurs de Dieu, je me contenterai de les signaler quelque peu à l'attention du lecteur avant de réfuter leur monstrueuse erreur.

L'athéisme a certainement existé dans l'antiquité païenne. Le dixième livre de Platon sur les Lois l'atteste clairement, mais à l'état d'*exception* un peu comme ces phénomènes contre nature qui provoquent parfois notre étonnement

et viennent à point confirmer les lois ordinaires qui régissent le monde physique.

Mais quand le christianisme répandit ses lumineux enseignements sur le monde, il fit disparaître graduellement la plus ténébreuse des erreurs de l'incrédulité, "et, durant de longs siècles, dit Mgr Laforet, l'histoire ne présente que de loin en loin quelques athées qui furent un objet d'horreur pour leurs contemporains "

" L'athéisme n'est point, disait La Bruyère au XVII^e siècle. Les grands qui en sont le plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférents sur cet article capital, comme sur la nature de leur âme et sur les conséquences d'une vraie religion ; ils ne nient ces choses ni ne les accordent ils n'y pensent pas ". (1)

Le dix-neuvième siècle si fécond en grandes choses, semble avoir donné une impulsion nouvelle aux aberrations les plus étranges de l'esprit humain. Non content d'avoir fait renaître de ses cendres le panthéisme de Jordano Bruno et de Spinoza dans les écrits et enseignements de Victor Cousin, de Pierre Leroux, et de ce malheureux abbé de Lammenais ; il nous a doté d'une véritable légion de professeurs, d'écrivains

(1) *Caractères*, Chap. XVI.—Des esprits-forts.

feuilletonistes, journalistes, et de prétendus philosophes qui n'ont pas craint de relever le drapeau discrédité de l'athéisme. Tous n'ont pas le ton tranchant et décisif d'un Proudhon, d'un Darwin, d'un Arnold Ruge, d'un Feuerbach ; plusieurs même consentent volontiers à laisser au maître du monde le bénéfice du doute ; mais ils sont unanimes à trouver insuffisantes les preuves de l'existence de Dieu.

Que voulez-vous ? Ces messieurs à cravate blanche ont fait un rêve qui ne manque pas d'être alléchant. Ils se sont imaginé qu'en rayant du nombre des êtres, le créateur et maître absolu de toutes choses, ils allaient prendre sa place, eux ou leurs descendants, et devenir, sinon les maîtres de l'univers du moins leur propre divinité. De là leur arrogance vis-à-vis de Dieu. Qu'il vienne à nous ! semble-il dire, qu'il se présente devant l'une de nos sociétés de savants, ou qu'il daigne au moins se soumettre aux épreuves décisives d'une analyse, et nous croirons en lui ! " L'expérience, l'expérience ! " répètent-ils en chœur. Voilà l'unique moyen de connaître la vérité.

En d'autres termes, Dieu ne peut être connu que par les cinq sens. S'il est esprit, tant pis pour lui.

Et votre raison, qu'en faites-vous braves

gens ?.. Si cette arme vous est inutile, nous allons la ramasser et nous en servir.

Dieu existe.

C'est l'affirmation que répètent les générations qui se sont succédées sur le globe et qui se reproduit sur des tons variés dans les différentes contrées du monde. C'est la réponse de l'enfant, quand on lui propose le grand problème de son origine. C'est aussi le cri qui s'échappe de la bouche du malheureux, quand il cherche au milieu de ses infortunes un consolateur et un appui.

C'est enfin la parole de suprême espoir que murmure la bouche décolorée du mourant sur le point de rendre le dernier soupir.

Une pareille croyance, qui est le résultat d'une conviction si profonde et qui semble en quelque sorte inhérente à notre nature, ne saurait être basée sur l'erreur.

Humanité, rassure-toi, le Dieu que tu adores, en qui tu espères, n'est pas un personnage imaginaire. Il existe, et si haut qu'il soit dans l'échelle des êtres il n'est pas impossible à notre raison de l'atteindre.

Dieu existe, et voici pourquoi.

Il y a dans le monde où nous vivons une foule de faits assez faciles à constater : par exemple le mouvement de certains corps ; les relations de cause et d'effet ; la contingence des êtres qui

nous entourent ; la plus ou moins grande perfection des choses qui s'étalent sous nos yeux, et enfin l'harmonieux concours des parties de l'univers à une fin commune.

Est-ce admis ?

Eh bien, je demande aux doctes défenseurs de l'athéisme de m'expliquer, sans recourir à l'action divine, ces faits connus de tout le monde.

Ainsi, prenons le mouvement.

Rien n'est plus simple, en apparence, que l'explication scientifique du déplacement des corps : une force survient et la masse s'ébranle.

Ceci s'exprime à grand renfort de formules. Mais cette force elle-même, qu'on l'appelle comme on voudra, pesanteur, chaleur ou électricité, qui donc la produit ?

Est-ce une propriété de la matière ; ou bien, reine et dominatrice des choses matérielles, est-elle complètement indépendante des objets qu'elle met en mouvement ?...

Une force détachée de tout corps se promenant à travers l'espace, cherchant de la besogne comme un ouvrier en congé ! Ce serait délicieux !

C'est donc une propriété de la matière, ou plutôt le résultat d'une action matérielle.

Or, comme cette action ne peut se produire sans que la matière soit en mouvement, il reste

à expliquer le premier *motus* ou ébranlement de la susdite matière.

Il peut se faire que je sois pessimiste, mais je n'ai qu'une médiocre confiance dans les explications des physiciens sur la question en litige. J'aime mieux m'en rapporter à la philosophie qui tranche le différend en faisant intervenir un premier moteur immobile, c'est-à-dire Dieu.

Et n'allons pas croire que la philosophie y aille en aveugle, avec cette naïve crédulité qu'on lui prête parfois, ou cette prétentieuse ignorance qui se berce de subtilités et cherche midi à quatorze heures. Non, cette vénérable science emploie de bons gros arguments qui ont tenu jusqu'ici en échec les objections sophistiques de l'incrédulité.

Voici comment elle procède : Il y a, dit-elle, une foule de choses qui se meuvent, s'agitent, se déplacent, sont sujettes au changement et qui, par leurs majestueuses évolutions, renouvellent à chaque instant l'aspect de l'univers.

Or, il est impossible d'expliquer en dernière analyse, le moindre frémissement du plus petit des corps, sans recourir à un premier point d'appui, indépendant lui-même de toute puissance étrangère; en d'autres termes, à un premier moteur immobile qui, sans le recevoir, imprime le mouvement à tout ce qui se meut.

La raison de cette nécessité d'un premier moteur se trouve dans la nature même du mouvement qui se produit de telle façon que : " Tout ce qui se meut est mu par un autre ". *Omne quod movetur ab alio movetur.* J'écarte ici la preuve métaphysique un peu trop abstraite pour ne m'en tenir qu'à l'expérience. Ainsi, la pierre s'ébranle sous l'action du levier qui reçoit son impulsion de la main qui l'emploie. La main elle-même ne fait qu'obéir à la tension des nerfs, et ces derniers sont les fidèles agents de la volonté.

Mais la volonté, qui donc la met en opération ? . . .

Je pourrais continuer la marche ascendante de mobiles en moteurs que nous avons commencée, mais je m'arrête, car je m'aperçois que je suis sorti du monde matériel et je ne m'occupe présentement que du mouvement local.

La conséquence de la proposition de l'Angé de l'école est assez facile à prévoir.

Tout mouvement ne peut s'expliquer que par un premier moteur. Autrement, pas de second, de troisième, . . . , de dernier moteur, et rien ne bouge.

Or, le premier moteur est nécessairement mobile ou immobile. Dans le premier cas, je me trouve en présence d'un moteur en mouvement qui ne se meut qu'en autant qu'il est mû ; je

ne sais comment éluder le principe métaphysique : *Omne quod movetur ab alio movetur*, et il me faut recourir à un autre moteur qui lui-même ne peut être premier.

Dans le second, tout est bien, et, si dans la cause puissante qui agite l'univers je trouve un point d'appui convenable aux différents leviers qui soulèvent les mondes, je vois avec plaisir expirer dans son immobilité la série des moteurs qui nous menaçaient d'être interminables.

La nécessité d'un premier moteur immobile en confirme par l'expérience.

"Vous immobilisez, dit Monsabré, en un de ses points le levier dont vous vous servez pour soulever une masse, vous voulez donner une impulsion, et plus l'impulsion est forte, plus vous en affermissiez le point de départ ; si donc tout mouvement particulier prend son point d'appui sur une immobilité relative, il faut conclure que le mouvement général s'appuie sur l'immobilité absolue, c'est-à-dire sur l'irréceptibilité totale de toute motion. En d'autres termes, le premier moteur donne tous les mouvements et n'en reçoit aucun."

Il existe donc un être immobilisé dans sa puissance qui est le centre de tout mouvement, le foyer d'où rayonne une action incessante qui se transmet comme les ondes vivifiantes et lumineuses d'un astre radieux jusqu'aux confins du

monde, et se résout par la marche harmonieuse des astres à travers l'espace, le soulèvement des flots de l'océan et l'étonnante variété des phénomènes de la nature.

Cet être merveilleux qui doit être éternel, puisqu'il est immuable, ne saurait être que Dieu. A Dieu seul, en effet, peut convenir un pareil rôle qui tout en ne dévoilant qu'une partie de ses divins attributs, n'en laisse pas moins entrevoir son infinie et incomparable grandeur.

Enfin, il est indubitable que Dieu existe. Car, parmi les objets qui viennent à notre connaissance, il y a des effets provenant de causes diverses. En les voyant se produire, nous leur assignons à chacun une origine : ceci est l'oeuvre du feu ; cela a été renversé par le vent, etc. Il arrive aussi que nous restons indécis sur la nature de la cause de tel ou tel phénomène.

Quoi qu'il en soit, nous sommes unanimes à reconnaître les oeuvres de l'homme. Il y a, en effet, dans ce qu'il fait un caractère distinctif, une espèce de cachet qui dénote l'intelligence. Par exemple, l'emploi de différents moyens pour arriver à une fin unique. Ainsi, ces pierres réunies en un même endroit, reliées ensemble par le ciment ; ce bois découpé, fendu, travaillé et ajusté à l'aide du fer qui fut lui-même extrait des entrailles de la terre, et mille autres choses encore que renferment nos demeures ;

tout cela n'indique-t-il pas le souci qu'a l'homme de se mettre à l'abri des intempéries des saisons ?

L'instinct si admirable chez certains animaux fera bien quelque chose dans le même sens. Mais aussi quelle différence dans le nombre et la variété des moyens !

Quoi qu'il en soit, aussi souvent que nous sommes en présence d'objets différents, surtout privés de connaissances, concourant au même but, nous disons sans craindre de nous tromper : il a passé ici une cause intelligente ou peu s'en faut.

Or, si je porte mes regards non plus sur un édifice si admirable qu'il soit, mais sur le vaste univers que borne l'infini, je m'aperçois que tous les êtres qui le composent, depuis les mondes se promenant dans l'espace jusqu'aux insectes que désaltère la rosée du matin, concourent par leurs modes d'action à lui procurer une harmonieuse unité.

Voyez l'humble fleur perdue au fond d'un vallon solitaire : l'astre éblouissant, le roi du jour, lui prête ses chauds rayons ; la brise qui la rafraîchit lui amène aussi des océans lointains le bienfaisant nuage qui doit la désaltérer. En retour, elle donne à l'abeille le miel et le pollen et charme l'oeil de l'homme tout en répandant sur son passage le plus suave parfum.

Comment peut-il se faire maintenant que cette innombrable armée d'êtres, en apparence si disparates et pour la plupart privés de raison, se meuvent ainsi tous d'une pièce vers un terme commun, à la conquête de l'ordre universel ?...

Dites, vous qui avez salué l'homme (en voyant sa demeure) n'est-ce pas l'œuvre d'une cause, puissante, universelle et intelligente qui s'appelle Dieu dans toutes les langues ?

Pour écarter l'idée de Dieu, l'athéisme est forcé d'admettre que la matière, aidée du hasard, a fait le monde tel que nous le voyons.

Il n'est pas d'aveugle plus aveugle que celui qui ne veut pas voir, disons-le encore.

Ainsi, il serait absurde de supposer que la matière, aidée du hasard, a construit St-Pierre de Rome, le Louvre, la cathédrale de Chartres ou même la plus misérable chaumière.

Il serait également ridicule de prétendre que la matière, aidée du hasard, a fait un steamer, une locomotive ou une horloge.

Car, enfin, si le hasard est parfois capricieux, et s'il arrive que par lui un rocher ressemble à une forteresse et même à une tête de vieille femme (1), il y a des bornes aux résultats qu'il peut obtenir dans ses jeux fantaisistes.

(1) Comme le rocher de la Grand'mère dans le comté de St-Maurice P. Q.

Or, de tous les édifices créés par le génie de l'homme, de toutes les merveilles de son industrie, et de tous les chefs-d'oeuvre dûs à son goût artistique, il n'en est point qui puisse être mis en parallèle avec le dernier des êtres vivants, fût-ce un simple brin d'herbe.

Quelle est donc la statue de Phidias et de Praxitèle qui soit aussi parfaite, que la seule enveloppe du corps humain ? Et cependant, l'intérieur est encore plus merveilleux.

Quel est le palais ou la basilique aussi importants que le monde, que notre terre verdoyante, hérissée de forêts et de montagnes, semée de lacs, sillonnée de rivières, couverte aux deux tiers des eaux sombres de l'océan et dominée à des hauteurs incommensurables par la voûte azurée ou scintillante des cieux ?

Si le hasard et la matière ont fait le monde, il faut de toute nécessité qu'ils soient souverainement intelligents et puissants.

Il faut que cette matière soit immobile, nécessaire, incausée, parfaite et intelligente pour jouer le rôle qu'on lui assigne dans le mouvement universel, dans la série des causes, dans l'échelle des êtres. Il faut, en un mot, qu'elle soit Dieu lui-même

L'athéisme n'a pas eu la main heureuse en remplaçant Dieu par la matière, puisqu'il rem-

place Dieu par Dieu. Le nom seul est changé.

La matière, du reste, proteste énergiquement par son imperfection même contre une pareille substitution. Car, nous le verrons tout à l'heure, Dieu est immatériel.



CHAPITRE V

LA NATURE ET LES ATTRIBUTS DE DIEU

Dieu existe !

Mais, répondent les incrédules de toutes les nuances, cela est bien possible, il serait même fort étrange que rien de réel ne correspondît au nom de la divinité qui se trouve sur toutes les lèvres.. Seulement, une chose nous inquiète : on est loin d'être fixé sur la nature du créateur et maître de toutes choses. Les notions de la divinité à travers les siècles et chez les différents peuples ont été d'une inconcevable variété : matériel et multiple chez les soi-disant payens ; spirituel et unique chez les juifs et les chrétiens ; embrassant dans son être l'univers entier pour se confondre avec lui ou se rapetissant aux limites restreintes d'un crocodile ou

d'un éléphant, voire même d'un serpent ! Dieu a été le jouet de toutes les imaginations, et, comme l'affirme Bossuet, aux yeux des peuples affolés en quête de religion : " Tout était Dieu excepté Dieu lui-même ! "

Conclusion : Avant de lui adresser nos hommages, nous désirons savoir ce qu'il faut penser de Dieu.

Allons ! braves gens, votre désir est légitime et, pour peu que vous nous en donniez le temps, nous allons le satisfaire. Seulement, vous me permettrez de négliger les doctrines monstrueuses du panthéisme, qui s'imagine voir Dieu dans l'insecte qui bourdonne aussi bien que dans les plus grandes sphères de la voûte des cieux. Je conseille tout simplement aux défenseurs de cet athéisme déguisé, de méditer pendant un quart d'heure le principe philosophique : *Actiones sunt personarum*, cela leur remettra peut-être en mémoire l'incommunicable personnalité divine.

Ici, je regrette d'avoir à conduire le lecteur sur les hauteurs de la théologie naturelle, et surtout de lui mettre sous les yeux les termes un peu abstrait de la scolastique ; mais en théologie comme en chimie, en physique, et, de fait, dans toutes les sciences il y a un langage spécial dont on ne pourrait que difficilement s'éloigner.

D'ailleurs, si l'ascension vous fatigue, passez outre.

J'aborde immédiatement la question, et, me plaçant bien en face du matérialisme, je proclame que Dieu créateur de toutes choses, y compris la matière, est un très pur esprit absolument exempt de toute composition. La matière a certainement son importance dans le commerce et l'industrie, surtout chez certains peuples où le dîen dollar joue un rôle prédominant. Quoi qu'il en soit, le métaphysicien, qui apprécie les choses par leur nature et non par la somme des jouissances qu'elles donnent aux appétits grossiers, l'a bien vite rejetée du sein de la divinité ; d'abord, à cause de son imperfection, car elle n'est rien par elle-même si ce n'est une certaine possibilité de devenir quelque chose ; et ensuite, à cause de sa composition, dans les corps, de parties intégrales ou essentielles. Cette dernière condition de la matière corporelle l'empêche d'être première dans l'ordre de l'existence ; le composé est, en effet, toujours postérieur à ses parties.

Or, Dieu, comme il appert par les preuves de son existence, est tout à fait premier, rien en lui ne vient en second lieu ; autrement il lui faudrait renoncer à son titre de premier moteur universel, qui en fait un acte pur, et de cause

première, qui exclut de son être tout ce qui est effet.

Conclusion : Dieu est immatériel et, comme il subsiste par lui-même, il doit être spirituel.

Arrière donc, innombrable armée d'êtres gracieux ou terribles qui, pendant des siècles, sous formes d'hommes, d'animaux ou de plantes, sous des noms d'astres, de fleuves et de mers, avez recueilli, les suprêmes honneurs de la divinité ! Votre règne dû à l'ignorance et à la dépravation est maintenant fini, au moins dans la partie du monde civilisé.

Le véritable Dieu n'a rien qui vous ressemble. Seuls l'ange et l'homme nous offrent de lui une imparfaite image par la spiritualité, l'un, de sa nature, l'autre, de son âme et par leurs communes opérations qui se rapportent au vrai et au bien universel.

Cependant, quelle incommensurable distance les sépare l'un et l'autre de la très simple et très parfaite nature divine !

Je ne parle pas de l'âme humaine qui tient le bas de l'échelle dans le monde spirituel et qui, enchaînée à la matière, se traîne péniblement dans le chemin conduisant à la vérité ; je fais surtout allusion à la nature angélique, si parfaite pourtant, et toute resplendissante des lumières de la vérité infuse.

Les chérubins, en effet, ou les séraphins qui sont les premiers des esprits célestes à recevoir les rayons éblouissants que projette de son trône le divin Soleil de justice, ne peuvent, toutefois, éviter une terrible distinction qui s'établit entre la lumière reçue et leur intelligence illuminée.

Il y a plus, ces merveilles de la création spirituelle, que nous pouvons comparer à de magnifiques globes de cristal qui ne sont radieux que d'un éclat emprunté à l'astre du jour, n'ont pas même à se glorifier de leur existence indestructible et immortelle.

L'implacable distinction que nous avons observée en elles, entre la puissance et l'opération, revient avec plus de force encore se placer entre leur essence et leur existence. Car, si, me reportant avant la création, je plonge mon regard dans l'intellect divin, j'y vois leur essence imprimée, se confondant avec l'essence même de Dieu, quand ces nobles créatures étaient encore plongées dans les sombres abîmes du néant.

Le Dieu spirituel, qui ravit déjà notre admiration malgré la faible connaissance que nous avons de lui, ne connaît pas ces distinctions reposant sur des compositions qui sont à l'extrême limite de la divisibilité.

Il est simple dans son essence et dans son être. Tout ce qui est en lui est lui-même et rien de ce que nous lui attribuons ne saurait se dis-

tinguer de sa nature, qui est à la fois essence et existence. C'est l'acte pur, en un mot, et l'être subsistant par essence.

Amis lecteurs, nous voilà parvenus au point culminant de notre étude sur Dieu. Mais comment soutenir l'éclat éblouissant d'une telle splendeur d'être ? Notre intelligence, accoutumée aux choses mesquines qui nous entourent, se voit obligée de partager l'indivisible nature divine et de lui prêter nos propres perfections en les amplifiant, afin de ne pas être totalement éblouie, aveuglée et frappée d'impuissance par son incomparable grandeur. C'est ainsi que nous allons dire quelques mots des attributs divins.

Les qualités que l'on observe dans les êtres créés sont multiples. Elles semblent tantôt rayonner autour de leur nature pour la modifier sans l'altérer ; et tantôt s'identifier avec elle pour nous la montrer sous différents points de vue dans ses rapports avec le temps, l'espace, le nombre ou l'appétit.

Ce rayonnement complet de l'essence par les notes ou qualités accidentelles se traduit dans les êtres créés par la perfection. Une chose est parfaite, en effet, quand elle a tout le bien qu'elle doit avoir. C'est ce que signifie le mot parfait, c'est-à-dire totalement fait.

Dieu est parfait, puisqu'il est acte pur et qu'il exclut de son être toute puissance, c'est-à-dire

toute possibilité de devenir autre chose. S'il était principe matériel de l'univers, comme le prétendent les matérialistes, nous ne pourrions nous empêcher de reconnaître en Dieu une souveraine imperfection ; mais il est principe actif, cause efficiente de tout ce qui est ; pourrait-il alors ne pas être totalement en acte ou parfait ?

Il est, du reste, le type de la souveraine perfection dont les êtres plus ou moins parfaits ne sont que les notes affaiblies ou l'incomplète reproduction.

C'est aussi dans sa vertu créatrice que nous retrouvons virtuellement, et d'une manière suréminente, tout ce qui fait la beauté, la vertu ou la splendeur de la création.

O Dieu ! je comprends maintenant la vérité des paroles du psalmiste : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Le monde entier n'est qu'un vaste miroir, un livre d'une éloquence surhumaine, où je contemple, inscrite en lettres d'or, votre souveraine et incomparable perfection. Je devrais me prosterner de suite à vos pieds pour vous rendre mes hommages, mais il me tarde de savoir ce que vous êtes par rapport à mon cœur, afin de pouvoir vous accorder de suite mon amour.

Dieu est souverainement bon, c'est ce que proclame la voix populaire qui qualifie l'être su-

prême du titre de " Bon Dieu." C'est aussi ce que nous enseigne la saine philosophie.

Car en Dieu se trouve le terme de tous les désirs, l'objet souverainement convoité de tous les appétits.

L'humble caillou foulé aux pieds sur la voie publique, les plantes du vallon, l'animal privé de raison, l'homme et l'ange, tous, en poursuivant leur propre perfectionnement, désirent le divin exemplaire qui, en Dieu, représente leur propre nature.

D'où il résulte que Dieu est souverainement désirable, ce qui est le caractère de la bonté. *Bonum et appetibile.*

Je ne m'étonne plus que le bonheur des chrétiens, qui a Dieu pour objet dans le ciel, soit à leurs yeux incomparablement supérieur à toutes les jouissances d'ici-bas, et que, pour l'obtenir, ils s'imposent de si grands sacrifices ; ceci est d'autant plus raisonnable de leur part, que cet être si bon qu'on appelle Dieu n'a rien à redouter des injures du temps.

Car il est éternel.

L'éternité ne saurait se concevoir sans immobilité : C'est la possession parfaite, interminable, et toute à la fois, de la vie. (*Interminabilis vitæ, tota simul et perfecta possessio.*)

Or, Dieu est immobile dans son être comme il l'est dans ses actes. Rien en lui ne varie : Tou-

jours immuable, il voit se dérouler devant ses yeux ce fleuve impétueux, irrésistible, qu'on appelle le temps, où sont entraînées les créatures matérielles sujettes aux changements.

Incréé, du reste, puisqu'il est première cause, il n'a pas à craindre d'une influence externe une destruction qui répugne à sa nature simple et spirituelle.

Véritablement, il faut bien l'avouer, au grand déplaisir peut-être des incrédules, Dieu est un être à part.

Ces messieurs de la libre-pensée sont immenses par leur orgueil et leur prétention. Leur science, basée sur l'expérience, est sans contredit la merveille de tous les siècles passés, présents et futurs. Renan n'a pas d'égal et ses disciples seuls, suivant une loi progressive de l'aveuglement humain, pourront le surpasser. Toutefois quand mon esprit se fixe sur Dieu, je sens pâlir mon admiration pour ces géants de l'intelligence et je suis forcé de reconnaître qu'ils ne sont après tout que néant.

"Dieu seul est grand," disait Massillon, en face d'une tombe royale. Dieu seul est infini, répètent des milliers de créatures sorties de ses mains.

Infini ! Ce mot réveille en notre esprit quelque chose qui le dépasse. Quoi, reculer sans

cesse les limites pour n'arriver jamais à aucun terme !...

Des astronomes, comme Flammarion, ont soutenu l'infinité des espaces sidérales. Ils n'ont pas songé, les malheureux, que l'espace comme le nombre requièrent nécessairement des bornes quand on les applique à quelque chose de réel.

Il n'en est pas ainsi de Dieu ; son être est illimité, puisqu'il est acte pur.

Si l'on examine, en effet, les bornes ordinaires des choses créées, on s'aperçoit qu'elles procèdent de la matière quantitative plus ou moins étendue, ou de la forme spécifique qui reçoit l'être en le limitant. Retranchons la matière, et nous aurons une forme ou nature illimitée en tant que nature ; mais si, par un dernier effort, nous faisons de l'être, l'essence même d'une chose, nous lui enlevons alors ses dernières limites et nous restons avec l'infini ou l'être sans restriction.

C'est bien le cas de Dieu, inutile de le répéter ; on l'appelle pour cela l'infiniment grand, l'infiniment puissant, l'infiniment parfait.

Tout en lui est océan sans rivage, puisque tout se confond avec son être véritablement sans limites.

L'immensité de Dieu, qui met l'être divin en regard avec le lieu, n'est que la conséquence de son omniscience, à laquelle rien n'est caché, et

de son action toute puissante et universelle qui produit, conserve et *meut* dans leurs opérations, des milliers d'êtres qui peuplent les mondes.

Dieu embrasse l'espace comme le temps sans en être mesuré. Son immensité, comme son éternité, indivisible et immobile, pénètre tout ; elle plane au milieu des astres, soutient l'humble brin d'herbe, et, quand on l'interroge du fond des enfers ou dans la splendeur des cieux, elle répond : "*Adsum,*" me voici.

Maintenant, ô mon Dieu, nous voilà fixés sur plusieurs de vos divins attributs, permettez-nous une dernière question : Dites-nous ce que vous être en rapport avec le nombre ?—*Dominus Deus noster Deus unus est.*

La réponse n'a pas tardé, mais, comme on ne vous croit pas sur parole, je suis forcé d'apporter à l'appui de votre témoignage les pauvres arguments de la raison.

Dieu est l'être subsistant par essence et il doit avoir, par conséquent, la plénitude de l'être.

Tout ce qui viendrait lui retrancher la moindre parcelle d'entité lui enlèverait sa divinité.

Les créatures qui subsistent en dehors de Dieu lui sont redevables de leur existence, qui n'est que la participation de l'être divin, et Dieu ne cesse pas d'être Dieu parce qu'il est créateur.

Mais un autre Dieu, incréé et indépendant dans son être de notre créateur, serait quelque chose que notre Dieu ne serait en aucune façon.

C'est pourquoi il faut : de deux choses l'une, ou n'avoir qu'un Dieu ou n'en admettre aucun. Or, comme la divinité s'affirme de bien des manières et qu'elle nous est, jusqu'à un certain point, connue, nous préférons éconduire poliment de l'olympé les dieux immortels du polytéisisme pour conserver à Jéovah, seul et unique, l'hommage de notre admiration, en attendant que la religion vienne nous prescrire à son sujet d'autres devoirs.



CHAPITRE VI

LES PREMIERS DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS DIEU, DEMONTRÉS PAR LA RAISON ET PAR L'HISTOIRE

I.

Nous savons d'une manière parfaitement rationnelle qu'il y a un Dieu d'une infinie perfection, et que le principe de vie qui nous anime est immatériel et par conséquent immortel.

Ceci nous amène naturellement à nous demander quels sont les rapports qui existent entre l'homme et l'Être suprême.

Le rationalisme ne veut pas reconnaître la nécessité d'un rapprochement entre ces deux termes. Il nie l'opportunité d'une religion quelconque, et, s'il consent à laisser à Dieu son existence, ce n'est que pour le reléguer dans un recoin de son immensité, loin, bien loin de l'humanité, qui doit l'oublier ou se passer de lui.

Ce n'est pas que la divinité ne soit digne à tout égard de considération et de respect, non, mille fois non ; messieurs les rationalistes font, au contraire, le plus bel éloge de sa magnanime grandeur, seulement, il est si grand, disent-ils, et probablement si occupé par le gouvernement de l'univers, qu'il n'a que faire de nos adorations et de nos hommages.

Bref, si nous en croyons les apôtres de la libre pensée, nous sommes indépendants de Dieu, exempts de sa loi, et destinés à nous procurer ici-bas la plus grande somme de jouissances possible en dehors de Lui.

A l'encontre de ces doctrines, que reflètent les écrits et surtout la vie d'un grand nombre de nos contemporains, je me permettrai de prendre en main la cause de Dieu et de réaffirmer les droits imprescriptibles et essentiels qu'il a sur nous.

Voici donc la proposition que j'é mets et que la philosophie se charge de démontrer.

L'homme, quel qu'il soit, savant ou ignorant, riche ou pauvre, est tenu d'honorer Dieu, de l'aimer et d'obéir à ses préceptes.

Pour établir pleinement le domaine de Dieu sur nous et le faire voir dans toute son étendue, il nous faut remonter le cours des siècles, franchir d'un bond les longues périodes de la formation des mondes et nous mettre à brûle-pourpoint en face du néant.

Car, si l'on ne peut démontrer d'une manière évidente la répugnance ou l'impossibilité de l'éternité de l'univers, il est, d'un autre côté, contraire à la raison que tout ce qui le compose ne soit pas sorti du néant sous l'action toute puissante du Créateur.

Tout ce qui est à l'état de participation dans un sujet doit être causé par ce qui est par essence.

Omne quod est per participationem causatur ab eo quod est per essentiam.

Une simple comparaison nous fera mieux saisir la vérité de ce principe de l'ange de l'école. L'eau réchauffée qui bout dans la marmite n'a qu'une chaleur participée, c'est pourquoi elle doit l'élévation de sa température à l'action du feu qui est essentiellement chaud.

Or, si je promène mes regards sur le monde, ce champ si vaste de la science expérimentale, je suis frappé, sans doute, de l'étonnante variété des myriades d'êtres qui le constituent ; mais, au milieu de cette apparente diversité dans l'existence des choses, je ne puis m'empêcher de reconnaître que tous les sujets de mon observation se ressemblent sur un point : Ils ont l'être, mais ne sont pas l'être. Ils peuvent exister ou ne pas exister sans que leur essence soit affectée. En un mot, les grands astres des plaines éthérées comme le grain de poussière du chemin, les grands arbres, ou l'humble brin d'herbe, l'ange et la bête, tous n'ont qu'une existence d'emprunt, " un être participé."

C'est pourquoi il faut remonter à Celui qui subsiste par lui-même, à l'Être Suprême qui est l'essence même de Dieu, pour trouver la cause productive de tout ce qui est.

Ainsi, ô mon Dieu, si je fais un retour sur moi-même et que je considère le merveilleux assemblage d'esprit et de matière particulier à mon espèce, je suis forcé de m'écrier que tout cela vient de vous et que je suis totalement votre ouvrage, depuis le souffle mystérieux qui pense en moi, jusqu'à la boue organisée qui végète et qui sent sous la vivifiante action de mon âme. Car, si je retranche l'être de mon humble

personne, il en reste bien peu de chose pour le passé et l'avenir.

Comprend-on, maintenant, que Dieu nous a tirés du néant, qu'il nous a créés et que son action féconde s'étend à l'univers entier ?

Cette preuve, qui n'est pas la seule du reste, tend, comme nous voyons, à remettre de l'ordre dans nos rapports avec Dieu. Elle montre aux savantissimes orgueilleux, aux jouisseurs effrénés, dont notre siècle est pavé, que nous sommes en définitive les œuvres de Dieu de la manière la plus complète et la plus absolue. Et pourtant, ils souriaient, quand, du haut d'une chaire chrétienne ils recevaient ce salutaire avertissement. "*Quid habes quod non accepisti,*" etc.

Nous sommes les œuvres de Dieu, et n'en déplaise à l'illustre Proud'hon si ennemi de la propriété, nous sommes à Dieu. Car de tout temps, et de l'aveu de tous les législateurs, l'ouvrier a toujours eu le domaine exclusif de ses œuvres.

Ainsi, qu'on le veuille ou non, nous sommes enrégimentés dans la grande armée qui a Dieu pour chef et qui doit se mouvoir d'après ses ordres.

Hélas ! dirai-je, aux révoltés qui ont cueilli leurs nobles aspirations d'indépendance durant la grande tourmente révolutionnaire qui sévit sur le monde depuis plus d'un siècle, si encore nous avons la condition des minéraux ou des

végétaux ; si, du moins, nous étions (passez-moi l'expression) de pauvres brutes, nous n'aurions pour nous rappeler le règne du Créateur, que des lois universelles, nécessaires et d'une observation inconsciente. Mais non, notre malheureux destin a voulu que nous fussions des hommes ayant une intelligence et un cœur !

Ainsi, c'en est fait ! Dieu, qui attend de ses créatures un service proportionné à leur nature, ne sera satisfait de nous que quand nous lui aurons rendu le triple hommage de notre intelligence qui reconnaît et honore sa grandeur, de notre cœur qui soupire après le souverain bien, et de notre volonté libre qui accepte et accomplit ses préceptes.

Je dois ajouter, néanmoins, pour consoler ces braves amis de la liberté, que le devoir envers Dieu, fondement de tous les autres et l'appui inébranlable de tous les droits, n'est pas, comme on serait tenté de le croire, contraire à notre dignité.

Car il est des servitudes qui honorent et qui sont plus hautement cotées que la plus complète indépendance. Les courtisans du grand roi Louis XIV n'étaient pas sans se faire envier par la noblesse en disgrâce, qui jouissait de sa liberté d'action, loin des anti-chambres de Versailles.

Honorer, aimer et servir Dieu, est infiniment plus honorable que multiplier les courbettes devant les monarques de la terre, surtout si l'on songe que ces actes de l'homme à l'adresse de son Créateur sont le complément nécessaire de sa nature ou plutôt de ses facultés.

Honorer, c'est, en effet, connaître et apprécier la perfection de quelqu'un en lui témoignant son estime par des actes extérieurs ; aimer, répond à un besoin de notre être qui désire irrésistiblement le bonheur et cherche un objet qui puisse le lui donner : je laisse de côté l'amour d'amitié qui s'enflamme pour le bien considéré en lui-même.

Obéir à des lois (voilà ce qui nous semble dur) n'est pas si humiliant, après tout, puisque nous partageons en cela la condition de tous les êtres de l'univers.

L'homme est-il donc si grand qu'il ne puisse courber son front altier devant la volonté divine ? Il lui fallait alors rester dans le néant, ne pas naître ; car en prenant sa place au banquet de la vie, il a assumé les responsabilités et les devoirs d'une créature, et d'une créature raisonnable.

D'ailleurs, on sait ce qui en est, les grands partisans de la liberté et, par là même, les apôtres de la dignité humaine, ne sont pas toujours si farouches quand il s'agit du joug de la servi-

tude. On les voit se glorifier de leur impiété, et vanter la prétendue force d'âme qui accompagne l'irréligion, quand souvent ils ne sont que de pauvres esclaves des plus ignobles passions.

A genoux donc devant Dieu ! et puisque nous ne pouvons nous dispenser d'être les œuvres de sa puissance créatrice, soyons ses dévoués serviteurs.

Au service d'un tel maître, nous grandirons comme la plante sous le rayon d'un soleil bienfaisant, et le monde inférieur, privé de raison, créé pour notre usage, ne sera plus sans voix pour louer et bénir son créateur.

II

Il y a une doctrine philosophique connue sous le nom de scepticisme, qui ne croit pas à l'existence de la vérité, ou, si elle l'admet, qui proclame bien haut l'impuissance de notre raison à la découvrir d'une manière certaine.

Le scepticisme naquit probablement des disputes plus ou moins embrouillées de la fausse philosophie. Ainsi, à force d'entendre des affirmations contraires appuyées en apparence sur de bonnes et solides raisons, l'ignorance et la sottise qui ne jugent que sur les apparences, eurent bien vite fait de proclamer la nécessité du doute universel.

Peut-être est la seule parole sage qui puisse s'échapper de nos lèvres, et malgré les plus vi-

goureuses démonstrations ou les preuves les plus palpables, nous ne pouvons nous empêcher, d'après cette singulière erreur, de nous tenir sur la réserve, gardant soigneusement l'adhésion de notre esprit pour une manifestation de la vérité qui ne se produira jamais.

Je n'ai pas à discuter la valeur du scepticisme au point de vue philosophique.

Le bâton de Molière est, du reste, à la disposition de qui veut s'en servir.

Seulement, je dois en tenir compte dans le travail que je me suis imposé ; car on est plus ou moins *douteur* ou sceptique en notre siècle, lorsqu'il s'agit des choses qui sortent du domaine de la matière, des affaires et de la politique.

Je sens donc le besoin, dans la crainte que les grands principes de la philosophie scolastique ne trouvent la *conviction* un peu réfractaire chez certains lecteurs, de revenir à la charge, par une autre voie, pour établir les droits de Dieu sur l'homme et les devoirs de celui-ci envers son Dieu.

Cette fois, je laisse la spéculation pour ne m'en tenir qu'à l'expérience, et je me dis : si les faits viennent à l'appui du raisonnement, il faut de toute nécessité que ce dernier soit juste.

Car, de la rencontre des deux méthodes inductive et déductive que l'on emploie dans la recherche de la vérité, il doit résulter une conclusion évidemment certaine.

Dans les sciences positives on admet de pures théories, pour la simple raison qu'elles se prêtent à l'explication des phénomènes physiques. Ainsi, grâce aux lumières de l'histoire et de l'archéologie, nous allons promener nos regards sur l'humanité pour voir ce qu'elle a été par rapport à Dieu ; et, si nous la trouvons en tous temps et en tous lieux fidèle à remplir le triple devoir dont nous avons parlé, nous concluons de cet accord entre l'expérience et le raisonnement que cette même humanité est bien réellement ce qu'elle se croit être, c'est-à-dire, obligée à connaître, aimer et servir Dieu son créateur et maître.

Un premier examen nous révèle que l'homme, depuis qu'il est sur la terre, cherche à connaître la divinité.

Chez la plupart des grands peuples de l'antiquité, en effet, on retrouve une tradition religieuse parfois consignée dans des livres qui semblent s'identifier avec leur existence nationale, comme la Bible des Juifs, les Kings des Chinois et le livre de Manou de l'Inde ; ou contenue dans des écrits plus particuliers, par exemple ceux du Phénicien Sauchoniatou, ceux de Bérosee citant les traditions Chaldéennes, et les œuvres beaucoup plus connues des philosophes grecs et romains ; ou, enfin, confiée à des monuments qui ont résisté aux injures du temps : tels

sont les hiéroglyphes de l'Égypte et les antiquités assyriennes, les ruines de la Rome païenne et les fresques si touchantes des catacombes.

De plus, quand les pierres sont muettes pour nous transmettre cette théologie du passé ou que les livres font défaut, la grande voix de l'histoire se fait entendre pour nous apprendre que depuis le commencement des temps qui sont de son domaine, jusqu'à nos jours, il ne s'est pas trouvé un seul peuple, que dis-je, une seule tribu qui n'ait eu sur Dieu un ensemble de notions plus ou moins complètes, plus ou moins vraies, que les générations se sont transmises les unes aux autres avec un soin jaloux.

Il y a eu, sans doute, des erreurs ; les esprits ont été obscurcis et la véritable notion de la divinité a semblé disparaître en certains endroits ; l'athéisme a jeté aussi sa note discordante dans ce concert résultant du consentement général des peuples ; mais, au milieu de ce mélange, je dirai le mot, de ce pêle-mêle d'idées que les hommes ont entretenues sur Dieu, on retrouve partout la même préoccupation, le même besoin de remonter par la connaissance à l'Être Souverain, le suprême objet et l'auteur de toutes les sciences.

Cette tendance de l'esprit humain se manifeste d'abord par une croyance commune à l'unité de Dieu que l'on retrouve chez les peu-

ples les plus anciens, chez les Chinois, les Hindous, les Perses et les Phéniciens, comme le démontrent leurs différentes Cosmogonies.

Puis, à partir de l'époque où vécut Moïse (1700 avant J. C.), le polythéisme envahit le monde, attestant par la multiplication des fausses divinités ou l'apothéose des héros, une certaine croyance à un rédempteur futur.

“ Le cri des Israélites au désert “ *Fac nobis Deos qui nos praecedant* ” est réellement le cri de l'humanité antique. Il s'échappe à travers l'histoire comme la protestation de toutes les consciences, comme le besoin de toutes les nations, comme l'aspiration de tous les cœurs. Pour les Chaldéens, un Dieu dans le soleil et les astres ; pour les Egyptiens, un Dieu dans toutes les incarnations humaines ; dans l'Isis, le Typhon ou l'Osiris, un Dieu dans toutes les forces productrices ou terribles de la nature ; pour la Chine, le Japon et l'Inde, un Dieu dans les diverses transformations de Boudha et de Vishnou ; pour la Grèce et Rome, un Dieu dans toutes les personnifications des vertus et des vices, des énergies physiques, des particularités atmosphériques, des phénomènes de la nature.”

(1.)

Ce Dieu que les hommes s'efforcent de connaître n'est pas une froide abstraction capable,

(1) D'Arras, Histoire de l'Eglise vol. II page 9.

tout au plus, de satisfaire une vaine curiosité de l'esprit humain ; il recueille sur le parcours des siècles les hommages successifs des individus et des sociétés, des sujets et des rois. Partout où surgit une cité, où se forme une nation, des temples se construisent, le sang des victimes rougit la terre et la fumée des holocaustes s'élève vers le ciel. Les coeurs, un moment absorbés par les biens passagers de cette vie, se dégagent des affections terrestres, pour entonner à la louange du Créateur, des hymnes de reconnaissance et d'amour. Des processions se forment, des fêtes s'organisent, et, durant des jours, que dis-je, durant des semaines, des peuples entiers prennent part à de pieuses solennités ou donnent libre cours à leur joie exubérante par de saintes réjouissances.

“ On a remarqué, dit Rollin, que dans tous les siècles et dans toutes les contrées, les nations, quelque différentes et quelque opposées qu'elles aient été par leurs caractères, leurs inclinations, leurs mœurs se trouvent toutes réunies dans un point essentiel, qui est le sentiment intime d'un culte dû à un Être Suprême, et des pratiques extérieures qui servent à manifester ce sentiment au dehors. Dans quelque pays qu'on se transporte, on y trouve des prêtres, des autels, des sacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuses, des temples ou des lieux consacrés à la religion.”

Comme on le voit, il y aurait une étrange aberration des esprits et des cœurs, si la froide indifférence religieuse devait seule régner sur cette terre. En d'autres termes, si notre siècle positif, plongé dans la matière, en rupture de ban avec Dieu, raisonne sainement, il faut admettre que l'humanité tout entière a dévié de sa route et que le monde n'est plus qu'une œuvre à reprendre.

Mais non, cet aveu des siècles passés, ce cri des générations qui ne sont plus, montant vers le trône du Très-Haut comme la suprême expression de l'adoration et de l'amour : tout cela ne saurait être basé sur l'erreur. Evidemment, l'humanité a raison et notre siècle se trompe.

Que dis-je, il a raison, car c'est faire beaucoup trop d'honneur aux incrédules que d'identifier notre époque avec une poignée de mauvais chrétiens, qui ont oublié dans l'enivrement du succès ou les basses délectations du vice, les pratiques religieuses de leur jeunesse.

D'ailleurs, ils ont beau protester de leur incrédulité, nos modernes impies ne nous empêcheront pas de leur courber l'échine devant le grand Dieu qu'ils outragent.

Oui, malgré leurs blasphèmes, leurs doutes, et leurs négations ; malgré leurs suprêmes dédains et leur haine farouche, ils ne peuvent se soustraire tout à fait à la loi de Dieu. Leurs

actes démentent leurs paroles et, tout en proclamant la supériorité sur le droit de la force brutale et des appétits grossiers, ils portent en eux des consciences en révolte contre leurs doctrines subversives.

Ainsi, si j'interroge la conduite du matérialiste ou de l'athée, je m'aperçois que, pour eux, comme pour le commun des mortels, il existe une distinction entre le bien et le mal ; je les vois réprouvant certains crimes flétris par le droit naturel et proclamant bien haut l'existence d'obligations qui ne relèvent que de la seule conscience.

Or, ce droit universel plus ou moins altéré, mais jamais anéanti, qui a su soumettre à ses prescriptions tous les peuples du monde, comme il ne relève d'aucun pouvoir humain, ne saurait venir que de Dieu.

Lui seul a pu l'inscrire en caractères ineffaçables dans nos cœurs comme une participation de la loi universelle et divine qui ordonne toute chose à sa fin.

Par conséquent, en obéissant aux dictées de leurs consciences, tous les hommes, y compris les impies, ont rendu et rendent encore à Dieu l'hommage de leurs volontés libres.

Ainsi, aussi longtemps que l'incrédulité n'aura pas complètement dépouillé ce qui lui reste d'honnêteté, nous pourrons jouir de son incon-

séquence, nous la représenter comme une preuve évidente des droits de Dieu sur l'homme et voir en elle, un témoignage irrécusable de l'autorité divine s'exerçant, en dépit de tous les obstacles, jusque sur les ruines morales de l'humanité.

Maintenant, je me résume et je conclus :

Nous avons découvert, par le raisonnement, que l'homme doit remplir certains devoirs envers Dieu, son créateur et maître.

Anxieux de savoir si la réalité des faits était d'accord avec notre raison, nous avons jeté un coup d'œil rétrospectif sur ceux qui nous ont précédés sur la terre, pour voir quelle fut leur conduite relativement à ces mêmes devoirs.

Or, d'après l'examen que nous avons fait, il résulte que tous les hommes ont observé, ou à peu près, ce que la raison nous prescrit.

Il n'y a donc pas à hésiter devant la conclusion qui s'impose. A moins de reculer devant l'évidence et de nier l'existence même de la vérité, nous devons admettre avec l'humanité qu'il faut "connaître, adorer, aimer" et "servir Dieu."



CHAPITRE VII

LE CULTE EXTÉRIEUR DU A DIE

Il y a quelques années, dans une excursion que je fis à Jéricho, non loin de Jérusalem, nous étions, mes compagnons et moi, à nous reposer dans un caravansérail, espèce d'hôtellerie déserte qui se trouve à mi-distance entre les deux endroits mentionnés, quand le soldat ture qui accompagnait notre caravane, se détachant tout à coup de la petite troupe des pèlerins, se rendit au milieu d'une espèce de cour intérieure, se mit à genoux et se prosterna à plusieurs reprises dans la direction de la Mecque, la ville sainte des Mahométans.

Cette action accomplie avec une apparente piété ne laissa pas de nous remplir d'étonnement et d'une certaine admiration.

Cet homme, seul de sa croyance, en présence de chrétiens considérés comme ennemis par les siens, et de plus ses maîtres dans le moment, n'avait pas hésité un seul instant à remplir ce qu'il croyait être ses devoirs religieux.

A cette vue, chacun d'entre nous se rappelait bien des lâchetés dont il avait été le témoin, et peut-être, hélas, le triste héros.

Quoi qu'il en soit de l'exemple de cet enfant de l'Orient, ses salamalecs accomplis sous mes yeux me fourniront l'occasion ou le prétexte de poser une intéressante question à mes lecteurs.

Est-il opportun et même nécessaire de s'agenouiller dans les temples, dans nos demeures ou sous la voûte des cieux ; de se prosterner devant les autels ; de murmurer des prières ; de brûler de l'encens ; ou enfin, d'offrir des sacrifices à Dieu comme cela se pratique et s'est toujours pratiqué dans le monde ?

En un mot, est-il opportun et nécessaire de rendre un culte à la divinité ?

En général, l'incrédulité n'aime pas à fléchir les genoux, si ce n'est devant l'or, les honneurs et le plaisir.

Il suffit d'une pensée ou d'un peu de sentiment aux déistes libres-penseurs pour acquitter la dette qu'ils doivent à Dieu, ici-bas.

Un grand nombre de soi-disant catholiques de la vieille Europe raisonnent, ou plutôt déraisonnent, d'une manière analogue.

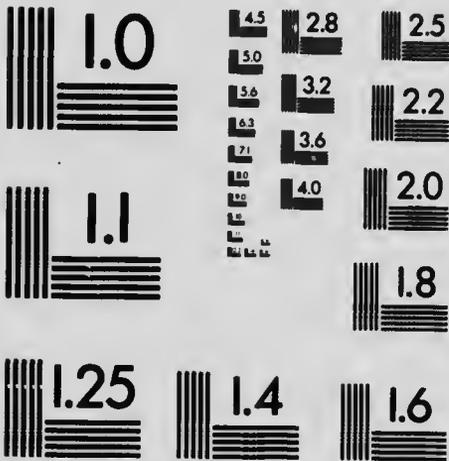
D'après ces curieuses productions de notre siècle, dont les héros de Jules Verne sont les types achevés, une prière n'est de mise que dans un cas de naufrage ou à des funérailles. -

C'est en vertu de ces principes que, dans certains pays, on bannit de la vie sociale tout acte de religion, et que la langue parlementaire de



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

notre ancienne mère-patrie emploie une périphrase pour désigner celui qui, dans le bon vieux temps, avait les Francs à son service, suivant l'antique formule : "Gesta Dei per francos."

Voyons ce qui en est ; mais auparavant, tâchons de nous entendre sur la véritable signification du mot culte.

Culte vient du latin *Colere*, honorer, et dans le sens le plus large, il s'applique à tout ce que nous pouvons faire pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous. Ainsi, de cette façon, l'observation des commandements de la loi de Dieu, positive ou négative, appartient au culte divin.

Considéré d'une manière plus restreinte, le culte est la manifestation positive et directe, par certains actes, du respect dû à Dieu, notre souverain maître et seigneur. *Colere Deum*, dit St-Thomas, *est aliquid exhibere Deo in protestationem servitutis*.

Ainsi reçu, le culte se divise en interne et externe, selon que les actes qui le constituent demeurent dans le fond de nos âmes, ou se produisent au dehors par des signes ou cérémonies qui sont du domaine des sens.

Je me bornerai aujourd'hui à traiter la question qui se rapporte aux manifestations extérieures du culte divin.

Sous l'empire de son admiration pour les attributs de Dieu, l'homme, qui lui a déjà rendu

dans son cœur, le juste tribut de son adoration et de son amour, s'agenouille pieusement pour lui montrer son respect et laisse échapper de ses lèvres des paroles qui traduisent au dehors les sentiments qu'il éprouve. Ce n'est pas tout, afin de se recueillir davantage, et pour n'être pas dérangé dans ses colloques avec son Créateur, il se choisit un endroit solitaire, se réfugie au fond d'une sombre forêt, ou se construit un temple. La poésie se joint à la musique et lui fournit des hymnes sacrées, mieux en harmonie que la prose avec les pieux sentiments de son âme, et enfin, autant pour suppléer à son impuissance que pour lui permettre d'affirmer le domaine universel du maître de l'univers, la nature entière est mise à contribution pour lui fournir des holocaustes et des oblations.

Je me trompe fort, ou l'absurde n'a plus le sens que je lui connais, si le culte ainsi compris mérite la dérision de ceux qui s'intitulent les fortes têtes de notre époque.

Non seulement il leur faut réprimer leur rire insolent en présence des cérémonies religieuses, toujours respectables quand elles sont accompagnées de convictions sincères, mais encore, j'espère en faire la preuve convaincante, il faut que ces messieurs se joignent aux adeptes du culte extérieur ; car il est nécessaire que tout homme ayant l'usage de sa raison, manifeste au

grand jour les sentiments qu'il éprouve pour son Dieu dans le fond de son âme.

La raison de cette nécessité est bien simple. Elle résulte de notre nature à la fois spirituelle et corporelle.

L'homme est essentiellement composé d'un corps et d'une âme qui sont unis de telle sorte, qu'ils agissent mutuellement l'un sur l'autre.

Qui n'a pas connu, hélas, la tyrannique influence des passions sur l'esprit et le cœur ?

Qui n'a pas ressenti dans ces mêmes facultés mentales le contre-coup des fatigues corporelles ou de la maladie ?

Si notre corps exerce une telle influence sur une substance spirituelle qui l'emporte sur lui de toute la hauteur de son incomparable perfection, il n'est pas étonnant que l'âme, à son tour, se prévale de ses droits de forme substantielle, à la fois principe de vie et d'action, pour communiquer à la charpente matérielle qu'elle habite un peu de ses impressions.

L'âme est un véritable foyer de chaleur et de lumière. Elle s'illumine des rayons de la vérité et s'enflamme des ardeurs de l'amour. Cette fille du ciel n'est pas toujours capable de renfermer en elle ou de garder secrets les sentiments qui l'animent. Elle les manifeste au dehors par des gestes inconscients ou par des paroles que la bouche profère à son insu.

Qui n'a pas deviné, alors même qu'ils se cachent, les élans passionnés de l'amour ou les tendres épanchements de l'amitié ?

Voyez, d'ailleurs, cet orateur, ce poète, ce musicien qui laisse déborder le trop-plein de son âme en des phrases véhémentes, des strophes cadencées ou d'harmonieux accords !

Dans tous les cas, c'est un fait psychologique, l'esprit humain, qui est une puissance servie par des organes corporels, a besoin de ces mêmes organes (c'est du reste son droit incontestable), pour épancher ses sentiments et mettre au jour ses lumières, qui, renfermés en lui-même, courraient grand risque de rester sans ardeur ou sans éclat.

C'est pourquoi les hommages dus à Dieu et les actes du culte intérieur doivent s'affirmer par des actions physiques qui leur sont appropriées, telles sont : les prières vocales, les inflexions corporelles, les cérémonies pieuses, les chants sacrés, les fêtes solennelles et publiques, en un mot, tout ce qui est l'expression de la piété individuelle ou collective.

D'ailleurs, pourquoi l'âme humaine, qui prodigue ses tendresses, son admiration, ou sa joie ; qui laisse si facilement déborder les flammes impures de ses passions malsaines, serait-elle si réticente avec Dieu, son Seigneur et son maître ?

Pourquoi, dans un sentiment aussi pur et aussi noble que celui de la religion, se priverait-

elle de l'influence qu'exercent toujours sur elle, en vertu de la réaction qu'ils produisent, la vivacité, l'éclat et l'énergie des actes extérieurs ?

Ainsi, sans culte extérieur, la religion naturelle deviendrait presque impossible et ne pourrait que difficilement s'accroître dans les cœurs. Sans lui, du reste, le corps de l'homme, qui est aussi l'œuvre de Dieu, serait privé de toute participation aux sublimes fonctions du culte divin qui doit relier l'homme à son Créateur. Sans les cérémonies saintes qui se font ostensiblement à la vue des foules émerveillées, la plus parfaite des actions que nous puissions accomplir ici-bas passerait inaperçue, se dissimulant comme le crime, et ne pourrait produire sur nos semblables cet entraînement salutaire qui est le fruit du bon exemple.

Sans le culte extérieur, enfin, qui paralyse dans une juste mesure la néfaste influence du scandale et de l'irréligion, nous serions aussi privés de ces joies inénarrables de l'âme, que l'on ressent dans ces grandes fêtes sacrées qui semblent, d'une manière ostensible, relier le ciel avec la terre et donner à de malheureux exilés un avant-goût de la patrie absente.



CHAPITRE VIII

LA RELIGION ET SON UNITÉ

La religion est nécessaire :

Voilà ce qui ressort de ce que nous avons dit en dernier lieu sur les devoirs de l'homme envers Dieu.

Car, n'en déplaise à Voltaire et à ses illustres disciples, la religion n'est pas une vieille défroque que les hommes se passent d'une génération à l'autre pour masquer leur ignorance.

C'est, au contraire, une vénérable et divine institution qui moralise les individus, affermit la société sur ses bases et rattache le ciel à la terre.

Relier l'homme, en effet, à son Dieu, (religion, vient du latin *religare*, relier), en lui prescrivant certaines obligations vis-à-vis de l'Être Suprême et en inclinant même sa volonté à les remplir : voilà le rôle sublime de la religion, si l'afonée de nos jours par les esprits forts et regardée avec non moins de mépris par les jouisseurs impatientes de secouer son joug tutélaire.

De plus, il peut se faire que l'ensemble des préceptes et des dogmes qu'elle nous impose ait

été communiqué à l'homme par Dieu lui-même au moyen d'une révélation surnaturelle. Dans ce cas, la religion serait dite *révélée* et son prestige, au lieu d'avoir à souffrir des railleries de l'incrédulité, ne ferait que s'accroître aux yeux de l'humanité reconnaissante.

Pour le moment, il nous suffit de considérer comme acquise à nos recherches la proposition émise en première ligne de ce chapitre.

Seulement, à peine en possession de cete conclusion si longuement et si laborieusement cherchée, la pauvre raison aux abois se demande où trouver cette religion dont la nécessité s'impose. Car, si elle porte ses regards sur le monde ancien et nouveau, elle demeure stupéfaite.

Qui pourra suivre, en effet, les évolutions de la pensée humaine sur Dieu, ses préceptes et son culte ; depuis les holocaustes des patriarches antédiluviens jusqu'au fétichisme des nègres de l'Afrique ; depuis la Chine de Confucius, l'Inde de Boudhia, le pays de Mahomet, l'Europe chrétienne, hérétique et schismatique, jusqu'aux extrémités du Nouveau-Monde, où toutes les croyances semblent s'être donné rendez-vous ?

Il faut avouer que la connaissance ou le choix de la véritable religion est de prime abord un peu difficile à obtenir ou à faire par les simples lumières de la raison.

Il vaut mieux, au préalable, établir la proposition suivante : *Il ne peut y avoir qu'une seule véritable religion, soit qu'on la considère dans sa morale ou dans ses dogmes.*

Certains philosophes modernes, au cœur large et débordant de philanthropie, mais sans doute par de bonnes intentions, ont voulu mettre d'accord les différents cultes qui ont cours ici-bas en leur décernant à tous une égale somme de vérité ou de valeur religieuse. "Toutes les religions sont également respectables," disent-ils. Seulement, ces messieurs se réservent le droit de n'en pratiquer aucune et même de railler fort agréablement les esprits faibles qui les professent.

C'est de là probablement que nous est venue l'erreur libérale de la liberté des cultes prise dans son mauvais sens.

A l'encontre de cette tolérante doctrine, je fais ma preuve.

Il n'y a qu'une seule vraie religion. Pourquoi ? Parce qu'il ne saurait y en avoir plusieurs, dirai-je, au risque de raisonner comme ce pauvre M. Lapalisse.

S'il y avait de nos jours, comme au temps fortuné du paganisme, une tribu entière de dieux immortels peuplant l'olympé et s'accroissant même par de divines hyménées, nous pourrions admettre un grand nombre de cultes différents,

LES PRÉAMBULES DE LA FOI

sans nous dissimuler, toutefois, les inconvénients qu'il y aurait de multiplier ainsi des dogmes et des préceptes contradictoires. Mais il n'en est rien. Le Dieu qui est le principe et le terme de la religion ne saurait être multiple ; la multiplicité lui répugne, nous le savons, comme l'imperfection elle-même.

Si encore, les hommes qui sont les sujets soumis à un culte religieux étaient divisés en espèces ou natures différentes : que les uns fussent, je demande pardon au lecteur de m'exprimer ainsi, chevaux, chiens, poissons ou singes, tout en ayant je ne sais quel simulacre d'humanité, il y aurait peut-être lieu de leur donner des cultes en rapport avec leurs aspirations naturelles. Mais non, malgré les différences de race, de couleur et de nationalité, la nature humaine est la même pour tous les hommes, sans en excepter les plus affreux spécimens ou les plus brillants sujets de notre espèce.

Enfin, si, malgré l'unité de Dieu et de notre nature, il avait plu à la Providence d'assigner aux humains différentes fins ou destinées ; que les uns fussent sujets à la mort et les autres immortels ; qu'il y eût au-delà de cette vie un paradis dans Mars ; un autre dans Jupiter ; un troisième dans la lune . . . , ayant chacun son bonheur approprié ; on pourrait encore admettre, absolument parlant, différentes croyances,

au moins dans la partie préceptive, qui auraient pour effet de nous conduire à l'une ou à l'autre de ces récompenses, ou, tout simplement, de nous faire entrer dans la glorieuse association des immortels ; mais, encore une fois, non ; les choses n'ont pas été disposées de la sorte. La fin de l'homme, ici-bas et dans l'autre vie, est la même pour tous. Elle consiste à connaître, à aimer Dieu et à procurer sa gloire ; elle nous donne en retour la perfection morale et le bonheur relatif en cette vie, et, de l'autre côté de la tombe, elle nous convie à posséder Dieu par la claire vue de ses perfections.

Voilà notre partage à tous, à moins que nous ne préférons marcher à rebours en suivant librement la voie dangereuse des passions.

Il n'y a donc pas de place sur la terre pour plusieurs religions. Une seule doit suffire. D'autant plus que le culte divin ne contient pas seulement des préceptes imposés à la volonté de l'homme, mais aussi des dogmes qu'il faut croire.

Il est convenable, en effet, et même nécessaire, que l'humanité, qui est gouvernée par les préceptes divins, soit aussi éclairée sur les grands problèmes qui la concernent ; qu'elle sache à quoi s'en tenir sur Dieu, sur ses rapports avec lui, son origine, sa destinée et sur les moyens d'atteindre cette destinée.

C'est pourquoi toutes les religions ont des dogmes, et c'est pourquoi aussi il est impossible d'admettre la multiplicité des cultes religieux.

Il est très facile d'établir l'unité dogmatique de la religion par la simple notion de la vérité.

Cette dernière se définit : " L'adéquation de l'esprit à la chose connue." C'est-à-dire que l'on est censé posséder une idée, former un jugement ou tirer une conclusion qui soient conformes à la vérité quand l'idée, le jugement ou la conclusion sont absolument d'accord avec la chose connue, jugée et décidée.

De là, il résulte que la vérité, en sa qualité de mesure intellectuelle, est " une " comme l'essence même des choses. Elle est immuable en dépit des changements qui se produisent dans le monde, et, si l'esprit de l'homme peut la découvrir, ou mieux l'appréhender, il ne saurait la plier aux caprices de la volonté, encore moins aux exigences des passions.

Seulement, il n'est pas toujours facile de connaître la vérité, et les sciences humaines qui n'ont pour guide que les seules lumières de la raison ne sont que trop souvent sujettes à l'erreur.

Il n'en est pas ainsi de la religion : venant de Dieu et menant à Dieu, elle doit posséder la vérité pleine et entière.

Ainsi donc, je suis en droit de conclure que la religion véritable est une comme la vérité.

Elle ne peut se contredire dans ses dogmes. Immuable comme la vérité, elle doit avoir le même "credo" chez tous les peuples du monde, exiger la même profession de foi de tous les individus et promener en quelque sorte ses divins enseignements à travers les siècles, sans éprouver la moindre altération.

Où est donc cette religion ainsi basée sur la vérité ?

Nous le verrons plus tard. En attendant, je conclus à l'unité morale et dogmatique du véritable culte religieux.

Cependant, s'il ne nous est pas encore permis, conformément au plan que nous nous sommes assigné, de désigner la religion privilégiée qui seule entre toutes possède l'unité doctrinale et morale, nous ne pouvons, d'un autre côté, nous empêcher de jeter un regard attristé sur le protestantisme, ce corps gigantesque qui a subi toutes les transformations depuis qu'il est sorti du cerveau de Luther.

Semblable au navire désemparé que la main du pilote a cessé de guider, il est allé, ballotté par la vague, poussé par tous les vents, se briser contre tous les écueils et s'émietter, en quelque sorte, en une infinité de sectes qui, semblables à

de véritables épaves, couvrent maintenant la mer agitée de ce monde.



CHAPITRE IX

LA RÉVÉLATION EST NÉCESSAIRE

Parvenus au point où nous sommes dans nos recherches de la vérité ; après avoir traité successivement de l'âme humaine, de Dieu et de la religion ; il semble que la voie suivie jusqu'ici se divise en deux branches et que nous soyons invités à faire un choix entre l'une ou l'autre que nous appellerons : la religion naturelle et la révélation.

Laquelle de ces routes faut-il suivre pour atteindre le terme de nos explorations intellectuelles ?

Si nous consultons la foule qui passe, elle nous répondra que, de nos jours, de grands esprits, des philosophes même, ont suivi le premier sentier, préférant marcher aux lumières indécises de la Raison, que de soumettre leurs fières intelligences au joug de la Foi.

Quant à la révélation, cette voie si brillamment éclairée par Dieu lui-même qui y a

disséminé ses dogmes, elle est fréquentée, d'ordinaire par quelques savants et quantité d'ignorants qui ont renoncé à la noble mais pénible corvée de se conduire et surtout de penser par eux-mêmes.

Laissons dire cette foule qui n'approfondit rien, et demandons-nous si la fière indépendance des rationalistes n'est pas un tant soit peu téméraire.

De fait, la révélation est certainement possible. Que suppose, en effet, l'acte divin si maltraité de nos jours par la libre pensée ? Trois choses incontestables : des vérités religieuses ignorées, ou si l'on veut des mystères, un Dieu qui enseigne ces vérités, et des hommes susceptibles de recevoir un tel enseignement.

Le mystère, en dépit de l'horreur qu'il inspire à la libre pensée, existe un peu partout ; la nature elle-même, qui est le vrai domaine de la science, nous en fournit des preuves innombrables. Il devient plus impénétrable et se multiplie davantage à mesure que l'on remonte l'échelle des êtres créés. Les animaux, par exemple, offrent plus de difficultés aux recherches des naturalistes que les minéraux, et les phénomènes de la pensée sont si embarrassants pour la science que cette dernière, après maintes théories pour les expliquer, s'est laissée choir de découragement dans les bras du matérialisme.

Aussi, n'est-il pas étonnant que Dieu, qui plane par sa perfection infinie à des hauteurs incommensurables au-dessus des mondes qu'il a créés, et dont nous sommes de misérables atomes, offre à l'esprit humain des vérités inaccessibles, ou de proportions trop vastes.

Bref, le mystère existe et Dieu, à qui rien n'est caché, possède la clef de tous les problèmes qui nous embarrassent.

Certes, il serait téméraire de vouloir lui imposer l'obligation de nous communiquer la science religieuse qui nous manque, mais on admettra aussi sans peine que ce Dieu, qui a créé l'univers et les professeurs de la Sorbonne, qui est à la fois le Seigneur, le maître et le père du reste des humains, puisse, quand il lui plaît, et sans diplôme académique, parler à ses enfants, leur apprendre ce qu'ils ignorent et leur donner de sages préceptes.

Le rationalisme comprend cela, j'en suis sûr, mais, s'il admet le mystère et permet en théorie l'enseignement au bon Dieu, il cherche à se rattrapper sur nous en nous décernant un brevet d'imbécillité en bonne et due forme. D'après lui, notre esprit n'est pas apte à recevoir les divins rayons de la vérité révélée.

Pourquoi ? Je n'en sais rien. Il y a, paraît-il, une répugnance qui empêche le mystère d'être connu ou compris, comme il y en a une qui interdit la quadrature au cercle.

Ainsi, c'est entendu, il faut en prendre son parti, quels que soient les efforts du gardien des vérités éternelles pour nous les faire connaître, le dépôt de la révélation restera sans valeur et le mystère continuera d'être ce qu'il a toujours été, indéchiffrable à tout le monde.

A cette objection la réponse est facile.

Qu'il y ait des vérités tellement profondes sur Dieu, qu'elles soient impénétrables dans leur *compréhension* aux intelligences créées, nous le voulons bien, et encore sont-elles en bien petit nombre ; mais, advenant la révélation, on admettra sans peine que l'homme qui ne les comprend pas puisse savoir avec profit qu'elles *existent*. Prenez, par exemple, les conclusions de la science devenue populaire. Le peuple les admet, sur la seule autorité des hommes de science, sans en avoir fait la démonstration. En attendant, ces connaissances qui lui ont été *révélées* ne laissent pas de lui être très utiles et de faire l'orgueil des savants qui se considèrent avec une certaine raison, mais trop peu modestement, comme les flanbeaux et les bienfaiteurs du genre humain.

La révélation est donc possible. Est-elle utile et nécessaire ?

Le rationalisme y voit un attentat contre l'autonomie de la raison humaine et sa légitime indépendance.

Croire sans voir, dit-il, ou sans comprendre est un acte déraisonnable et humiliant que Dieu ne saurait nous imposer ; il vaut mieux attendre de la raison elle-même cette vérité qu'elle recherche avec tant d'ardeur. La révélation, disait en substance V. Cousin, n'est rien autre chose que l'acte même de l'intelligence humaine qui découvre la vérité et agrandit le champ de ses connaissances.

Comme on le voit, la révélation, aux yeux des rationalistes, peut s'approprier la fameuse devise de Mahomet : " Crois ou meurs " qui supprime le libre assentiment de l'esprit et le remplace par la force et la crédulité aveugle.

Le rationalisme a tort. Le joug de la foi n'est en aucune façon imposé par la violence. Il est conforme aux lois de la psychologie qui admet trois voies différentes par lesquelles notre esprit arrive à la vérité : l'évidence, la démonstration et l'autorité légitime.

Cette autorité peut convenir au témoin véridique, à qui nous accordons tous les jours notre adhésion ; elle appartient au précepteur, et l'on ne saurait la contester aux milliers de voix qui, d'âge en âge, nous transmettent les enseignements de la tradition.

Comment voudrions-nous la refuser à Dieu qui n'est pas comme nous le simple miroir d'une science d'emprunt, mais l'auteur et la source de toute vérité ?

Certes, entre l'intelligence incréée qui, dans un seul et même acte, se connaît elle-même, embrasse le domaine infini de ses connaissances, pénètre les moindres parties de l'univers pour en scruter tous les mystères, descend vers l'homme pour lui enseigner des vérités qu'il ignore ; entre ce Dieu, dis-je, et le prophète de l'islamisme qui promène et impose sa doctrine tyrannique, le cimeterre à la main, il y a une différence que le rationalisme ne devrait pas ignorer.

Quoi qu'il en soit, sans nous attarder davantage aux doléances de la libre pensée, nous allons aborder résolument la question que nous avons entrepris de traiter : Une révélation est-elle nécessaire ?

Il va de soi que les véritables mystères, qui sont, de leur nature, inaccessibles à la raison, ne peuvent être connus sans révélation.

Il est également certain que dans l'hypothèse d'un état surnaturel auquel l'homme pourrait être élevé, il lui faudrait, de toute nécessité, la connaissance de la fin de cet état, de la volonté de Dieu qui l'y appelle et des moyens qui pourraient l'y conduire.

Aussi, comme il n'est pas encore démontré que nous soyons appelés à une pareille destinée, je me contenterai de prouver que la raison humaine, aidée de la philosophie, n'ayant pu réussir après des siècles d'expérience à maintenir le

genre humain dans les bornes du devoir, à réprimer ses vices et à lui faire rendre à Dieu un culte convenable, la révélation des vérités rationnelles, au moins, est devenue nécessaire.

Il nous suffira de faire appel à l'histoire pour nous convaincre de la vérité de notre affirmation. En effet, si nous voulons nous donner la peine de recueillir les tristes aveux de l'antiquité grecque et romaine, qui résument le mouvement de la pensée humaine pendant les siècles qui ont précédé le christianisme, nous serons édifiés sur la dégradante immoralité des peuples abandonnés aux seules lumières de la raison.

Un ciel peuplé de dieux adultères, voleurs, ivrognes, incestueux, colères, rancuniers, jaloux, cruels envers les pauvres humains et sanguinaires dans leurs cultes ; " tel était, dit d'Arras, le type divinisé de la famille que les théogonies d'Homère et d'Hésiode plaçaient au sommet de l'Olympe, et proposaient à l'adoration des peuples."

Les mystères ou cérémonies du paganisme étaient dignes en tous points de ces divinités personnifiant tous les vices. Ceux d'Eleusis, de Bacchus et de la Grande déesse resteront célèbres par leur impudicité révoltante. Saint Augustin citant Varron, nous donne des fêtes de Bacchus célébrées à Rome durant un mois, une description que je n'ose reproduire, si voilée

qu'elle soit par la plume austère du grand docteur.

“ Le monde entier, dit encore d'Arras, se modèle sur l'image du ciel païen et la terre devient un vaste théâtre d'infamies.”

Les pratiques les plus infâmes de la luxure sont tolérées par la conscience publique ; la philosophie dans Aristote et Epicure leur donne même son approbation, et les poètes leur accordent une place d'honneur dans leurs chants licencieux.

Pendant ce temps, la superstition s'empare des esprits incrédules ; la dignité humaine est ravalée au rang de la brute dans la personne des esclaves, et la soif du sang dévore les entrailles de tout un peuple devenu le roi de l'univers.

L'athéisme, le polythéisme et le panthéisme se disputent les populations affolées qui, fatiguées des doctrines contradictoires de la philosophie, s'enfoncent de plus en plus dans l'abîme du matérialisme ou du scepticisme.

Cette dégradation morale eut pour effet de partager l'humanité en deux classes bien distinctes : les oppresseurs et les opprimés, les bourreaux et les victimes. La puissance devenue tyrannique n'avait d'autres règles que le caprice et la passion, et ce fut alors que l'on vit apparaître sur le trône du monde de véritables monstres, Néron, Tibère, Caracalla, etc., qui semblent

avoir atteint et même dépassé les limites de la perversité humaine, tout en ne faisant que personifier les vices de leur époque.

Les torches humaines des jardins du Vatican ; l'incendie de Rome pour amuser les loisirs d'un empereur poète ; le Colisée, ce vaste abattoir des humains, et combien d'autres faits et d'autres monuments restent comme d'irrécusables témoignages de la barbarie romaine au milieu de la civilisation la plus raffinée !

Ainsi, l'humanité plongée dans les ténèbres ou ballotée au gré de toutes les erreurs ; la corruption des mœurs publiques devenue en quelque sorte vertueuse ; l'oppression du faible ; l'avilissement de la femme et l'infanticide ; l'esclavage inhumain, bestial, qui range au rang de la brute, au profit de quelques milliers de patriciens, des millions de malheureux, coupables le plus souvent d'avoir défendu leur patrie : voilà quelques-unes des horreurs qui ne donnent pourtant qu'une faible idée du monde païen abandonné à lui-même, après une expérience de quarante siècles.

La raison humaine, comme la science de nos jours, a fait banqueroute, et sur les ruines de ses orgueilleuses espérances, sur les débris de la loi naturelle et sur les derniers vestiges d'une morale expirante, nous aimons, avec Socrate, à nous tourner vers le ciel et à proclamer la nécessité de la révélation.

CHAPITRE X

LE MIRACLE ET LA PROPHÉTIE

I

Il faut une révélation, telle a été la conclusion de notre dernier chapitre.

Maintenant, nous sommes à nous demander comment Dieu va s'y prendre pour nous communiquer ses enseignements et comment surtout nous allons reconnaître notre divin précepteur.

Le mode de la révélation importe peu. Ou Dieu parlera lui-même, ou il enverra ses anges sur la terre, ou bien il va instruire par la voie de l'inspiration certains hommes qui nous transmettront ensuite la vérité révélée.

Ce qui importe avant tout, c'est de discerner la véritable révélation au milieu de toutes les impostures religieuses accumulées depuis des siècles.

L'histoire est remplie des prétendus oracles de la divinité qui n'ont été, le plus souvent, que le fruit de cerveaux malades ou d'audacieuses ambitions.

En premier lieu, voyons s'il n'y a pas quelques signes pour reconnaître, dans le cas où ils existent, les interprètes de Dieu auprès des

hommes. Car, si le maître de l'univers a daigné abaisser sur nous les regards de sa miséricorde, et s'il a bien voulu nous envoyer quelqu'un pour nous instruire, il faut de toute nécessité qu'il le signale à notre attention et qu'il nous fasse connaître sa mission par des marques extraordinaires et vraiment surnaturelles.

Quelles sont ces marques ou quels sont ces signes qui doivent accompagner la véritable révélation ?

La libre-pensée, toujours tranchante dans ses appréciations, déclare que de pareils signes ne sauraient exister.

A l'encontre de l'incrédulité, nous soutenons, appuyé sur la saine raison, que les notes distinctives de la vérité révélée sont le *miracle* et la *prophétie*.

Le miracle, en effet, étant un fait merveilleux qui dépasse évidemment toutes les forces de la nature créée, il résulte qu'un pareil phénomène ne saurait se produire sans nous faire connaître l'intervention divine ; et, venant à l'appui de la doctrine enseignée par un thaumaturge, il devient un témoignage irrécusable de vérité.

Afin de mettre le doigt sur l'ignorance ou la mauvaise foi de la libre-pensée, ayons recours à un simple syllogisme :

De tous les actes qui relèvent uniquement de la puissance de Dieu, aucun ne saurait confirmer

le mensonge et l'imposture. Or, le miracle ne peut se produire que par la seule puissance de Dieu. Donc, s'il vient à l'appui de la révélation, il ne peut confirmer que la plus pure vérité.

Ici, je prévois l'objection fondamentale de l'incrédulité qui se prévaut de quelques recoins inexplorés des forces de la nature pour contester la divinité du miracle, raisonnant à peu près de cete façon :

Pour attribuer à Dieu d'une manière certaine les faits réputés miraculeux, il faudrait, de toute nécessité, connaître le point précis que les causes naturelles ne peuvent dépasser dans l'opération de leurs actes. Or, nous ignorons et nous ignorerons probablement toujours l'extrême limite des forces de la nature. Donc, malgré leur apparence surnaturelle, les miracles ne peuvent être réputés divins d'une manière certaine.

L'argument est spécieux et semble formidable ; aussi, va-t-il falloir le démembrer pour en avoir raison. Commençons d'abord par, la majeure, que nous allons soumettre à l'examen du gros bon sens.

“ Pour attribuer à Dieu d'une manière certaine les faits miraculeux, il faudrait connaître le point précis que les causes naturelles ne peuvent dépasser dans l'opération de leurs actes.” Pourquoi connaître ce “ point précis ? ” Je n'en

vois pas la nécessité. Pour moi, il me semble que pour attribuer à Dieu d'une manière certaine les faits réputés miraculeux, il suffit d'une chose :

“ Quo les forces de la nature ” dans leur “ ensemble ou individuellement ” NE PUISSENT LES PRODUIRE. Or, il n'est pas du tout nécessaire de connaître le “ point précis ” où s'arrêtent les forces de la nature pour savoir où elles ne vont pas. Je ne saurais dire au juste quelle est l'influence de la volonté humaine et la valeur des ordres qui en émanent ; mais je sais très bien que le soleil qui nous éclaire est tout-à-fait hors de la portée des injonctions de l'homme. Aussi, quand je vois l'astre du jour s'arrêter dans sa course durant quelques heures, à la voix d'un général d'armée pour lui permettre de compléter son triomphe, je me dis : voilà un fait qui dépasse évidemment les forces de la cause qui en apparence semble le produire, et, comme je ne trouve dans le monde aucune puissance capable d'arrêter ou de suspendre le cours des astres, je suis forcé d'admettre l'intervention divine.

J'ignore également la nature de certains agents naturels qu'on appelle chaleur, électricité, etc., et je suis fort éloigné de connaître toutes les lois qui régissent le monde physique. Seulement, je sais qu'on se brûle dans une fournaise

chauffée à blanc et que la mort, qui depuis six mille ans fauche les générations humaines parues sur la terre, n'a pas encore reculé d'un pouce dans ses funèbres conquêtes. Aussi, le fait de trois jeunes hommes se promenant dans un four à travers les flammes et chantant les louanges du Seigneur, et celui d'un cadavre en putréfaction sortant plein de vie de son tombeau ne sont pas pour moi d'une explication bien difficile. Sans consulter les oracles de la physique ou de la chimie, sans même prendre le conseil des autorités médicales ; je reconnais dans ces phénomènes extraordinaires, qu'on accuse, si l'on veut, ma crédulité, l'accomplissement de la plus ancienne et de la première des lois de la nature : celle qui veut que le monde soit soumis à la souveraine autorité de son auteur.

Cette loi a peut-être échappé aux doctes observations de la science moderne, qui se flatte néanmoins de ne rien laisser passer inaperçu. Dans ce cas, je lui suggère de reviser le code draconien qu'elle veut modestement imposer à l'univers et d'y insérer comme en-tête la déclaration suivante :

“ Dieu étant par sa nature et par ses actes le souverain absolu de l'univers, la science physique, qui n'est qu'une faible partie du savoir humain, reconnaît que les lois qui président au gouvernement du monde matériel sont sujettes

à être abrogées ou suspendues par le divin législateur, quand il juge à propos de faire des miracles.

II

La prophétie qui découvre les mystères de l'avenir est aussi le signe évident de l'intervention divine.

Dieu seul, en effet, possède le secret des événements futurs qui ne sont en aucune façon contenus dans les causes existantes. Pour lui, le présent, le passé et le futur se confondent en un seul point qu'il enveloppe de son immobile éternité. C'est ainsi que l'on peut dire que le temps côtoie les rives éternelles où Dieu possède la plénitude de la vie. Et, si, pour nous qui sommes entraînés par ses ondes fugitives, les faits qui se produisent et qui en marquent la durée ne nous apparaissent que successivement, il n'en est pas ainsi de Dieu qui promène son regard sur ce fleuve rapide et l'embrasse dans tout son parcours.

Sorti de l'océan sans rivages pour y retourner, le temps est tout présent aux yeux de Dieu. En définitive, il se meut pour nous, mais il est fixe pour le Créateur de toutes choses.

D'ailleurs, n'allons pas croire que l'Eternel soit le simple spectateur des événements passés, présents et futurs, et qu'il promène un stérile

regard sur les faits et les choses que nous dérobo l'avenir. Dieu est avant tout créateur, et, comme tel, il continue de produire à travers les siècles, par l'entremise des causes secondaires, les milliers d'êtres qui s'empressent de répondre à son appel et viennent se placer, d'après l'ordre voulu par lui, dans la période de temps qui leur est assignée.

Non seulement il appelle à l'existence ce qui a l'être et la vie, mais de plus il coopère aux libres actions des hommes, qui se flattent néanmoins de mener à leur gré les événements qui les concernent.

Comment Dieu peut-il agir sur la volonté humaine et lui *donner même de vouloir et de perfectionner ce qu'elle veut sans porter atteinte à sa liberté, ennemie de toute contrainte ?* C'est le secret du Créateur qui sait proportionner son action toute puissante et universelle à la nature des causes secondaires qu'il a façonnées de ses mains.

Ce qui est certain, c'est que la puissance divine qui soutient les astres dans l'espace, soulève les flots de l'océan, fait croître les plantes et donne aux animaux le mouvement et la vie, ne s'arrête pas au monde matériel dans sa prodigieuse fécondité ; elle franchit les limites de la matière animée et, pour maintenir ses prérogatives de cause première et universelle qui lui

appartiennent à cause de la plénitude de son être, elle envahit le monde spirituel qui s'illumine et s'embrase par sa salutaire influence. Elle soutient nos facultés mentales, leur imprime le mouvement, les pénètre de sa vertu au moment de l'action, et, sans assumer leurs défauts ou endosser leurs fautes, elle réclame la propriété souveraine de nos actes dont nous ne sommes que les instruments conscients et libres.

C'est ainsi que, suivant la profonde réflexion de Bossuet, "l'homme s'agite et Dieu le mène."

Maintenant, est-il étonnant que Dieu, l'auteur du présent, du passé et de l'avenir, qui mène à son gré les événements et les choses, qui fait et défait les empires, qui donne la victoire aux conquérants et permet parfois l'oppression du faible, qui gouverne en un mot le monde moral aussi bien que le monde physique ; est-il étonnant, dis-je, que Dieu connaisse les mystères de l'avenir ?

Certes, il ne serait pas Dieu s'il les ignorait.

Mais, s'il est donné à l'intelligence divine de savoir les événements futurs appelés contingents, il faut avouer que seule elle peut les connaître.

Pour l'homme et l'ange, en effet, ces choses n'existent pas. Elles ne sont ni en elles-mêmes puisqu'elles sont futures, ni dans leurs causes puisqu'elles sont contingentes.

Or, il répugne que le néant soit l'objet des connaissances humaines ou angéliques.

Donc, la véritable prophétie est le propre de Dieu et ne saurait venir que de lui.

Ainsi, s'il est prouvé qu'il y a eu des prophètes et que leurs prédications viennent à l'appui d'une doctrine révélée, il faudra s'incliner devant leurs enseignements et les considérer comme les oracles de la vérité. Mais, si, à ces lumières prophétiques projetées par Dieu à travers les âges pour éclairer la marche de l'humanité vers les siècles à venir, viennent s'ajouter des faits merveilleux qui étonnent les générations humaines et les forcent de se prosterner devant le maître de la nature, il faudra nous rendre à l'évidence et saluer la révélation divine qu'invoquait Platon et que réclame notre ignorance.

La raison nous a conduit par la seule force de ses démonstrations, des bas-fonds du matérialisme aux sommets les plus élevés de la vérité naturelle, et, à l'heure qu'il est, comme les touristes intrépides qui arrivent sur la cime d'une haute montagne, nous aimons à nous retourner pour contempler le trajet accompli. L'ascension n'a pas été sans difficultés si l'on en juge par les obstacles surmontés et les nombreux

ennemis qui ont cherché à nous barrer le passage. Le matérialisme, l'athéisme, le rationalisme, l'indifférence religieuse et le naturalisme enfin, autant de monstres redoutables, sont venus tour à tour s'opposer à notre marche en avant. Mais, nous pouvons le dire sans forfanterie, nous les avons vaincus.

Pour réaliser la longueur du chemin parcouru à la lueur du flambeau que Dieu a placé dans notre âme, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil rétrospectif sur les sujets que nous avons successivement traités, et sur le fond ténébreux qui se trouve aux confins de notre monde intellectuel, nous verrons se dessiner en traits lumineux les vérités suivantes : Dieu infiniment parfait, créateur et maître de toutes choses ; l'homme soumis à son créateur et tenu de lui rendre un culte convenable ; la religion, ce lien qui unit le ciel et la terre, une comme Dieu, l'espèce humaine et la vérité ; la révélation possible et nécessaire, et enfin, les deux moyens infailibles de connaître la religion révélée, la double clef qui doit nous ouvrir le temple du vrai Dieu : le miracle et la prophétie.

Parvenus à cette limite de la saine philosophie, ayant épuisé nos efforts dans notre marche ascendante vers Dieu, ce centre mystérieux qui attire l'humanité vers lui en dépit de l'indifférence, nous allons rebrousser chemin, révenir

sur nos pas, et demander à l'histoire, ce témoin irrécusable des générations qui ne sont plus, où se trouve la véritable religion révélée ?

Quelle voie faut-il prendre pour arriver à cette importante découverte ?

Nous pourrions faire défiler devant les yeux du lecteur les différents cultes religieux qui se partagent le monde et, durant cette procession véritablement religieuse qui ne manquerait pas d'intérêt, il nous serait facile de constater la provenance divine ou humaine de chacun d'eux. L'histoire, sans aucun doute, par ses affirmations ou son silence, ferait promptement justice de toutes les fausses religions qui cherchent à supplanter Dieu dans le cœur des hommes, et n'ont que trop bien réussi, jusqu'ici, à dévoyer une notable partie de l'humanité ; mais cette méthode serait longue et n'aurait dans son ensemble qu'un résultat négatif : celui de nous montrer là où n'est pas la véritable révélation.

Il vaut mieux, ce me semble, commencer nos recherches là où nous croyons qu'elle se trouve.

Il est une religion qui compte 200,000,000 de fidèles, répartis pour la plupart dans les contrées du globe où la civilisation brille avec le plus vif éclat. Elle naquit du tombeau de son fondateur, il y a dix-neuf siècles, avec la forme qu'on lui connaît ; mais si on la considère dans les rites et les promesses qui l'ont précédée ou

préparée, elle est vieille comme le monde et se confond avec son origine.

Sa doctrine, mystérieuse comme Dieu lui-même, ne s'est jamais contredite sur aucun point. Elle charme l'esprit, l'élève et le perfectionne, et les dogmes qu'elle renferme, au lieu de répugner à notre raison, commencent où la science finit, laissant à cette dernière le noble privilège de leur servir d'auxiliaire et de soutien.

Sa morale est d'une incomparable pureté et semble résoudre admirablement tous les problèmes de l'ordre individuel ou social.

Tout-à-fait surnaturelle dans sa fin, et bien qu'ordonnée au bonheur de la vie future, elle a fait des heureux, dès ici-bas, de tous ceux qui ont observé ses préceptes ; et, s'il est une classe de la société qui ait bénéficié de sa salutaire influence, c'est surtout la multitude innombrable des pauvres, des misérables, des déshérités de la fortune pour lesquels ses préceptes, sa morale et son culte semblent faits de préférence.

Chose étrange, cette religion, qui éclaire et purifie, dont la seule ambition est de guérir ou de soulager l'humanité souffrante, qui cherche, en un mot, à prolonger nos espérances au-delà de la tombe, n'a recueilli jusqu'ici, le plus souvent des puissants de la terre, que la persécution et l'outrage. Elle se maintient en dépit des maîtres du monde qui, plus d'une fois, ont voulu la noyer dans le sang de ses enfants.

Il semble même, à l'encontre des autres religions, que la lutte soit sa vie et sa condition normale ; car, pendant que le bouddhisme, le mahométisme, le protestantisme, le culte orthodoxe des Russes et tant d'autres sont sous la dépendance absolue des pouvoirs civils et se maintiennent grâce à leur protection ; le catholicisme, hâtons-nous de le nommer, qu'aucune puissance de la terre n'a jamais pu subjuguier, se dresse fièrement dans sa glorieuse solitude, reçoit l'oppression en échange de ses bienfaits, sans se ressentir autrement que par de nouvelles conquêtes, des sanglantes hécatombes de ses enfants ou des tracasseries de la politique. Il est comme ces grands arbres de la plaine que le souffle de la tempête enracine plus profondément dans le sol et à qui l'émondage fait pousser des rameaux plus vigoureux.

Cette religion, si élevée dans ses dogmes, si pure et si sainte dans sa morale, si merveilleuse dans sa vitalité et si puissante dans sa force d'expansion, l'emporte, de prime abord, sur toutes les autres et s'impose à l'étude de tout esprit sérieux. Mais, à part son mérite intrinsèque, quand même nous n'aurions, pour la signaler à notre attention, que les cris de rage de ses ennemis et la persécution qui lui vient des puissants de ce monde ; en vertu de la droiture naturelle de nos âmes qui proteste contre l'ignoble senti-

ment de la haine sectaire, et aussi, de la fière indépendance de notre esprit qui se moque des entraves de la tyrannie, ce serait suffisant, plus que suffisant même, pour nous engager à nous occuper d'elle en premier lieu.

C'est pourquoi, amis lecteurs, nous allons de ce pas frapper à la porte du catholicisme, pour lui demander s'il possède le trésor inestimable de la révélation divine.

DEUXIÈME PARTIE

LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME



CHAPITRE Ier

LES LIVRES SAINTS

Les faits qui prouvent ou qui tendent à prouver la divinité du christianisme sont consignés dans la Bible, qui est désignée par les chrétiens sous le nom d'Écriture Sainte ou de "Livres Saints."

Avant de nous occuper des prophéties et des miracles qui se rapportent au fondateur de la religion chrétienne, nous allons nous assurer de la valeur historique de la Bible.

Voyons d'abord ce qu'il faut entendre sous cette dénomination :

La Bible est le recueil des écrits reconnus comme inspirés par l'Église. Ces écrits se partagent en deux grandes divisions : l'Ancien et le Nouveau Testament. L'Ancien Testament

comprend tous ceux qui sont antérieurs à la venue de Jésus-Christ, et le Nouveau, tous ceux qui sont postérieurs à sa venue.

L'Ancien Testament se compose de 45 livres dont 22 existent encore en hébreu. Les autres ont été écrits en grec, ou bien ils n'existent plus dans la langue originale. Ceux de la première classe sont seuls admis par les Juifs d'aujourd'hui, on les appelle protocanoniques ; ceux de la seconde classe portent le nom de deutérocanoniques.

“ Les commentateurs chrétiens divisent généralement l'Ancien Testament : 1^o En livres historiques ; 2^o didactiques ou doctrinaux et moraux ; 3^o prophétiques ou annonçant l'avenir. Les livres historiques sont : La Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, le livre de Josué, les Juges, le livre de Ruth, les deux livres de Samuel ou premier et second livres des Rois, les deux livres des Rois ou troisième et quatrième livres des Rois, les Paralipomènes, Esdras, Néhémie, ou second livre d'Esdras, le premier et le second livre des Machabées, Tobie, Judith, Esther.

Les livres didactiques se subdivisent en poétiques et sapientiaux. Les livres poétiques sont : Job, les Psaumes et les Proverbes. Les Sapientiaux sont : l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques et l'Ecclésiastique.

Les livres prophétiques sont : les quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, les Lamentations de ce dernier, Baruch, petit prophète joint à Jérémie, Ezéchiël et Daniel ; les douze petits prophètes : Osée, Zoël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Zacharie et Malachie.

Le Nouveau Testament contient ; 1^o Des livres historiques : les quatre Evangiles de St Mathieu, de St Marc, de St Luc, de St Jean et les actes des Apôtres ; 2^o des livres didactiques : les quatorze épîtres de St Paul : aux Romains, première aux Corinthiens, deuxième aux Corinthiens, aux Galates, aux Ephésiens, aux Philip-pins, aux Colossiens ; première aux Thes-saloniens, première à Timothée, deuxième à Timothée, à Tite, à Philémon, aux Hébreux ; l'épître de St Jacques, la première épître de St. Pierre, la première de St. Jean, la deuxième de St. Jean, la troisième de St. Jean, l'épître de St. Jude ; 3^o un livre prophétique : l'Apocalypse de St. Jean. (1)

Depuis l'époque de la composition de la Genèse jusqu'à celle de l'Apocalypse, il s'est écoulé environ 1500 ans. Comme nous venons de le voir, le nombre des livres écrits dans ce laps de temps, et dont la réunion constitue la Bible, est de soixante-douze ; soit 45 pour l'Ancien Testa-

(1) Vigouroux, Manuel biblique.

ment et 27 pour le Nouveau. Leurs auteurs sont très différents les uns des autres, non seulement par le temps, mais aussi par les lieux où ils ont vécu, et même par la langue dans laquelle ils ont écrit. Bien plus, la Sainte Écriture comprend deux parties principales ; l'Ancien et le Nouveau Testament qui émanent de deux religions dont les sectateurs, les Juifs et les Chrétiens se regardent comme ennemis.

Néanmoins, il règne dans tous les livres saints la plus profonde et la plus admirable unité.

Ces 70 livres, d'origines si diverses, forment pour le fond un tout complet et suivi. Aucune autre littérature n'offre rien de semblable. Parmi les écrits qui composent cette collection, les uns sont historiques, les autres poétiques ; ceux-ci prophétisent l'avenir ; ceux-là enseignent à bien vivre ; mais, pourtant, quelle que soit leur physionomie particulière, ils ne sont qu'une partie d'un même tout, un membre, si l'on peut ainsi parler, d'un même corps. Voici comment Mgr Freppel s'exprime à ce sujet : " La Bible dont l'incomparable caractère démontre à lui seul l'origine divine ; ce livre qui commence par la genèse du monde pour finir avec l'apocalypse de l'éternité, renfermant ainsi toutes nos destinées entre un récit et une vision ; ce livre dont le premier mot est la parole de Dieu évoquant l'univers du néant, et le dernier mot la

parole de Dieu rappelant l'humanité dans son sein ; ce livre qui naît un jour dans une solitude de l'Égypte pour s'achever à deux mille ans de là dans une île de la Grèce ; ce livre où vingt auteurs différents se passent la plume de main en main, écrivant sous l'empire d'une seule idée et se rencontrant dans l'unité d'un plan identique ; où vous trouverez partout, malgré la différence des âges, la même empreinte, le même souffle ; où Moïse ne parle pas autrement que David, où Job tient le même langage que l'Apôtre de Corinthe et d'Ephèse ; ce livre qui a vingt styles et qui n'a qu'un caractère, auquel tant d'hommes ont mis la main et qui ne peut se signer d'aucun nom ; ce livre qui se fait à mesure que le plan de Dieu se déroule, qui reste ouvert jusqu'à la plénitude des temps, pour se fermer au moment même où l'humanité entre en possession de la vérité ; ce livre d'où la grande figure de Jésus-Christ se détache entre les prophéties d'une part, l'accomplissement des choses de l'autre ; cette Bible, c'est le livre de Dieu et de l'humanité qui est arrivé jusqu'à nous, laissant échapper de ses flancs cette magnifique civilisation chrétienne, dont il a été et dont il restera le code éternel."

Maintenant, veut-on savoir quelle est cette pensée unique qui constitue l'adorable unité de la Bible, quel est ce souffle mystérieux, tou-

jours le même, qui, à travers les âges, anime les écrivains sacrés et leur fait produire, à des siècles de distance, les feuillets séparés d'un même livre ? Cette idée, c'est l'idée messianique ou chrétienne qui apparaît en germe dans les premiers chapitres de la Genèse, se développe à travers les âges dans les livres historiques et les livres prophétiques, jusqu'à ce qu'elle s'épanouisse dans les Evangiles et les Epîtres, pour recevoir enfin au Ciel son couronnement dans l'Apocalypse. Ce souffle inspiré, prophétique, qui maintient l'unité doctrinale dans les livres saints, qui dévoile les secrets du passé et les mystères de l'avenir, qui laisse aux écrivains sacrés les particularités du style et du caractère pour les soumettre à un plan uniforme, comme les secrétaires du même maître, ressemble à n'en point douter à l'inspiration de Dieu lui-même. Mais ne précipitons rien. Fidèle à la méthode que nous nous sommes imposée au début de cet ouvrage, nous ne mettrons les conclusions qu'après les preuves, en usant pour la vérité elle-même de la plus stricte impartialité.

CHAPITRE II

L'AUTHENTICITÉ DES LIVRES SAINTS ET LE
RATIONALISME MODERNE

Dans tout procès, il est souverainement important de s'assurer de l'identité des témoins, de leur connaissance des faits qu'ils allèguent et de leur véracité. Parvient-on à infirmer leurs témoignages, en supposant que cela soit essentiel à la cause, on a toute chance d'obtenir la victoire contre la partie qu'ils favorisent.

Le rationalisme qui est habile, quoi qu'on en dise, dans sa grande cause qu'il plaide au ban de l'humanité, contre Dieu et la religion chrétienne, n'a pas manqué d'utiliser cette suprême ressource de la jurisprudence.

C'est pourquoi, après avoir tenté vainement d'échapper à sa juste condamnation, par de hardies négations ou de faux systèmes philosophiques, essaye-t-il de discréditer les livres saints par une critique injuste et fantaisiste.

Ainsi, à toutes les questions que se posent les esprits impartiaux sur la provenance des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, à savoir :

1o S'ils sont vraiment des auteurs à qui ont les attribuer. 2o S'ils sont parvenus intégralement

jusqu'à nous. 3o S'ils sont vérédiques, le rationalisme répond de la manière la plus aimable du monde par différents systèmes ou il s'efforce de rajeunir les Saints Livres, et de les dépouiller de leurs auteurs légitimes.

A l'en croire, les livres les plus anciens de la Bible seraient d'une origine relativement récente, et les traditions judaïque et chrétienne se seraient trompées en les attribuant à Moïse ou à des auteurs particuliers.

Le Pantateuque, surtout, qui est la clef de voûte des livres saints est devenu le point de mire de toutes les attaques de l'incrédulité.

Le rationalisme allemand, si fécond en systèmes, en a imaginé plusieurs pour enlever à Moïse l'honneur d'avoir écrit les cinq premiers livres de la Bible.

A titre de curiosité, je cite quelques-unes des hypothèses dont la diversité est loin de faire honneur à la science germanique.

Sévérin Vater ne voit dans la Pentateuque qu'une compilation de fragments, venant on ne sait d'où, qui ont été réunis les uns avec les autres, de manière à former une véritable mosaïque littéraire à l'époque de la captivité de Babylone.

Henri Ewald, l'un des savants rationalistes les plus célèbres de notre siècle, soutient que le Pantateuque est dû à la plume de sept auteurs

différents, l'un vivant à l'époque de Samson ; un autre du temps de Solomon ; un troisième contemporain du prophète Elie et un quatrième vivant au 9ème siècle avant J.-C. Les autres plus rapprochés de nous par le temps où ils ont vécu, ont, dit-il, contribué pour une large part à donner au Pentateuque la forme qu'on lui connaît.

Auguste Knobel, se fondant surtout sur l'étude philologique des mots, distingua la " source élohiste " du Pentateuque qu'il rapporta au temps de Saül ; le " Livre des guerres," datant du règne de Josaphat et écrit par une main juive ; le " Livre du droit," œuvre d'un Juif de la tribu d'Ephraïm, qui le composa vers l'époque de la ruine de Samarie. Ces trois sources ou parties du Pentateuque furent réunies et fondues ensemble, sous le règne d'Ezéchias, par un écrivain que Knobel appelle Jéhoviste parce qu'il désigne Dieu sous le nom de Jéhova, de manière à former les quatre premiers livres du Pentateuque. Le cinquième, c'est-à-dire le Deutéronome, est un ouvrage indépendant qui eut probablement pour auteur le grand-prêtre Helcias.

Nous pourrions continuer la nomenclature des exégètes allemands et nous verrions se succéder une douzaine et plus de systèmes analogues à ceux que nous avons mis sous les yeux

du lecteur. Tous se contredisent et se combattent, quand il est question d'expliquer positivement l'origine du Pentateuque ; mais il y a entre eux une entente admirable, quand il s'agit de rayer le nom du législateur des Hébreux de l'entête des cinq premiers livres de la Bible.

Le rationalisme allemand ne s'en est pas tenu au Pentateuque, il a aussi rejeté l'authenticité de la plupart des livres de l'Ancien Testament. Promenant son scepticisme sur les différents passages de la Bible judaïque, sans tenir compte de la tradition, il a rangé, à plaisir, au nombre des fictions de fabrique sacerdotale la plupart des écrits des prophètes, les psaumes et la partie historique de l'Ancien Testament qui relate le miracle et la prophétie.

Le Nouveau Testament, malgré son origine plus récente, n'a pas été beaucoup plus heureux. Le rationalisme, avec Bauer et l'école de Tubinge, rejette en majeure partie son origine apostolique, pour en faire une œuvre de polémique rédigée, durant les deux premiers siècles de l'Eglise, par les partisans de deux factions ennemies, les Petrinistes et les Paulinistes, qui divisèrent les fidèles au commencement du christianisme.

Mais si l'Ancien et le Nouveau Testament ne sont pas, ce qu'on les a cru jusqu'ici, l'œuvre des écrivains à qui les attribue la tradition, d'où

viennent-ils donc ? Écoutons encore le rationalisme allemand.

Le Nouveau Testament tout entier n'est qu'un recueil de légendes populaires, qui se sont formées peu à peu dans le cours des âges et que des écrivains de bonne foi, nous dit De Wette, ont reproduits dans leurs écrits.

Ces légendes, bien entendu, en passant de bouche en bouche ont été défigurées pour les besoins de la cause théocratique et sont devenues *merveilleuses* ; de là le nom de *Mythes*, fables, sous lequel on les désigne.

Le mythe, fruit de l'imagination du peuple juif, est donc la cause principale de l'Ancien Testament.

Ainsi, St Augustin, Origène, Tertullien, St Jérôme, Bossuet et une foule d'autres hommes de génie, qui ont analysé avec tant de profondeur le texte de l'ancienne loi, paraphrasé les versets des psaumes, qui se sont élevés à des pensées si sublimes par la méditation des faits bibliques, n'avaient donc, ô dérision, sous les yeux pour les émerveiller que des contes de vieilles femmes !

Le mythe, une fois trouvé, a fait merveille. Strauss, l'Arius des temps modernes, et l'inspirateur de Renan, partant de ce principe que le miracle est impossible, et voyant les évangiles remplis de faits miraculeux, eut recours au sys-

tème de De Wette pour expliquer l'origine du Nouveau Testament. Écoutons cet oracle du rationalisme moderne :

“ Quand je me mis à la composition de mon livre—la *Vie de Jésus*,—j'avais devant moi deux ou plutôt trois vues opposées sur l'histoire évangélique, et notamment sur ses parties miraculeuses, de tout temps les plus importantes pour la dogmatique. Les unes prenaient les récits, selon leur sens évident, comme des relations de faits surnaturels, qu'ils tenaient pour réellement accomplis. Je ne pus imposer à mon esprit une telle foi.—Les autres disaient : “ Ces histoires sont vraies, mais tout s'est passé naturellement, et les narrateurs n'ont fait que laisser de côté des transitions, des détails, des circonstances accessoires, qu'ils supposaient aller de soi, et ce sont ces omissions qui créent l'apparence du miracle.” Je ne pus me résoudre à une aussi violente interprétation des récits bibliques.—Une troisième opinion, moins en vue, donnait tantôt les faits, tantôt les récits pour artifices et fantasmagories d'imposteurs : un tel soupçon me répugna.—Que faire donc pour trouver une issue ? Je considérai les récits sacrés des religions antiques que personne ne songe plus à prendre au sens surnaturel avec Hérodote, ni à expliquer naturellement avec Evhémère, ni à donner pour impostures ou jeu du diable avec le

zèle des Pères de l'Eglise, mais que l'on accepte, au contraire, comme légendes nées sans intention ni malice, de la pieuse imagination des peuples et de leurs poètes. Je considèrai de même les récits miraculeux de l'histoire évangélique, ou du moins la plupart d'entre eux, comme produit de la fiction naïve des premiers âges du Christianisme."

Le rationalisme français n'a fait que reproduire les hypothèses germaniques sur les origines de la Bible. Et Renan, le plus fameux incrédule que la France ait produit au dix-neuvième siècle, n'a fait que copier Strauss et de Wette en revêtant leurs idées par la magie de sa prose qui veut tout dire et qui ne signifie rien. Après avoir proclamé la souveraine indépendance de la critique qui "ne connaît pas le respect," qui "juge les dieux et les hommes," qui "rompt tous les charmes et dérange tous les voiles," étant ainsi "par son essence même coupable de lèse-majesté divine et humaine";(1) le professeur d'hébreu de la Sorbonne déclare, en parlant du récit évangélique, "qu'il faut désespérer d'arriver jamais à la parfaite compréhension de ses merveilles" et que Jésus se dérobe, quant à lui, "à une analyse définitive." (2)

(1) *Liberté de penser*, 1849, p. 365.

(2) *Liberté de penser*, 1849, p. 454.

Toutefois, par un de ces revirements si fréquents de l'esprit humain, Renan " n'en a pas moins tenté (nous dit l'abbé Vigouroux), d'expliquer l'inexplicable, et, pour peindre la figure du Sauveur des hommes, il est allé demander des couleurs à Paulus et à son explication naturelle des miracles, à Strauss et à ses Mythes, à tous les ennemis de la foi et de la révélation." (1)

Il compare l'Évangile aux légendes des histoires primitives où " l'historique et l'idéal sont mêlés dans des proportions diverses." Il a tout un système sur la création du merveilleux " qui est moins souvent une pure création de l'esprit humain qu'une manière fantaisistique de se représenter les faits réels que l'ignorance crédule aperçoit au clair de la lune déformés par une lumière trompeuse et incertaine."

C'est pourquoi, dit-il ailleurs, " Le Jésus historique nous échappe ; et ce qu'on dit de sa naissance, de ses miracles, de sa résurrection, dépasse et contredit notre faculté de connaître. Il faut évidemment avouer qu'il y a eu sur la vie de Jésus un remaniement légendaire, une idéalisation, un travail analogue à celui de tous les poèmes, où un héros réel devient un type idéal Jusqu'à quel point la doctrine et le

(1) Les Saints Livres et la critique rationaliste vol. 2 p. 628.

caractère moral que l'Évangile attribue au Christ, furent-ils historiquement la doctrine et le caractère moral de Jésus ? Il est impossible de le décider."

Nous avons cité un peu longuement, peut-être, les théories de la libre pensée sur les livres saints ; mais nous voulions mettre sous les yeux du lecteur le véritable terrain où se livre le combat le plus acharné entre la révélation chrétienne et l'incrédulité moderne.

Pour nous qui cherchons simplement et sans parti pris la vérité, nous allons opposer aux dénégations de l'incrédulité les preuves et les témoignages de la tradition juive et chrétienne touchant l'authenticité de l'Ancien et du Nouveau Testament. Et, comme les ennemis dirigent surtout leurs attaques contre le Pentateuque de Moïse, c'est de ce côté que nous allons d'abord porter notre attention.



CHAPITRE III

L'AUTHENTICITÉ DU PENTATEUQUE

Le Pentateuque ou les cinq premiers livres de la Bible, savoir : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, ne sont pas le fruit de l'imagination populaire, ni le résultat d'une compilation de fragments provenant de sources différentes, ni, encore moins, l'œuvre d'écrivains de beaucoup postérieurs à l'Exode des Juifs.

Le Pentateuque, tel qu'il est de nos jours, a été écrit durant l'époque qui s'est écoulée depuis la sortie des Hébreux de la terre d'Egypte jusqu'à leur établissement dans la Palestine, par un personnage célèbre connu sous le nom de Moïse.

Cet homme n'est pas un mythe, il n'est pas davantage un héros légendaire, tel que nous en trouvons dans les temps préhistoriques. Sa vie est du domaine de l'histoire, comme celle d'Alexandre et de Napoléon. Et, s'il est une différence qui le distingue des hommes célèbres dont l'histoire nous a conservé le souvenir, c'est que, à l'encontre de la plupart des héros de l'antiquité, il a, pour perpétuer sa mémoire, non seulement la voix des monuments écrits

et le témoignage de l'histoire, mais la vie nationale de tout un peuple qui subsiste encore au milieu de nous.

Le Pentateuque fut écrit au temps de Moïse et par Moïse lui-même, voilà ce que nous avons à prouver.

Le témoignage de l'histoire, qui est la grande voix de la tradition, bien qu'il ne puisse être le fondement de la certitude absolue, dite métaphysique, n'en est pas moins digne de respect et capable de rallier l'assentiment de tous les esprits impartiaux et sérieux.

Or, si nous consultons les annales de l'histoire, nous trouvons, non pas de vagues et rares affirmations de la *générité* et de l'authenticité des cinq livres mosaïques, mais une légion, toute une armée de preuves et de témoignages de la plus haute antiquité qui s'échelonnent à travers les siècles, et nous disent d'une voix unanime que Moïse, le libérateur d'Israël, fut véritablement l'auteur du Pentateuque.

“La tradition chrétienne, dit Vigouroux, a toujours attribué unanimement à Moïse la composition du Pentateuque. Les Pères, les docteurs, les interprètes et les commentateurs catholiques de tous les temps n'ont jamais varié là-dessus, et le Concile de Trente a été l'écho fidèle de la croyance de l'Eglise en nommant Moïse, dans le Canon des Ecritures, comme l'auteur des cinq premiers livres de la Bible.”

Comment les incrédules peuvent-ils, eux, les derniers venus, après une tradition de quelques mille ans, s'insurger contre l'histoire et nier ce qu'affirment les générations qui nous ont précédés ?

Les témoignages manqueraient-ils de clarté et de précision ?... Voyons ces témoignages, étudions ces preuves, et nous déciderons ensuite dans notre for intérieur, si l'audacieuse négation de la libre pensée peut véritablement troubler dans leurs tombeaux les cendres de saint Jérôme, d'Origène et de saint Augustin, qui, avec tant d'autres, ont attribué à Moïse les cinq premiers livres de l'Écriture Sainte.

La première preuve de l'authenticité du Pentateuque nous est fournie par le Pentateuque lui-même, qui désigne en plus d'un endroit Moïse comme son auteur ou du moins comme l'auteur de certain livre. Après la victoire des Israélites contre les Amalécites, "le Seigneur dit à Moïse : Écrivez ceci dans un livre afin que ce soit un monument." (1) Et au chapitre XXIV, v. 4 du même livre, on trouve ce passage : "Moïse écrivit tous les discours du Seigneur," que le grand législateur lisait lui-même devant le peuple, v. 7. Moïse, comme le fait remarquer Vigouroux, avait donc "écrit" non

(1) Exode C. XVII v. 14.

seulement des lois, mais aussi des faits historiques. Enfin, le Deutéronome qui est, comme on sait, le dernier livre du Pentateuque, est plus explicite encore, au chapitre XXXI.

“ Moïse, y est-il dit, v. 9, écrivit donc cette loi et la donna aux prêtres, enfants de Lévi, qui portaient l'arche de l'alliance du Seigneur et à tous les anciens d'Israël.” Et aux versets 24, 25 et 26, “ Après que Moïse eut achevé d'écrire dans un livre les ordonnances de cette loi, il donna cet ordre aux Lévites qui portaient l'arche d'Alliance, et il leur dit : “ Prenez ce livre, et mettez-le à côté de l'Arche de l'Alliance du Seigneur votre Dieu, afin qu'il serve de témoignage contre vous.”

De ces différentes citations, il découle que le libérateur des Hébreux a écrit un livre d'ordonnances ou de lois que ses compatriotes devaient conserver religieusement et qu'il a raconté également par écrit certains faits, comme la victoire d'Israël contre les Amalécites.

Ce livre de Moïse a-t-il été altéré, perdu, ou bien, est-ce le Pentateuque tel que nous l'avons aujourd'hui ?

Rappelons-nous d'abord que ce livre fut écrit, non par un auteur obscur dont les œuvres sont vite oubliées après sa mort, mais par un personnage extraordinaire qui fut le libérateur de ses compatriotes opprimés, leur guide à travers

les déserts de l'Arabie, leur législateur et le père de leur nationalité. Oublie-t-on de pareils hommes et perd-on facilement le souvenir de leurs écrits ? Ceci est d'autant moins admissible pour Moïse qu'il vécut dans l'intimité de tout son peuple. Il n'en est pas toujours ainsi de ceux qui sont les libérateurs de leur pays, des Washington et autres, que la plupart de leurs contemporains n'ont jamais vus et qui vivent pourtant si profondément dans la mémoire d'une postérité reconnaissante.

Or, si nous consultons les livres de l'Ancien Testament, postérieurs à Moïse, qu'il serait trop long de citer, nous arrivons à cette conclusion, soit à cause des allusions nombreuses faites aux miracles et aux faits rapportés par le libérateur, soit à cause des citations empruntées aux livres mosaïques, que le Pentateuque était dans ces temps reculés ce qu'il est aujourd'hui : le récit de la création et des événements des premiers âges du monde, l'histoire de l'exode des Juifs de la terre de servitude, le mémoire détaillé de leurs longues pérégrinations dans les déserts de l'Arabie, l'attestation des miracles qui ont accompagné la délivrance du peuple de Dieu, et surtout, le code divin imposé par Dieu aux enfants d'Israël. En résumé, dit Vigouroux, toute l'histoire sainte présuppose le Pentateuque et les événements qui y sont racontés." "Et

ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans l'histoire de la législation hébraïque, ce qui en confirme l'antiquité et l'origine mosaïque d'une manière frappante, c'est qu'elle n'est pas faite, comme les autres législations, à l'image du peuple qu'elle régit. Elle ne sort pas de lui comme le fruit de l'arbre qui le porte, elle n'est pas l'expression de ses idées et de ses penchants ; elle est au contraire en opposition absolue avec ses goûts et ses inclinations, et cependant, il s'y soumet. Il est invinciblement porté à l'idolâtrie, il y tombe souvent, il n'y persiste jamais. Qu'est-ce qui l'en retire et l'empêche de s'y perdre ? La Loi. Supprimez la Loi, supprimez Moïse, supprimez le Pentateuque, et rien n'est intelligible dans son histoire. Israël n'a point fait ses institutions, puisqu'elles sont en contradiction avec ses tendances, comme le constate le Deutéronome même : "*Ego scio contentionem tuam et cervicem tuam durissimam* : Car je sais quelle est votre obstination, et combien votre tête est inflexible." (1) Ses institutions remontent à son origine, puisque nous voyons cette lutte entre la passion et le devoir à toutes les périodes de son histoire, depuis la captivité jus- qu'au temps des juges. Ainsi, la vie même du peuple de Dieu, telle que nous la font connaître

(1) Deut. XXXI v. 27.

tous les livres historiques, est le témoin de l'authenticité du Pentateuque."

Une autre preuve que le Pentateuque a été écrit au temps de Moïse, sinon par Moïse lui-même, c'est que la grande préoccupation de l'auteur est de déterminer les enfants d'Israël à faire la conquête de la terre promise. A toute autre époque, si ce n'est à celle de Moïse, cette manière de parler n'aurait pas de sens. De plus, "l'auteur du Pentateuque mentionne tous les lieux connus aux époques anciennes, mais il a des omissions qui confirment indirectement son authenticité il parle de Sidon, mais point de Tyr, qui ne devint importante que vers l'époque de Josué ; il ne nomme jamais Jérusalem, ce qui serait inexplicable, s'il avait été écrit après David."

D'ailleurs, s'il nous restait un doute sur l'antiquité du Pentateuque inscrit par le Concile de Trente au nombre des livres canoniques, il suffirait de consulter un vieux document connu sous le nom de "Pentateuque Samaritain" qui, très vraisemblablement, fut remis aux Samaritains en l'an 677 avant Jésus-Christ, par un prêtre du vrai Dieu que leur envoya le roi d'Assyrie. (1) Or, ce Pentateuque, connu des an-

(1) IV Reg., XVII, 27-27.

ciens Pères de l'Eglise et retrouvé au XVIIe siècle, est substantiellement le même que celui qui est imprimé dans nos Bibles.

Mais qu'est-il nécessaire de nous attarder à des preuves qui sont du ressort de l'érudition. des agiographes, quand nous avons des témoins contemporains de Moïse qui viennent attester l'authenticité du Pentateuque et nous dire avec un admirable ensemble que les cinq premiers livres de la Bible ont été écrits au temps de l'exode des Hébreux. Ces témoins, restés muets pendant des siècles parce qu'on ne comprenait plus leur langage, ont retrouvé la parole, grâce aux savantes études de Champollion, et ne sont autres que les monuments égyptiens. Ces monuments, comme on sait, sont couverts d'hiéroglyphes et retracent les faits historiques, les coutumes, les usages des différentes époques de l'histoire égyptienne.

Or, si l'on met en regard les livres mosaïques tels que nous les avons et les caractères égyptiens qui ont traversé les siècles sur les ruines imposantes de Thèbes, de Memphis, etc., on arrive forcément à cette conclusion que les cinq livres du Pentateuque sont du temps des Ramsès, dix-huitième dynastie égyptienne, dont le dernier rejeton régna longtemps avant Salomon ; car ce qu'ils nous disent de l'Egypte, de sa position géographique, de ses coutumes, de

son histoire et de ses relations internationales, est absolument conforme aux témoignages des monuments de cette époque.

Plus tard, le caractère de l'Égypte se modifie; d'autres pharaons succèdent aux Ramsès et la puissance égyptienne diminue; les noms sémitiques deviennent à la mode sous la dynastie bubastite du temps de Salomon, et, avec les principautés qui divisent ce pays au temps d'Isaïe, l'unité du royaume disparaît. Sa physionomie nationale va s'altérant de plus en plus pour disparaître en quelque sorte à partir de son asservissement par les Perses de Cyrus.

Supposons maintenant que le Pentateuque, au lieu de remonter au temps de Moïse, ait été écrit à une époque postérieure à Salomon, comme le prétend le rationalisme allemand. Outre que ce fait aurait difficilement échappé à la connaissance des Juifs qui vécurent en quelque sorte de leurs livres inspirés, comment son auteur aurait-il pu conserver à son œuvre la couleur locale et retracer si fidèlement les coutumes et les usages égyptiens d'une époque déjà disparue ?

Cet accord parfait entre le Pentateuque et les monuments égyptiens qui viennent témoigner en faveur de notre Bible, après trente siècles, est d'une force écrasante contre la libre pensée. Ce sont là des coups de la science que l'on invo-

que toujours contre la religion et qui invariablement témoigne en sa faveur !

Le Pentateuque est bien de l'époque de Moïse. Il fut écrit sous le règne de l'un des Ramsès,(1) et probablement, sous celui du grand Sésostris, 1600 ans avant Jésus-Christ. Et si Moïse n'en est pas l'auteur, qui donc, de grâce, est l'écrivain du plus vieux livre du monde ? Qui donc est désigné par la tradition juive et chrétienne ? Allons ! sceptiques modernes, répondez ! Dites-nous quel est l'homme extraordinaire qui s'est fait l'historien du monde et du peuple de Dieu ! Cherchez le nom d'un lettré, d'un législateur et d'un prophète qui, lors de l'exode des Juifs, a publié les cinq livres du Pentateuque ; et, ce qui est plus, il le faut de toute nécessité, étant donnée la gravité du sujet, donnez des preuves à l'appui de votre assertion.

En attendant vos savantes recherches et vos arguments, que nous vous prions de mettre d'accord avec la logique d'Aristote, nous continuerons à regarder Moïse comme l'auteur des cinq premiers livres de la Bible.

Cet homme extraordinaire, instruit de bonne heure dans les sciences égyptiennes, élevé à la cour de l'un des Ramsès, dévoué à ses frères jusqu'au plus complet sacrifice de lui-même, écrivain véridique jusqu'à l'aveu de ses propres

(1) Vigouroux Manuel Biblique, vol. I, page 316.

hautes, nous inspire pleine confiance. Son témoignage, appuyé par celui de tout un peuple dont il raconte les gloires et les prévarications, doit avoir à nos yeux l'autorité de l'histoire la plus authentique, et quoi qu'il affirme, nous croirons aux faits qu'il raconte.



CHAPITRE IV

L'AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES

Les cinq premiers livres de la Bible sont du temps de Moïse et ont été écrits par lui-même.

Voilà ce que nous avons prouvé dans le chapitre précédent.

Le législateur des Hébreux n'est ni un romancier ni, encore moins, un imposteur. Son récit, dépouillé de toute emphase, plein de naturel et de simplicité, est plutôt celui d'un témoin véridique qui raconte ce qu'il a vu.

Il ne fut pas non plus un visionnaire ; car les événements inscrits au Pentateuque se sont accomplis sous les yeux de deux millions de spectateurs, qui connurent également ce livre et ne lui opposèrent jamais la moindre dénégation.

Le silence du peuple Juif l'a rendu en quelque sorte solidaire des écrits de Moïse, et le té-

moignage du législateur se trouve ainsi fortifié de celui de toute sa nation.

On a beau dire, il est bien difficile de mentir en pareille compagnie.

Les autres livres de l'Ancien Testament sont la continuation de l'histoire juive et le complément des prophéties qui se rapportent à l'avènement du Christ.

Nous ne nous attarderons pas à en démontrer l'authenticité.

Le cadre restreint que nous nous sommes imposé dans nos "recherches" ne nous permet pas un pareil luxe de démonstrations.

D'ailleurs, nous n'avons pas à invoquer d'autres témoignages que ceux du Pentateuque et des Evangiles.

Pour ce qui est des prophéties, il va de soi que leur authenticité n'a pas besoin d'être établie aussi minutieusement que celle des miracles. Il suffit qu'elles soient antérieures à l'événement prédit pour qu'on puisse les utiliser et les mettre au service de la cause qui nous intéresse.

Notre attention doit donc se porter du côté des Evangiles qui sont de l'aveu de la libre-pensée, la véritable pièce de résistance du Christianisme, l'arsenal formidable du surnaturel et le répertoire inépuisable de la religion révélée.

Les ennemis du miracle, comme nous l'avons vu précédemment, se sont acharnés à ce livre

avec une ardeur qui tient un peu de la rage, et ils n'ont rien épargné pour lui enlever sa valeur historique.

Voyons ce qui en est, et, suivant notre habitude, afin de nous suivre notre marche en avant, nous allons formuler et démontrer quelques propositions :

- 1o Les Evangiles sont authentiques.
- 2o Ils ont été conservés intégralement.
- 3o Ils sont vrais.

I

Les Evangiles, qui sont du temps apostolique, ont été écrits par les auteurs que leur assigne la tradition chrétienne, c'est-à-dire : St. Mathieu, St. Marc, St. Luc et St. Jean.

C'est du moins ce que pensait Origène qui vécut de 185 à 254. Il affirme au commencement de son commentaire sur St. Mathieu qu'il a appris par la tradition qu'il y a quatre Evangiles "qui sont seuls reçus sans contestation dans toute l'Eglise de Dieu qui est sous le ciel." Il ne se contente pas d'en nommer les auteurs, mais il les commente dans leur suite historique et logique. Ce témoignage d'Origène est corroboré par ceux de Clément d'Alexandrie, d'Ammonius, de St. Grégoire le Thaumaturge, de St. Cyprien, de St. Hippolyte qui vécurent à la même époque.

Tertullien, né en l'an 160 de l'ère chrétienne, et mort au commencement du 3ème siècle, parlait ainsi des Evangiles : " L'autorité des Evangiles nous est garantie par les Eglises que les apôtres ont fondées et qui nous les ont transmis. Je parle ici des Evangiles de Mathieu et de Jean ; mais je pourrais aussi citer Marc, puisque sa narration est attribuée à Pierre, dont il était le secrétaire, et aussi celle de Luc, qui est attribuée à Paul." (1) Et ailleurs " Nous affirmons et nous prouvons que l'Evangile vient des apôtres, auxquels le Seigneur lui-même a confié la charge de faire connaître la bonne nouvelle. Si des apostoliques y ont mis la main, ils n'étaient point seuls, mais ils marchaient avec les apôtres et après eux."

" D'entre les apôtres, *Jean* et *Mathieu* nous insinuent la foi ; d'entre les apostoliques, *Luc* et *Marc* nous la confirme." (2)

St. Irénée, qui fut disciple de St. Polycarpe, disciple lui-même de St. Jean, n'est pas moins catégorique. Ecoutons-le : " Telle est, dit-il, la certitude de nos Evangiles, que les hérétiques leur rendent témoignage et en empruntent l'autorité pour confirmer leurs doctrines. Les Ebionites qui se servent du *seul Evangile selon St. Mathieu*, peuvent être convaincus par ce même

(1) Tertull. contra Marc, IV, II, V.

(2) Tertull contr. Marc, XIV, II.

Evangile qu'ils ont des sentiments erronés sur Notre-Seigneur. Marcion, qui retranche plusieurs choses de l'*Evangile selon St. Luc*, peut être réfuté par les endroits mêmes qu'il a conservés. Ceux qui distinguent Jésus d'avec le Christ pourraient se corriger s'ils lisaient avec amour de la vérité l'*Evangile selon St. Marc*, qu'ils admettent. Les disciples de Valentin reçoivent l'*Evangile de St Jean* dans toute son intégrité. Il est donc facile de leur prouver qu'ils se trompent." (1)

St-Irénée naquit en 140, juste 40 ans après la mort de St. Jean l'Evangeliste.

Ces différentes citations nous montrent qu'au troisième siècle et dans la dernière partie du deuxième, il était admis par les plus grands génies de cette époque que les quatre Evangiles avaient été écrits par les apôtres désignés plus haut comme leurs auteurs.

Ces hommes, qu'une ou deux générations seulement séparaient des temps apostoliques, étaient mieux renseignés, ce me semble, que les rationalistes modernes pour résoudre la question qui nous occupe.

D'ailleurs, dans la période qui sépare St. Irénée des évangélistes, les preuves de *générité* ne manquent pas aux quatre premiers livres du Nouveau Testament.

(1) St-Iré. Hæres, lib. III, cap. II.

St. Justin, né en l'an 103, nous parle des *Mémoires* des apôtres, appelés *Évangiles*, qu'on lisait de son temps avec les écrits des prophètes, dans les assemblées chrétiennes. Et, s'il ne désigne pas les évangélistes par leurs noms, il nous laisse au moins pressentir de qui il veut parler en disant que ces mémoires "ont été composés par les disciples du Christ" c'est-à-dire, St. Matthieu et St. Jean, "et leurs compagnons", c'est-à-dire St. Marc et St. Luc.

Un disciple de St. Jean, Papias, mort vers l'an 130 de notre ère, raconte expressément, dans un passage conservé par Eusèbe, que Matthieu avait écrit en hébreu les discours (*logia*) du Sauveur. Ce mot *logia* ne désigne pas seulement un recueil de discours, comme on l'a prétendu, mais il comporte aussi *la relation des faits*, comme l'a fort bien démontré Mgr Freppel par l'examen des fragments de Papias, conservés par Eusèbe.

Le même Papias nous parle longuement de St. Marc, disciple de Pierre.

"Voici, ajoute-t-il, ce que disait Ariston: "Marc interprète de Pierre, écrivit exactement tout ce qu'il tenait de lui et le conservait dans sa mémoire, mais il n'a pas écrit dans l'ordre chronologique ce qui avait été dit ou fait par le Christ, car il n'avait pas entendu le Seigneur et ne l'avait pas suivi comme son disciple." Papias

explique ensuite comment il se fait que St. Marc n'a pas suivi l'ordre chronologique : " Plus tard il s'attacha à Pierre qui donnait ses enseignements selon les besoins (de ses auditeurs) et non dans la pensée de faire une histoire suivie des *logia* (discours, oracles) du Seigneur."

Ainsi, nous sommes fixés maintenant, par cette citation, sur le sens du mot *logia*. Nous croyons, avec Mgr Freppel, que l'auteur qui désigne aussi l'évangile de St. Marc sous le nom d'*histoire des discours (logia) du Seigneur*, comprend sous cette dénomination la relation des faits ; car, il ajoute que St. Marc dans son histoire des discours a écrit *ce qui avait été dit et fait par le Christ*.

St. Mathieu et St. Marc, n'ont donc pas écrit, d'après Papias, un simple recueil de discours, mais bien une relation des paroles et des actes du Sauveur, en d'autres termes, l'Évangile tel que nous l'entendons.

Ce témoignage d'un écrivain qui vécut à la fin du premier siècle et au commencement du deuxième, est décisif et nous prouve à l'évidence l'authenticité des deux plus anciens évangiles écrits, l'un vers l'an 41 (celui de St. Mathieu), et l'autre vers l'an 47 (celui de St. Marc).

Quant à l'Évangile de St. Luc, rédigé entre les années 55 et 60, et celui de St. Jean, écrit entre 90 et 100, il nous semble que les témoignages in-

voqués jusqu'ici suffisent amplement pour démontrer qu'ils ne peuvent être attribués qu'aux auteurs reconnus par la tradition.

S'il reste des doutes à quelqu'un de mes lecteurs, je les renvoie à Muratori, auteur d'un catalogue des livres canoniques reçus au IIe siècle par l'Eglise.

Sur ce catalogue, qui remonte probablement à l'an 142, les vers ont rongé les noms de St. Mathieu et de St. Luc, tout en laissant intacts leurs *Evangiles*, mais ils ont respecté ceux de St. Marc et de St. Jean qui, d'après le vénérable Canon, furent les auteurs du deuxième et du quatrième *Evangile*.

Concluons maintenant cette première partie de notre démonstration par cette réflexion. S'il fallait aux auteurs profanes exhiber leurs lettres de créance avec un soin aussi minutieux que celui qu'exige la critique des livres saints, il n'en est pas un seul, un peu ancien, qui pourrait défendre avec avantage son authenticité. Il faudrait proclamer le scepticisme au détriment des auteurs du moyen-âge, du siècle d'Auguste et de Périclès ; ceux du dix-septième échapperaient à grande peine, et, si j'en excepte Bossuet, Corneille, Racine, Molière et Lafontaine dont le génie ne saurait facilement s'escamoter, il faudrait aux autres une résurrection en bonne et due forme. un certificat de naissance et l'attes-

tation d'une dizaine de témoins oculaires pour décide l'école rationaliste de Thubinge à leur reconnaître la paternité de leurs œuvres

II

Les Évangiles ont été conservés intégralement. C'est-à-dire que le texte primitif est parvenu jusqu'à nous, au moins sans altérations notables.

La libre pensée voudrait vainement nous faire croire que le temps, les exigences de la polémique et la pieuse imagination populaire ont dénaturé les Évangiles, soit par des interpolations, soit par des ratures ou des additions.

Cette prétention est complètement démentie par les découvertes de la science et les études approfondies du texte biblique.

Ici, notre travail se trouve simplifié par les recherches laborieuses des savants plus ou moins hostiles à la Bible et par les doctes travaux des écrivains catholiques.

On s'est livré dans les deux derniers siècles à des recherches très minutieuses pour découvrir quel était le texte primitif du Nouveau Testament et surtout des Évangiles.

Le résultat de ce grand procès, fait par la science aux livres Saints, et où chacun de leurs versets et même de leurs expressions fut l'objet d'une enquête rigoureuse, a été le triom-

phe complet et définitif de la Vulgate qui est le texte autorisé de l'Eglise catholique.

Voici comment on a procédé :

L'Evangile n'a pas été, comme les œuvres de certains auteurs, un dépôt encombrant chez un libraire ou un pur ornement de bibliothèque. Il fut dès son origine répandu chez tous les peuples, traduit dans toutes les langues, lu, médité par tout le monde chrétien et cité par tous les Pères de l'Eglise.

On comprend de suite que le texte d'un pareil livre ne pouvait se perdre.

Il subsiste dans les versions, les citations des Sts. Pères et les manuscrits.

1o Les versions ou traductions des Evangiles sont nombreuses dès les premiers temps du Christianisme. Les plus célèbres sont la vieille *Italique, vetus Italica*, version latine citée par Tertullien et St. Irénée, antérieure pour le moins à l'an 150 de l'ère chrétienne ; la version syriaque, plus ancienne encore, dite *Peschito*, publiée par le docteur Cureton, en 1858, d'après l'un des manuscrits syriaques enlevés aux monastères de Nitrie et déposés à Londres au Musée britannique ; les trois versions coptes ou égyptiennes du troisième siècle ; la version éthiopienne, qui remonte à l'époque de la propagation de la foi dans l'Abyssinie, et la version gothique du quatrième siècle ; enfin la version arménienne qui est du cinquième siècle.

20 Les citations des Pères et des auteurs ecclésiastiques. Tous les ouvrages des premiers Pères de l'Eglise ne sont pas, il est vrai, parvenus jusqu'à nous ; mais, " quoique la plupart de leurs travaux soient perdus, on compte encore du premier siècle à la fin du quatrième, plus de deux cents auteurs ecclésiastiques, grecs, latins, syriaques, de l'Asie Mineure, de l'Italie, de l'Afrique, de la Palestine dont il nous est parvenu quelques écrits." (1)

Or, presque tous ces écrivains citent le Nouveau Testament et particulièrement les Saints Evangiles. On pourrait reconstituer ces derniers presque en entier avec ces citations. Et, chose admirable qui nous prouve à l'évidence l'authenticité de ces livres, c'est que, à l'instar des êtres animés que l'on retrouve à l'état de fossiles dans les couches géologiques qui correspondent aux époques de leur création, on voit apparaître successivement les quatre évangiles, d'après leur ordre d'ancienneté, dans les écrits des Pères apostoliques.

Ainsi, St. Barnabé, le plus ancien des auteurs ecclésiastiques, ne cite que St. Mathieu ; St. Clément, qui écrivit quelques années plus tard, reproduit St. Mathieu et St. Marc ; St. Polycarpe cite St. Mathieu, St. Marc et St. Luc, etc. Ces

(1) Vigouroux, Manuel Biblique, vol. 3, page 17.

trois écrivains ne font aucune allusion à l'Évangile de St. Jean qui n'avait pas encore paru.

“ Unissez, dit Mgr Bougaud, les neuf cent vingt-cinq textes cités par Tertullien, les quatre cent soixante-neuf textes de St. Irénée, les soixante-cinq textes de St. Justin, les quarante textes des Pères apostoliques, vous reconstituez l'Évangile en entier ; à la manière de ces divines statues de l'art grec, l'Hercule Farnèse, l'Apollon du Belvédère, qui sont sorties de terre, fragmentées, mais presque complètes, et où les parties qui manquent ne font que mieux ressortir l'inimitable beauté de ce qui reste.”(1)

30 *Les manuscrits.* “ A défaut des minutes tracées par les Apôtres nous avons des copies manuscrites plus ou moins anciennes.... On connaît maintenant près de 2000 copies du Nouveau Testament. De ces manuscrits, une centaine au moins sont en lettres onciales et généralement d'une époque antérieure au onzième siècle. Ce sont ceux qui attirent le plus l'attention et que l'on a le plus étudiés.

“ Deux remontent au quatrième siècle : le *Codex Vaticanus* qui est au Vatican depuis 1475 et qui a été publié par le P. Vercellone (1869-1871), celui du Sinaï, *Codex Sinaiticus*, découvert et publié par Tischendorf (1859-1863).

(1) *Le Christianisme et les temps présents*, vol. 2, page 36.

“ Deux sont du cinquième, l’Alexandrin du musée britannique, acheté, en 1628, par Charles Ier, au patriarche d’Alexandrie, Cyrille Lucar, et publié en 1707-1720 ; et le *Codex regius*, de la Bibliothèque nationale de Paris, palimpseste, publié en 1843.” (1)

Trois sont du sixième, celui de Cambridge, celui de Dublin et celui de Clermont. Les autres manuscrits, qui sont en lettres minuscules, ne remontent pas au-delà du IXe siècle.

Comme on le voit, malgré la destruction d’un grand nombre de manuscrits qui ont subi, comme tout ce qui passe, les injures du temps, il en reste un nombre assez considérable que la critique peut comparer entre eux et mettre en regard avec les citations des Pères et les différentes versions des Evangiles.

Maintenant, on comprendra facilement que, si, par l’étude comparée de tous ces textes, on ne découvre aucune altération notable des Evangiles, il faut de toute nécessité que ces livres soient aujourd’hui ce qu’ils ont toujours été.

Or, la critique a fait son œuvre, elle a relevé sans doute un grand nombre de variantes dans les différents textes des Evangiles. Mais “ des deux cent mille variantes que pourrait fournir l’étude des manuscrits, des versions et des Pères, il n’y en a pas plus de 1800 à 2000 (dans tout

(1) Manuel Biblique, vol. 3, page 20.

le Nouveau Testament) qui méritent attention; et sur ce nombre, il en est une douzaine au plus qui ont une certaine importance dogmatique, sans qu'aucune mette le moins du monde en péril la pureté de la doctrine. Les autres sont purement orthographiques ou grammaticales." (1).

Il est véritablement étonnant que les copistes, les traducteurs et ceux qui ont cité le Nouveau Testament, n'aient pas commis plus d'erreurs.

Quoi qu'il en soit, on retrouve partout, substantiellement du moins, dans ces différents textes et versions le sens complet de la Vulgate, et, sur les quelques milliers de versets qui se trouvent dans nos quatre Evangiles, il n'y en a seulement que douze en St. Marc, deux en St. Luc et deux en St. Jean qui ne soient pas reconnus par la critique comme authentiques. Encore, est-il des doutes en leur faveur, et tout porte à présumer que de nouvelles découvertes viendront dissiper les nuages et montrer que l'Eglise catholique a su garder fidèlement jusque dans ses moindres parties le dépôt précieux des Ecritures qu'elle reçut des Apôtres.

Ce triomphe du texte évangélique de la version Vulgate contre les efforts d'une critique plus ou moins hostile nous permet de conclure à son intégrité.

(1) Manuel Biblique, 3 vol. page 25.

III

Les Evangiles sont veridiques. Trois raisons nous portent à croire que les évangélistes ne nous ont pas trompés dans leurs récits.

D'abord, ils étaient parfaitement renseignés sur les paroles et les actions du Christ dont ils se sont faits les historiens.

St. Jean et St. Mathieu vécurent en effet avec lui, en qualité d'apôtres, pendant trois années. Ils furent les compagnons de ses courses évangéliques, les disciples assidus de ses sublimes enseignements et les témoins émerveillés de ses prodiges.

St. Marc et St. Luc furent les disciples des apôtres. Ils partagèrent leurs travaux et recueillirent de la bouche, l'un de St. Pierre, l'autre de St. Paul, les faits racontés dans leurs évangiles.

Ils écrivirent tellement sous leur inspiration que, d'après Tertullien, la narration de St. Marc est attribuée à Pierre et celle de St. Luc à l'apôtre des Gentils.

Etant parfaitement instruits des paroles et des actions du Christ, les évangélistes devaient, en leur qualité de "témoins," en faisant leurs récits, se tenir dans les limites de la plus stricte vérité. Le témoignage d'un seul ne vaut rien devant la loi : *Unius testis nullus testis.* Mais celui de quatre témoins parfaitement rensei-

gnés, qui parlent dans le même sens, est présumé vrai devant toutes les cours de justice.

Et, qu'on ne vienne pas dire que les évangélistes ont trompé leurs lecteurs pour des motifs d'intérêt personnel, afin d'implanter sur la terre un culte religieux dont ils étaient les ministres ! L'imposture n'a jamais, que nous sachions, rêvé pour récompense les persécutions et la mort. " Je crois, disait Pascal, des témoins qui se font égorger."

Or, les écrivains qui ont écrit la vie du Christ n'ont reçu en ce monde, pour prix de leurs travaux, que pauvreté, humiliations, souffrance et martyre.

D'ailleurs, l'auraient-ils voulu, qu'ils n'auraient pu mentir.

L'Évangile, tel qu'il est, par les faits qu'il raconte, prouve, ou tend à prouver, la divinité de Jésus-Christ. C'est donc un livre d'une importance capitale. Il a toujours été le cauchemar des ennemis du nom chrétien et la base des croyances des disciples du Christ.

Il fut écrit du vivant de la Synagogue juive qui avait conduit au supplice le Galiléen Jésus, parce qu'il s'était proclamé le Fils de Dieu, et qui, poursuivant le maître dans la personne des disciples, ordonnait que ces derniers fussent emprisonnés, fouettés et même lapidés.

Il fut écrit sous les yeux du paganisme qui voyait dans la doctrine nouvelle la censure de

ses vices et la condamnation de ses erreurs du vivant des autres apôtres à qui une divinité mensonge du Christ n'aurait rapporté aucun profit ; enfin, à la demande du peuple chrétien qui ne trouvait dans les enseignements évangéliques qu'une religion de renoncement et, pour toute perspective en ce monde, que des instruments de torture et l'arène ensanglantée des cirques.

Comment, en de semblables conditions, les évangélistes auraient-ils pu altérer les faits ou fausser l'histoire ?

Quelle clameur furieuse se serait alors élevée de la synagogue et du sein du paganisme ! Quelles protestations indignées de la part des autres apôtres et, surtout, quels reproches venus de tous les rangs de la société chrétienne !

Et, cependant, qu'a-t-on vu ? L'histoire est là pour nous l'affirmer. Le Judaïsme, à l'apparition des Évangiles, ne fait pas entendre la moindre protestation. Il continue à tramer dans l'ombre ses lâches complots contre les chrétiens, et... ne dit mot. Les Césars versent à grands flots le sang des martyrs pour y noyer la religion du Christ, mais, malgré leur puissance souveraine, ils n'osent déchirer une seule page, que dis-je, retrancher une seule ligne du récit qui justifie leurs victimes.

Les autres apôtres continuent, sans s'inquiéter, leurs courses à travers le monde et portent

jusqu'à ses extrémités, les enseignements du christianisme, pendant que le peuple chrétien, devenu légion, sur la foi des narrations évangéliques, oppose ses vertus aux vices monstrueux du paganisme et vole à la mort avec un courage qui lasse les bourreaux et décourage les persécuteurs.

Personne, dans les premiers temps de l'ère chrétienne, n'a donc élevé la voix contre les prétendus mensonges des Évangiles qui, d'un autre côté, n'ont pu passer inaperçus à cause de leur importance et de leur publicité.

Personne n'a protesté ou ne s'est inscrit en faux contre la narration des apôtres, parce qu'elle était conforme à la plus stricte vérité.

Amis ou ennemis, tous ont pris ce livre sous leur protection et, par leur silence, sont devenus solidaires de son témoignage, nous répondent de sa valeur historique.

Le débat est maintenant clos sur cette question qui semble bénéficier des droits de la prescription.

Messieurs Renan, De Wette, Bauer et autres sont d'une époque trop récente pour infirmer ou diminuer l'autorité des écrits apostoliques.

Libre à eux de s'en prendre à leurs amis de la Synagogue ou à leurs cousins du paganisme, qui ont *stupidement* laissé monter l'affaire des Évangiles, sans réclamer.

Pour nous qui cherchons la vérité sans parti pris, nous croyons simplement ce qu'enseigne la grande voix de la tradition, c'est-à-dire, que pour tout homme de bonne foi, l'Évangile reconnu par l'Église catholique est un terrain solide où nous pouvons prendre pied pour étudier la question souverainement importante de la divinité du Christ et de sa religion.



CHAPITRE V

JÉSUS-CHRIST

Ouvrons maintenant les évangiles et voyons quel est celui que le christianisme propose à nos adorations.

Accoutumés à voir s'étaler le luxe criard des parvenus de la fortune, nous pourrions nous imaginer que le Christ devait naître dans un palais somptueux, sur les marches d'un trône, environné de tout l'éclat de la puissance et de la grandeur.

Il n'en fut rien. Jésus naquit le 25 décembre de l'an 1, (1) à quelques lieues de Jérusalem, en Judée, dans une grotte de Bethléem qui servait de refuge aux animaux. Marie, sa mère, et

(1) D'après certains auteurs le Sauveur serait l'an 4 ou 5 de l'ère chrétienne.

Joseph, tous deux de Nazareth, avaient été amenés en ce lieu par un édi. de l'empereur, Auguste, ordonnant à tous les sujets de Rome d'aller se faire inscrire au berceau de leur origine. Ils avaient vainement cherché un logement pour la nuit dans la ville de David, leur ancêtre, mais, comme il n'y avait plus de place dans l'hôtellerie, ils étaient allés se réfugier dans une étable. C'est là, nous dit l'Évangile, que Marie enfanta son premier-né qu'elle enveloppa de langes et qu'elle coucha dans une crèche.

Cette naissance, si étrange par son dénûment et remarquable par son obscurité même, fut néanmoins marquée d'événements extraordinaires.

A quelque distance de la grotte, dans une vallée que dominant les hauteurs de Bethléem, de pauvres bergers veillaient à la garde de leurs troupeaux. " Tout-à-coup, un ange se présenta devant eux, et une lumière divine les environna ; ce qui les saisit d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : " Ne craignez point ; car je viens vous apporter une heureuse nouvelle qui causera une grande joie à tout le peuple : c'est qu'il vous est né, aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et ce qui vous le fera connaître, c'est que vous trouverez un enfant enveloppé de lan-

ges et couché dans une crèche." Aussitôt, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté." (1) Les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons cette merveille qui est arrivée, et que le Seigneur nous a fait connaître. S'étant donc hâtés, ils arrivèrent, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui était couché dans une crèche. Ce que voyant, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant. Et les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de ce qu'ils avaient entendu." (2)

Les mages, rois ou chefs de tribus, vinrent à leur tour, du Levant, guidés par un astre nouveau qui, après avoir disparu quelque temps à Jérusalem, se reposa au-dessus de l'étable de Bethléem. Et, chose plus étrange encore que la conduite des bergers, ces augustes visiteurs, accoutumés sans doute aux splendeurs de la royauté, se prosternèrent aux pieds de l'humble enfant couché sur la paille et lui offrirent de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

Après le départ des mages, un autre personnage entre en scène. Hérode, le roi des Juifs,

(1) Evangile selon St-Luc, Ch. II, v. I et ss.

(2) St-Luc, II, v. 15.

malgré les nombreux soldats de sa garde et la protection toute puissante de César, s'alarme tout à coup et voit un antagoniste dans le nouveau-né de Bethléem. Il envoie des hommes de guerre vers cette paisible cité avec l'ordre barbare d'y égorger tous les enfants au-dessous de deux ans ainsi que ceux des contrées environnantes.

Averti par un ange, "Joseph, nous dit l'Évangile, prit la mère et l'enfant et s'enfuit en Égypte," pendant que la contrée toute entière était plongée dans le deuil par le massacre des Saints Innocents.

Le retour de la famille exilée s'opéra sans bruit quelques années plus tard, après la mort d'Hérode, et Nazareth, petite ville de la Galilée, devint la patrie de Jésus qui, croissant en sagesse de jour en jour, y vécut jusqu'à la trentième année de son âge.

Jusque-là, l'Écriture nous apprend peu de chose de la vie du Christ, si ce n'est sa soumission à ceux qui étaient regardés par tout le monde comme ses parents. Mais, à partir de ce moment, un changement s'opère dans la conduite du fils de Marie et l'Évangile nous tient au courant de sa vie apostolique.

Il abandonne l'humble toit de l'ouvrier Joseph et commence à prêcher une doctrine qui étonne, ravit et entraîne les foules. Il s'entoure de quelques hommes, de pauvres pêcheurs

pour la plupart, et parcourt avec eux les campagnes, les villages et les villes, guérissant les malades, opérant des prodiges, et se proclamant partout l'envoyé de Dieu, le Fils du Père éternel et le Sauveur du monde. Beaucoup de Galiléens, de Samaritains et de Juifs croient à sa parole et à ses miracles ; mais un grand nombre, parmi les riches, les prêtres et les sectateurs pharisiens se montrent hostiles à sa mission et font à son apostolat une guerre de plus en plus acharnée. Ils font surveiller ses démarches, épier ses paroles et ses actions, s'efforcent de prendre sa sagesse en défaut, et, surtout, de mettre sa doctrine en contradiction avec celle de Moïse. Mais leurs tentatives sont vaines, leur ruse, inutile. Jésus déjoue leurs plans les mieux combinés, évite leurs pièges, fait échouer leurs complots, confond surtout leur orgueil et devient de plus en plus célèbre dans toute la vallée du Jourdain.

Outrés de dépit, les ennemis du Christ ne reculent pas devant la violence. Ils s'emparent de lui par la trahison de l'un des siens, lui font un double procès devant l'autorité religieuse et civile, obtiennent sa condamnation et le font mourir sur une croix entre deux scélérats.

Tout semble bien fini pour le nazaréen Jésus, et le prétendu sauveur, qui n'a pu, selon l'ironique parole de ses ennemis, se sauver lui-

même, n'a plus qu'à disparaître dans la poussière du tombeau. Ses disciples l'ont abandonné au premier moment de son arrestation et les apôtres eux-mêmes, qui devaient continuer sa mission, ne songent plus qu'à aller reprendre leurs barques et leurs filets !

Mais, chose inouïe ! ce que le Christ n'a pu ou n'a voulu faire de son vivant, il va le réaliser après sa mort !

Il est à peine descendu dans le sépulchre, creusé tout près du lieu de son exécution, que le supplicé se transforme en un personnage divin. Les apôtres se rallient autour de leur maître trépassé, proclament sa divinité, parcourent la terre et, en quelques années, répandent chez tous les peuples les enseignements évangéliques qu'ils scellent, pour la plupart, de l'effusion de leur sang.

Peu à peu le monde devient chrétien, en dépit d'effroyables persécutions, et, quand l'empire de l'univers passe aux mains de Constantin, qui arbore l'étendard de la croix au sommet du Capitole, la foi du Christ a pénétré les masses populaires, et le polythéisme disparaît pour toujours de la surface du monde civilisé.

Alors, l'Europe entière, une partie de l'Asie et de l'Afrique se couvrent de cathédrales et de monuments chrétiens ; les rois et les empereurs s'honorent du titre de lieutenants de Jésus-

Christ ; pendant que le tombeau du crucifié et son gibet, plus glorieux mille fois que tous les trônes de la terre, voient accourir des foules de pèlerins qui, au prix de mille fatigues et de mille dangers, viennent y prosterner leurs fronts, oublier leurs dissensions et répandre, sous le coup d'émotions profondes, leurs larmes et leurs prières.

Phénomène étrange, s'il en fut jamais ; merveilleuse aberration des esprits et des cœurs qui, réformant les mœurs, sans violence, aux époques les plus lumineuses du monde et chez les peuples les plus policés, donne aux paroles d'un enfant de Nazareth, la valeur d'un dogme sacré, et au supplicié du Golgotha l'auréole de la divinité !

Si étrange qu'il soit, ce phénomène subsiste, et, en cette année 1902, dont le chiffre est chrétien, deux cent millions de sectateurs appartiennent à la seule Eglise catholique qui s'intitule l'épouse bien-aimée du Christ Jésus ; pendant que des millions d'individus se réclament encore de la religion chrétienne dans de vastes rameaux détachés, à différentes époques, du tronc principal du christianisme.

Quel est donc ce Jésus proclamé par Pilate le roi des Juifs ? Est-ce un philosophe ou un prophète ? Comment se fait-il qu'il occupe dans l'histoire du monde une si large place ? Car,

sa grande figure resplendit non seulement sur les dix-neuf siècles qui ont suivi la naissance du christianisme, mais aussi, comme nous l'allons voir, elle illumine l'humanité à son berceau et éclaire sa marche à travers les âges qui ont précédé l'avènement du fils de Marie.

Le rationalisme moderne, devenu arien, cherche à dissimuler la divinité de Jésus sous les fleurs, et, pour ne pas s'agenouiller devant ses autels, lui dresse un piédestal gigantesque où, sans cesser d'être purement un homme, le Sauveur s'élève au-dessus de l'humanité toute entière.

Ce n'est pas assez, le Christ n'est pas seulement le plus grand des enfants des hommes, il est véritablement le Fils de Dieu, Dieu lui-même fait homme pour la rédemption du genre humain. Car, nous l'allons bientôt démontrer, le fils de la Vierge Marie, l'enfant de Bethléem est le *Sauveur désiré des Nations* ; sa vie est l'*accomplissement des prophéties messianique* ; ses paroles et ses actions celles d'un Dieu.



CHAPITRE VI

JÉSUS CHRIST EST LE SAUVEUR DÉSIRÉ DES
NATIONS

La race humaine n'est plus ce qu'elle était au sortir des mains du Créateur. Elle a subi une déformation morale dont Moïse nous indique la cause, au troisième chapitre de la Genèse, dans la désobéissance de nos premiers parents.

Cette chute originelle, qui a profondément troublé l'harmonie de notre double nature spirituelle et corporelle, se manifeste, (du moins dans ses effets), par des luttes intérieures, des souffrances, une dépravation plus ou moins grande des esprits et des cœurs, et surtout, par les maladies physiques et la mort, le dernier châ-timent du péché en cette vie : *Stipendium peccati mors*.

La plupart des peuples anciens ont conservé le souvenir du paradis perdu où s'écoula la première enfance, l'âge d'or de l'humanité, et toutes les antiques traditions se font le triste écho de la chute primitive qui eut pour nous de si terribles conséquences.

Ici, on dira, peut-être, que nous sommes dans le domaine de la légende, que la catastrophe de l'Eden n'est pas plus véridique que les fictions de la mythologie païenne. Je nie tout simple-

ment la parité ou ressemblance entre l'histoire de la chute originelle et les fables du paganisme, pourvu toutefois que ces dernières ne soient pas greffées (comme il arrive quelquefois), sur la tradition primitive. Les contes fantastiques chantés par Homère et Virgile et le récit merveilleux des hauts faits des dieux de l'Olympe ne sont pas d'une très haute antiquité. La poésie les a créés, le plus souvent, de toute pièce et on ne les retrouve guère, à leur origine, que dans la presqu'île où s'élève le Parnasse.

Le souvenir de la première faute d'Adam et d'Eve, du châtimeut qui s'en est suivi et de la transmission de ce péché à toutes les générations humaines, par voie d'hérédité, est universel et remonte aux premiers âges du monde.

“ C'est pourquoi, dit Rohrbacker, dans la plupart des contrées du globe, on a trouvé, avant que le christianisme y eut pénétré, la pratique religieuse de la purification des enfants à leur naissance.” (1) Ainsi, les Romains, les Égyptiens, les Perses, les Grecs, certaines peuplades de l'Amérique, les habitants des Canaries, les Thibetains et les Hindous avaient, ou ont encore, des rites expiatoires pour purifier l'enfant à son entrée dans la vie.

Un autre fait qui montre combien cette croyance était universelle, c'est que les philosophes la partageaient avec les peuples.

(1) Hist. de l'Église, Vol. I. page 66.

“Cicéron, qui a peint si éloquemment la grandeur de la nature humaine, ne laisse pas d’être frappé des étonnants contrastes qu’offre cette nature, sujette à tant de misères, aux maladies, aux chagrins, aux craintes, aux plus avilissantes passions, de sorte que, forcé de reconnaître quelque chose de divin dans l’homme si malheureux et si dégradé, il ne sait comment le définir et l’appelle une âme en ruine.”

Tous les anciens théologiens et les poètes disaient, au rapport de Philolaüs le Pythagoricien, que l’âme était ensevelie dans le corps comme dans un tombeau en punition de quelques péchés.

“Cinq ou six siècles avant qu’il y eut des philosophes, David avait dit dans l’un de ses psaumes : “J’ai été engendré dans l’iniquité et ma mère m’a conçu dans le péché.”

Cinq ou six siècles avant David, Job faisait également allusion à la faute primitive transmise par hérédité aux enfants d’Adam, quand il demandait “ Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d’un germe impur ? ” (1)

Cette première chute eut pour effet d’engager la descendance du premier homme dans la voie de l’iniquité.

(1) Rohrbacker, Histoire de l’Eglise, vol. 1, page 106.

Les erreurs les plus grossières obscurcissent les esprits pendant que les crimes les plus monstrueux devenaient la pratique journalière des peuples corrompus.

“ Regardez ce que nous montre l'histoire, dit Monsabré, le Maître des Maîtres, le Seigneur des Seigneurs, le Créateur et la Providence du monde ne rencontrant partout que des religions inhospitalières. A sa place, les idoles. Non seulement les astres innocents qui nous prodiguent leur lumière, les créatures violentées qu'un culte sacrilège arrache à leur repos et à leur obéissance naturelle, mais les vices élevés sous des figures humaines aux honneurs de l'apothéose, les vices encensés et adorés ; l'adultère, l'inceste, la débauche, l'intempérance, le vol, la fraude, l'orgueil, la colère, la violence, la cruauté, autant de dieux qu'il y a d'exécrables passions dans les entrailles de l'homme, autant de dieux que l'on implore pour en obtenir une criminelle assistance, autant de dieux que l'on glorifie par une honteuse imitation de leur infamie. Et le pire, c'est que ces crimes ne sont pas des accidents contre lesquels protestent les mœurs générales ; mais des habitudes passées dans le sang des nations et se développant à l'aise sous le triple patronage de l'opinion des lois et de la religion. (1)

(1) Carême 1877, page 244 et ss.

Cependant, au milieu de cet effondrement général de l'édifice social de l'ancien monde, il y a une espérance qui survit. Un rédempteur a été promis qui naîtra de la femme pour écraser la tête du serpent infernal. (1)

"C'est à cette espérance que se rattachent les âmes épouvantées par les ombres de la mort."

Les Israélites, autrement dit le peuple de Dieu, vivent de cet espoir et s'endorment dans la tombe, avec la certitude qu'un jour l'envoyé de Dieu viendra ressusciter leurs dépouilles mortelles.

"Seigneur, disent-ils, nous attendons celui qui doit nous sauver." (2)

"Fais appel à ta puissance et viens nous délivrer." (3)

"Montre-nous ta face adorable et nous serons sauvés." (4)

"Que ne déchires-tu les cieux ! que ne descends-tu vers nous." (5)

"Cieux, répandez votre rosée et que les nuées pleuvent le juste." (6)

"Que la terre s'entr-ouvre et germe le Sauveur." (7)

(1) Genèse, Cap. III, v. 15.

(2) Gen., Cap. XLIX, 18.

(3) Psalm LXXIX.

(4) (Ibid).

(5) Isaie, Cap. LXIV, 1.

(6) (Ibid.) Cap. XLV, 8.

(7) Isaie.

Cette espérance en un Rédempteur futur, qui doit refaire en quelque sorte l'humanité déchuë, n'est pas l'apanage du seul peuple de Dieu ; on la retrouve un peu partout chez les peuples anciens, plus confuse, il est vrai, mais ferme et s'appuyant sur les siècles à venir pour la rédemption du genre humain. Les Chinois regardent l'occident d'où doit venir " le véritable saint envoyé de Dieu, le Saint qui saura toutes choses et aura tout pouvoir au ciel et sur la terre." (1) Les Indiens comptent sur une incarnation de Viéhnoü pour réparer les maux faits par Kaly, l'ancien dragon. Les Egyptiens saluent de loin le fils de la femme qui doit éteindre la rage de Typhon. . . Les Mexicains et les Scandinaves sculptent dans la roche vive et sur les monuments la figure du Dieu qui doit écraser le grand serpent.

La Grèce espère en un rejeton d'Apollon qui amènera le règne de la justice.

Platon, surnommé le divin par son intuition des choses divines, confirme cette croyance de sa haute autorité :

" Il faut attendre, dit-il, quelqu'un qui vienne nous instruire de nos devoirs envers les dieux et envers les hommes."

De ces témoignages, nous concluons simplement qu'un rédempteur puissant, divin, l'auteur

(1) *Moi sabré*, Carême 1877, page 251.

même de la création, était attendu (par le monde ancien) pour réparer les désastreux effets de la chute originelle.

Or, si je parcours l'histoire pour découvrir que¹ est, parmi les héros de l'antiquité, les philosophes, ou les hommes vertueux, celui en qui nous pouvons reconnaître le désiré des nations et le sauveur de l'humanité déchue, je ne vois que le Christ Jésus.

Il y a eu, sans doute, des philosophes fameux, des législateurs renommés et des fondateurs de religions, mais aucun ne mérite, comme le Christ, le titre de Sauveur du monde.

Sa doctrine, qui dépasse évidemment les forces de la raison, s'harmonise avec elle et nous donne la solution précise de tous les problèmes qui nous intéressent pour le temps et l'éternité. Elle est simple et sublime, convient à tous les peuples et satisfait tous les esprits. L'ignorant la comprend facilement et l'homme de génie la médite avec profit. Elle a des profondeurs et des élévations qui dénotent son origine divine, et pourtant, la plus impitoyable logique ne saurait la prendre en défaut. Quarante générations d'hérétiques, par des luttes incessantes, n'ont pu entamer une seule ligne, retrancher un seul mot des dogmes chrétiens !

Incomparable dans ses enseignements, qui ont retenti aux extrémités du monde depuis sa venue

sur la terre, le Christ, qui s'est dit la vérité, est aussi le réformateur des mœurs et le sanctificateur des âmes. Etudiez sa morale, relisez ses préceptes et ses conseils et vous verrez si tout n'est pas marqué au coin de la justice et de la charité. "Aimez Dieu de tout votre cœur et le prochain comme vous-même" ; "Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même" ; "Soyez miséricordieux" ; "Soyez purs" ; "Soyez chastes" ; "Soyez doux et humbles de cœur" ; "Évitez l'orgueil, l'avarice et l'impureté" "Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu" ; "Bienheureux les pauvres, ceux qui pleurent et ceux qui ont faim" ; "Bienheureux ceux qui souffrent la persécution," etc.

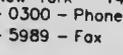
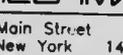
Sa morale est douce et d'une incomparable pureté ; elle n'a pas de points faibles, et elle forme un ensemble de préceptes qui, mis en pratique, font retrouver à l'homme sa perfection primitive : la passion soumise à la raison et la raison docile à la voix de Dieu.

Jésus, par sa doctrine et sa morale, par la pureté de sa vie, répond à l'attente des peuples anciens et rencontre leurs désirs ; mais a-t-il exercé l'influence salutaire qu'on attendait de lui sur l'humanité ? Ayant, en un mot, les qualités requises pour sauver le monde, le Christ a-t-il été "de fait" un véritable sauveur ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

L'histoire du christianisme est une réponse victorieuse à cette question.

La nouvelle religion est à peine établie sur la terre, que l'on voit sortir de la vieille société païenne, qui tombe en putréfaction, une génération forte et vigoureuse qui étonne par l'éclat de ses vertus. Sur le vieux tronc vermoulu et desséché de l'humanité, s'élève une tige nouvelle pleine de sève et de vigueur. Cette tige grandit rapidement et ses rameaux verdoyants ne tardent pas à couvrir le monde : " Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien, et nous remplissons déjà vos villes, vos municipes, vos lieux de réunion, vos camps, vos décuries, le palais de l'empereur, le sénat et le forum, nous ne vous laissons que vos temples."

Et Pline le jeune, écrivant à Trajan, constate que la superstition chrétienne envahit non seulement les villes, mais encore, les villages et les campagnes, et que les temples des dieux sont abandonnés, *prope jam desolata templa deorum et solemnia diu intermissa.*

Le paganisme de la vieille Rome qui gouverne le monde, fortement ébranlé par la religion nouvelle, périclité, oscille pendant quelque temps sur sa base, et s'effondre dans le sang des martyrs devenu, suivant l'expression de Tertullien, une semence de nouveaux chrétiens.

Le monstre, après une agonie de quatre siècles, disparaît pour toujours, cédant la place à la religion de Jésus-Christ,

Ce n'est pas tout ; pendant que l'Évangile est prêché aux extrémités du monde et que des chrétientés sont partout établies, des hordes barbares, venus des Steppes de la Russie comme autant d'ouragans désastreux, s'abattent sur l'Europe, semant la désolation et la mort sur leur passage.

L'empire d'Occident succombe sous leurs attaques réitérées et Rome, pillée, saccagée, expie cruellement ses crimes et ses tyrannies d'autrefois.

Mais, chose étrange, semblables à ces blocs de neige et de glace détachés par une avalanche d'un sommet neigeux qui se fondent aux chauds rayons du soleil de la vallée, les barbares, devenus les maîtres d'une partie de l'Europe, ne tardent pas à subir la douce influence du christianisme.

Ils se convertissent et deviennent ces peuples forts et vigoureux, si fiers de leur civilisation, qu'on appelle actuellement les peuples européens.

La conversion et la transformation du monde païen, la civilisation des barbares, l'évangélisation de tous les peuples du monde ; enfin une action incessante sur les âmes qui s'exerce en-

core actuellement sur des millions de fidèles : voilà l'œuvre de Jésus-Christ !

N'est-ce pas lui le désiré des nations, le rédempteur du monde, et le sauveur de l'humanité pécheresse ?

S'il en est un autre qui ait rempli ce rôle, montrez-le. Pour nous, Confucius, Boudha, Numa Pompilius, Mahomet, etc., ne sont que des contrefaçons de Messies, de faux Christs, qui, par le seul fait qu'ils ont réussi à faire des dupes, nous sont une preuve qu'un véritable Messie était partout attendu.

Leur morale dégradante et souvent monstrueuse, leurs doctrines fantaisistes, et, dans tous les cas, leur influence restreinte à leurs seuls compatriotes ne nous montrent en eux que des législateurs ambitieux qui n'ont pris le masque divin que pour donner plus de poids à leurs lois et à leurs enseignements.

Seul, Jésus-Christ nous semble avoir exercé sur le monde une influence salutaire, une action régénératrice qui, sans violenter la liberté humaine, a mis le remède à la portée de tous ceux qui veulent être guéris. Seul, il est parvenu à enrayer la marche envahissante de l'Esprit du mal et à arrêter ses funestes conquêtes. Seul, enfin, prenant le mal dans la racine, il a su dompter les passions en révolte, soumettre les esprits au joug de la foi en les éclairant, et s'em-

parer des cœurs pour les embraser des ardeurs de la charité !

C'est pourquoi, nous saluons en lui le véritable Sauveur, le Désiré des Nations et Dieu lui-même, puisque, seul, le Créateur peut refaire l'humanité déchue.



CHAPITRE VII

JÉSUS-CHRIST EST LE MESSIE ANNONCÉ PAR LES PROPHÈTES

Jésus, avons-nous dit, fut le suprême espoir des peuples anciens. Nous pourrions ajouter que, par la loi non écrite et celle de Moïse, il a éclairé le monde dès son origine et fourni à l'humanité déchue un moyen de salut se rattachant à la rédemption future pour devenir efficace.

Sa religion ainsi considérée embrasse tous les âges et, comme ce personnage de la fable, semble avoir double visage : l'un regardant le passé, l'autre, le présent et l'avenir. Elle est pleine de figures et de promesses sous l'ancienne loi, remplie de réalités sous la nouvelle. Mais le temps n'est pas encore venu de pénétrer dans l'édifice spirituel, fondé par le Christ, pour en admirer

la forte charpente et les vastes proportions ; il faut auparavant que la divinité de Jésus s'affirme d'une manière incontestable.

C'est pourquoi nous allons nous occuper des prophéties de l'Ancien Testament qui se rapportent au Messie.

Il ne s'agit plus d'une démonstration, comme celle que nous avons faite précédemment, qui embrasse dans son développement l'histoire du genre humain et s'appuie en grande partie sur des traditions populaires ; mais, bien d'une manifestation divine ou d'un témoignage surnaturel qui se multiplie à travers les âges et s'affirme, de plus en plus clairement, à mesure que l'on se rapproche de la plénitude des temps.

Maintenant, s'il existe, le voile qui nous dérobait la resplendissante figure du Fils de Dieu doit tomber de nos yeux.

Arrière le doute de l'incrédulité !

Jésus s'avance vers nous, non comme un simple mortel, mais comme le Messie, le Rédempteur, le Verbe divin, la seconde personne de la Sainte Trinité !

Il n'est pas encore, il est vrai ; plusieurs siècles devront s'écouler avant sa naissance ; mais, voyez cette lumière surnaturelle qui nous le montre dans le lointain des âges ; entendez ces chants débordants de poésie qui saluent son avènement et racontent sa vie ; écoutez les so-

nelles déclarations qui déterminent sa généalogie, précisent le temps, le lieu de sa nativité, et retracent à l'avance le drame de sa passion, les circonstances de sa mort !

Cette vision anticipée du Christ est un témoignage divin ; car quel autre que Dieu peut prévoir l'avenir qui n'est pas encore contenu dans les causes secondaires, et soulever le voile qui nous dérobe les événements dont l'accomplissement n'aura lieu qu'après plusieurs siècles ? Quel autre, en un mot, a pu inspirer à des hommes qui ont vécu à des époques différentes, ces révélations prophétiques qui s'harmonisent entre elles, se complètent, et, comme les pièces d'une mosaïque, nous donne, par leur réunion, la figure complète du Messie ?

Dieu, l'auteur des prophéties, est donc le témoin irrécusable de la divinité de Jésus.

Maintenant, entendons ces oracles, ces voix inspirées, qui ont retenti à travers les siècles, au milieu de l'antiquité, comme autant de paroles tombées de la bouche de Dieu, et voyons si, à l'encontre des dénégations du rationalisme, nous ne sommes pas en pleine lumière prophétique.

“ Le premier de tous, le père du genre humain entend une parole d'espérance. Le serpent est maudit, le fils de la femme triomphera de ses embûches, le Promis de Dieu sera un enfant de

la race humaine. (1) En toi et en ta descendance seront bénies toutes les nations de la terre, est-il dit à Abraham, à Isaac et à Jacob. (2) C'est bien, les peuples ont renié la lumière, désormais le Promis sera pressé sur le cœur d'un peuple fidèle,—mais quelle tribu dans ce peuple héritera de la promesse ?

Juda, tes frères te loueront, car de toi doit sortir celui qui doit être envoyé. (3)

C'est bien encore, le Promis sera fils de Juda; mais donnez toujours plus de lumière, ô divin Esprit qui inspirez les prophètes, et dites-nous quelle famille en Juda fera passer son sang dans les veines sacrées de celui qui doit venir ? “ Je l'ai juré sur mon saint des saints, est-ce que je mentirais à David ? Son royaume demeurera éternellement. (4) “ Je susciterai à David un descendant plein de justice et son nom sera Jéovah notre Juste.” (5) Tout est dit sur la descendance. Le Promis sera fils de l'humanité, de la race choisie des patriarches, de la tribu bénie de Juda, de la famille royale de David.— Mais quand viendra-t-il ?

Ecoutez : “ Le sceptre ne sortira pas de Juda; ni le chef de sa race jusqu'à ce que vienne le

(1) Gen., Cap. III, 15.

(2) Ibid., Cap. XII, 3—Cap XXVI, 4—Cap XXVIII, 14.

(3) Ibid., Cap XLIX, 8 et seq.

(4) Psalm LXXXVIII.

(5) Jerm., Cap XXIII, 5 6.

Messie, et celui-là sera l'attente des nations." (1)
 Le second temple sera témoin de sa présence et
 de ses œuvres. (2) Comptez soixante-dix semai-
 nes d'années à partir de l'édit des Perses pour la
 reconstruction du temple de Jérusalem, arrêtez-
 vous trente ans avant la dernière semaine, et
 tombez à genoux près d'un berceau ; c'est là
 que repose l'envoyé de Dieu. (3) Où donc est-il
 ce berceau ? " O toi Bethléem, tu es une toute
 petite ville en Juda, de toi cependant sortira le
 dominateur d'Israël qui vient de l'éternité." (4)
 Il naît à Bethléem, mais comment naît-il ?
 " Merveille inouïe, la femme seule portera
 l'homme en son sein." (5) "Voici que la Vierge
 concevra et enfantera un fils que l'on appellera
 Emmanuel." (6) Que deviendra ce prodigieux en-
 fant ? " Dieu envoie son ange devant lui pour
 préparer sa voie." (7) Il fait entendre pour la
 première fois, aux confins de Zabulon et de Neph-
 tali, sa parole bénie. (8) Il vient accomplir la
 volonté de Celui qui l'envoie. (9) Il ne brise pas
 le roseau déjà froissé, il n'éteint pas la mèche
 qui fume encore. (10) Il prêche les préceptes du

-
- (1) Gen., Cap XLIX, 10.
 (2) Agg., Cap. IX, 21 et seq.
 (3) Daniel, Cap. IX, 21 et seq.
 (4) Mich., Cap. V, 2 et seq.
 (5) Jérém., Cap. XXI, 22.
 (6) Isai., Cap. VII, 13 et seq.
 (7) Malach., Cap. III, 1.
 (8) Isai. Cap. 9, 12.
 (9) Psalm., XXXIX.
 (10) Isai., Cap. XLII, 2, 3.

Seigneur, (1)—Il est le docteur de la justice, (2)—il passe avec Dieu un nouveau contrat d'alliance.

Il fait voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les boiteux, parler les muets, il fortifie les mains languissantes et soutient les genoux tremblants. (3)—Il réveille ceux qui dorment du sommeil de la mort. (4) — Il est prophète comme Moïse qui n'eut point son pareil. (5)—Il est trahi par les siens. (6)—Ceux qu'il aime se déclarent ses ennemis. (7)—Il est pris dans leurs filets comme l'oiseau que guette le chasseur. (8)—Il tend la joue à ceux qui le frappent et se laisse rassasier d'opprobres. (9)—On a pesé trente deniers pour la récompense de celui qui l'a livré, (10) et ses ennemis ont dit : Condamnons-le à la mort la plus infâme. (11)—Servons-le du bois pour le faire mourir. (12)—Il a livré son âme, et a été mis au nombre des scélérats. (13)

(1) Psalm II.

(2) Joel, Cap II, 29.

(3) Isai., Cap XXXV, 3 et ss.

(4) Ibid., Cap XXVI, 19.

(5) Deut., Cap XVIII, 15 et seq ; Cap XXIV, 19.

(6) Psalm. XL et LIV.

(7) Ibid. CVIII.

(8) Jerem., Thren., Cap III, 52, Cap IV, 20.

(9) Ibid Cap III, 30.

(10) Zach., Cap XI, 12, 13.

(11) Sap., Cap II, 20.

(12) Jerem., Cap XI, 19.

(13) Isaie Cap LIII, 12.

—On a percé ses pieds et ses mains, on a compté tous ses os. (1)—On lui a donné du fiel pour nourriture, et dans sa soif on l'a abreuvé de vinaigre. (2) — Ceux qui le voient l'insultent. (3)—Mais lui prie pour les violateurs de la loi. (4)—Il est le dernier des hommes et il connaît tous les secrets de la souffrance. (5)— Mais Dieu lui donnera le prix de ses douleurs, il justifiera un grand nombre de ceux dont il a porté les iniquités, le Seigneur lui départira une nombreuse postérité, parce qu'il s'est dévoué à la mort. (6)—Son sépulchre sera glorieux. (7)— Dieu ne permettra pas que son saint voit la corruption. (8)—Mais il le retirera des portes de la mort et lui dira : Esseyez-vous à ma droite. (9) —Il est le prince de la paix. (10)—Sa domination s'étend d'une mer à l'autre, et jusqu'aux extrémités de la terre. (11)

Dieu l'a donné pour chef et pour précepteur aux Gentils. (12) Son empire se multiplie, (13)

-
- (1) Psalm XXI.
 - (2) Psalm LXVIII.
 - (3) Psalm XXI.
 - (4) Isai. Cap LIII, 12.
 - (5) Isai. Cap LIII, 2 et seq.
 - (6) Ibid.
 - (7) Ibid., Cap. XI, 10.
 - (8) Psalm., XV.
 - (9) Ibid., IX-CXIX.
 - (10) Isai., Cap IX, 6.
 - (11) Sach., Cap. IX, 10.
 - (12) Isai., Cap. LV, 4.
 - (13) Ibid., Cap. IX, 7.

et les idoles s'écroutent devant lui. (1) Son royaume durera depuis maintenant jusqu'à toujours. (2) O saints prophètes, quel homme vous nous annoncez ! Taisez-vous, ce n'est pas un homme, " Sa génération est dans le principe et dès l'éternité, (3) qui pourra la raconter ? (4) Dieu lui a dit dans un aujourd'hui qui n'a ni commencement ni fin : " Tu es mon fils, je t'engendre à présent, demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage." (5) C'est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu tout puissant, le Père de l'éternité, Emmanuel ou Dieu avec nous. (6) C'est Jehovah notre Juste." (7) (8).

Dites, n'est-ce pas une histoire ou une biographie que vous venez d'entendre dans ces citations prophétiques ? Rappelez vos souvenirs et voyez si cet homme extraordinaire de la race de Juda et de la famille de David, qui doit naître à Bethléem d'une Vierge sans tache, qui a pour mission de prêcher et de prophétiser, de guérir les malades et de ressusciter les morts ; qui, victime d'une noire trahison, doit être vendu pour trente pièces d'argent, livré à ses persécuteurs, injurié, souffleté, chargé d'opprobres, condamné

(1) Isaï., cap. II, 18.

(2) Ibid., " IX, 7.

(3) Mich., " V, 2.

(4) Isaï., " LIII, 8.

(5) Psalm., II.

(6) Isaï., Cap. IX, 6.

(7) Jerem., Cap. XIII, 6.

(8) Monsabre, Carême 1877, page 265 et seq.

et exécuté sur une croix ; qui a les pieds et les mains transpercés, les os mis à nu par les mauvais traitements ; et qui, malgré tout, malgré ses humiliations qui en font le dernier des hommes, n'a que des prières à offrir à Dieu pour ses bourreaux ; voyez, dis-je, si cet homme n'est pas celui qui a bercé votre enfance de son doux nom, celui qui a reçu vos premières invocations et que tout le monde acclame sous le nom de Jésus ?

Jésus, c'est bien lui que nous représente la prophétie. Nul autre ne saurait occuper dans le cadre ébauché par une tradition quarante fois séculaire, la place réservée au divin crucifié.

Lui seul reproduit, trait pour trait, le Messie promis à l'humanité au sortir de l'Éden, chanté par les prophètes et figuré par les saints personnages de l'antiquité.

Lui seul, par conséquent, est le Messie divin, le Fils de Dieu, le rédempteur du monde.

Cette preuve de la divinité de Jésus est péremptoire ; car, s'il est impossible, d'un côté, de supposer l'imposture ou l'habileté d'un comédien dans la personne du Christ, il faudrait, pour lui enlever sa force démonstrative :

1^o Supposer que Dieu lui-même nous a mystifiés, de concert avec les écrivains sacrés de l'ancienne loi et tout un peuple qui vécut, sur la

foi des prophéties, dans l'attente du Rédempteur promis ;

2o Fournir une explication plausible des miracles opérés par les prophètes pour accréditer leurs oracles ;

3o Donner le mot de l'énigme de cet enchaînement de faits, de promesses, de révélations, de miracles et de prophéties qui relient les temps anciens et en font comme une large avenue qui, du paradis terrestre, aboutit à l'étable de Bethléem ;

4o Expliquer, en un mot, comment il se fait que, depuis les temps les plus reculés, le ciel se colore de plus en plus et tous les regards se portent vers le point de l'horizon où doit se lever comme un astre radieux, le Galiléen Jésus !

La raison orgueilleuse des rationalistes se voyant acculée, par tous ces problèmes, dans une impasse, rejette de parti pris le surnaturel, et donne aux faits qu'elle ne peut nier l'explication la plus fantaisiste. C'est le temps de le dire, pour la troisième fois : " Il n'est pas d'aveugle plus aveugle que celui qui ne veut pas voir."

Plaignons cette pauvre raison si peu raisonnable, et avouons franchement que, la vie de Jésus étant l'accomplissement des prophéties messianiques, nous devons croire à sa divinité.

CHAPITRE VIII

JÉSUS-CHRIST AFFIRME SA DIVINITÉ

La divinité de Jésus-Christ, comme nous l'avons démontré, se dégage nettement des oracles prophétiques ; elle est aussi la conséquence de sa mission régénératrice dans le monde.

Maintenant, avant de lui donner la confirmation du témoignage divin qui émane des miracles, nous allons entendre Jésus lui-même proclamer qu'il est vraiment Dieu.

“ Jésus dit qu'il est Dieu. Il le dit dans l'intimité, il le dit en public, il le dit à la loi, il le dit à la mort.” (1)

Un jour, sur le bord du lac de Tibériade, il demande à ses apôtres réunis ce que le monde pense de Lui. Ces derniers répondent aussitôt : “ On dit partout que vous êtes Jean-Baptiste, ou Jérémie, ou Elie, ou quelqu'un des prophètes.” Mais vous, Pierre, que dites-vous de Moi ? Alors Simon-Pierre, avec la certitude de la foi : “ Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.” (2)

Cette déclaration de St. Pierre ne peut avoir que deux significations. Ou bien, elle veut dire que Jésus est fils de Dieu, comme nous le som-

(1) Monsabré, Carême 1878, page 109.

(2) Math., Cap. XVI, 16.

mes tous, par "création" ; ou elle signifie que le Christ est véritablement fils de Dieu par "génération," de toute éternité, par conséquent, Dieu lui-même.

Dans le premier sens, la profession de l'apôtre est des plus banales et reste bien au-dessous de l'opinion vulgaire qui, au moins, faisait de Jésus un prophète ; et, l'on ne comprend pas comment le maître peut attribuer à l'inspiration de Dieu, des paroles aussi insignifiantes :

"Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux."

Dans le second, tout est bien ; Jésus est plus grand que Jean-Baptiste, Jérémie, ou Elie ; on comprend qu'il faille à Pierre une révélation spéciale pour connaître la filiation du Verbe consubstantiel au Père, et l'on s'explique la récompense magnifique accordée à la foi de Simon par Jésus : "Je te dis, moi, que tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel."

Cette promesse est peu ordinaire et requiert à elle seule la divinité de Jésus, pour ne pas être

dénuée du plus vulgaire bon sens. Quel homme si puissant qu'il soit, serait assez audacieux pour accorder à son semblable un pouvoir sur les consciences, soit pour les libérer ou les enchaîner, qui doive avoir sa ratification dans le ciel ?

Cette scène du lac de Génézareth est tout à fait significative. Jésus n'a pas dit : Je suis Dieu ; mais il a laissé proclamer sa filiation divine sans protester, et, par ses récompenses accordées à Pierre, il s'est approprié la profession de foi de ce dernier pour en faire la déclaration formelle, quoique tacite, de sa divinité.

Jésus laisse clairement pressentir sa divinité dans ces paroles rapportées par St-Jean : " Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son " fils unique." Celui qui croit en lui n'est pas condamné, celui qui ne croit pas en lui est condamné car il ne croit pas au nom du fils unique de Dieu " (1) Il soulève le voile de sa filiation divine dans ces autres : " Je suis sorti de mon Père, (2) " et, cependant, mon Père est en moi et je suis en mon Père." (3) Il s'identifie avec des choses qui sont de l'essence de Dieu : " Je suis la vérité et la vie. (4) Je suis la lu-

(1) Joan, Cap. III, 16, 18.

(2) Ibid. Cap. XVI, 28.

(3) Ibid. Cap. X, 38.

(4) Joan., Cap. XIV, 16.

mière du monde." (1) Il s'attribue "l'incommunicable pouvoir de créer, l'éternelle et immuable existence qu'on ne reconaît qu'à Jéovah. " Moi qui vous parle, dit-il, je suis le principe de toutes choses." (2) " En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fut, je suis." (3)

" Accusé de remettre les péchés, œuvre souveraine qui ne convient qu'à Dieu, il ne s'explique ni ne s'excuse, dit Mousabré, au contraire, il insiste et il prouve." La preuve qu'il fournit est un miracle éclatant, la guérison du paralytique

Il reçoit l'adoration de l'aveugle-né sans protester, comme le feront plus tard les apôtres quand on voudra leur rendre les honneurs divins.

Que dis-je ! il réclame de tout le monde le suprême hommage du culte de latrie. *Ut omnes honorificent filium sicut honorificant Patrem.* " Afin que tous honorent le fils comme ils honorent le Père," et la raison, c'est qu'il ne fait qu'une seule et même chose avec Dieu le Père. *Ego et Pater unum sumus.*

Le peuple juif ne se méprend pas sur la portée de ses paroles et crie au blasphème. On veut même le lapider selon la loi de Moïse. Jé-

(1) Joan., Cap. VIII, 2.

(2) Ibid., Cap. VIII, 25.

(3) Ibid., 58.

sus ne rétracte rien, il réaffirme plutôt sa divinité et, quand on veut le saisir, il s'enfuit. (1)

Enfin, il est traduit au tribunal de Caïphe et mis en accusation sous différents prétextes, mais en réalité, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu et le Messie annoncé par les prophètes.

Le moment est solennel. Il y va de sa vie. "C'est le temps d'expliquer les méprises, de réduire les exagérations, de désavouer les paroles imprudentes. La loi attend. Vaine attente ; Jésus n'explique rien, ne réduit rien, ne désavoue rien." A cette question : "Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, fils de Dieu," il répond d'un cœur tranquille et d'une voix assurée : "Vous l'avez dit, je le suis, et vous verrez un jour le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel à la droite de la puissance de Dieu." C'est son arrêt de mort qu'il vient de prononcer. "Nous avons une loi, s'écrient les juifs, et selon cette loi, il doit mourir parce qu'il s'est fait le fils de Dieu." (2)

Et bien, soit, il mourra, non sans avoir essuyé tous les outrages et vidé le calice jusqu'à la lie ; mais, quand le drame de sa passion sera sur le point de toucher à sa fin, qu'il verra ses forces défaillir et sentira son âme sur le point de lui

(1) Joan., Cap. X, v. 30.

(2) Mousabré.

échapper, n'allez pas croire qu'il regrette ses prétendues impostures et ses déclarations soi-disant blasphématoires ; " il concentre l'affirmation de sa vie publique dans ses suprêmes invocations au Père dont il est le fils unique. Il le prie pour ses bourreaux : " Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font." Il lui remet son âme : " Père, je remets mon âme entre tes mains." " *Pater in manus tuas commendo spiritum meum.*" (1)

Jésus a parlé en Dieu par les affirmations répétées de sa divinité et, nous pourrions ajouter par la sublimité de ses enseignements et la pureté de sa doctrine ; mais, a-t-il agi comme il convient au maître du monde ? Il a dit plusieurs fois aux foules incrédules : " Si vous ne croyez à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres." Ses œuvres sont-elles véritablement à la hauteur de ses discours ?

C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

(1) Monsabré, Carême 1878, page 126.



CHAPITRE IX

JÉSUS CHRIST PROUVE SA DIVINITÉ PAR SES MIRACLES

Lorsqu'un ambassadeur se présente en pays étranger, il doit présenter ses lettres de créance. Aussi, sommes-nous en droit d'exiger de quiconque se donne comme l'envoyé de Dieu et veut nous imposer une religion en son nom, la preuve d'une mission véritable de la part du grand Roi.

Martin Luther, Henri VIII, Mahomet, Confucius, Julien l'Apostat, Néron, Waldeck Rousseau et tant d'autres qui ont usurpé le domaine religieux sans se pourvoir au préalable d'une autorisation divine, ne sont que des intrus sacrilèges ou des tyrans.

Le Christ n'a pas voulu permettre au doute, même le plus léger, d'infirmier la preuve de sa mission divine.

Déjà, par la réalisation des prophéties messianiques, il nous a donné une preuve évidente de sa divinité ; mais, pour forcer notre incrédulité jusque dans ses derniers retranchements, le Sauveur a jugé à propos de faire davantage. Il a voulu ajouter au témoignage de la prescience divine celui de la toute puissance, en ac-

complissant une foule de prodiges miraculeux que nous allons passer brièvement en revue.

Ici, le champ est vaste. Les événements merveilleux de la vie du Christ occupent dans les Evangiles une si large place que nous devons nous contenter de les esquisser à grands traits, et même d'en faire une simple mention, nous réservant d'analyser les plus extraordinaires, ceux qui sont généralement plus connus et que les théologiens ont rangés parmi les miracles de premier ordre.

Il est inutile de faire de longues dissertations sur la nature du miracle, sa possibilité et sur les signes qui le caractérisent. Le récit évangélique, malgré sa simplicité, et à cause de cela peut-être, laisse suffisamment entrevoir l'action toute puissante de Dieu dans les prodiges de Jésus-Christ. Car, sachons-le bien, il n'est pas nécessaire d'être savant pour constater qu'un fait est surnaturel. Il suffit d'avoir l'usage de ses sens et de sa raison.

Tout homme ayant atteint le complet développement de ses facultés mentales, qu'il soit initié ou non aux secrets de la science, connaît très bien quel est le domaine où s'exerce d'ordinaire l'efficacité des causes naturelles. Il sait, par exemple, quelles sont les propriétés de l'eau, du feu, etc., ce qu'il faut à peu près de vivres pour nourrir une grande multitude, quel est le

traitement ordinaire des maladies corporelles et quand les ressources de la médecine sont absolument impuissantes. Il n'ignore pas, surtout, que sa puissance à lui est limitée et que, s'il peut engendrer un être vivant, qu'il appelle son fils, il ne saurait raviver les victimes de la mort.

Personne refuse d'admettre, non plus, qu'il faut laisser à notre ignorance une certaine latitude où, malgré les apparences merveilleuses, dans certains faits, elle doit accorder à la nature le bénéfice du doute.

Mais, si la ligne de démarcation n'est pas, nettement définie entre la nature et la surnature, il n'en est pas moins vrai qu'elle existe. On ne sait pas au juste où les forces naturelles viennent expirer, mais enfin on sait bien qu'elles s'arrêtent quelque part, à une limite assez rapprochée. Le projectile qui s'échappe du canon d'un fusil sous la poussée de la poudre en combustion ira plus ou moins loin dans l'espace, sans qu'on puisse préciser au juste l'endroit où il cessera d'avancer, mais il n'ira certainement pas dans la lune.

Bref, sans avoir exploré le monde jusque dans ses extrêmes limites, nous savons qu'il est fini et limité avec tout ce qui le constitue.

Aussi, quand un prodige s'accomplit en dehors de toutes les forces connues et réputées possibles de la nature, nous sommes en droit d'y

voir l'intervention de Dieu : exemple, l'arrêt du soleil par Josué ou la division des eaux de la mer Rouge par Moïse. Mais, quand ce phénomène relève d'une puissance souveraine et qu'il demande pour être produit une cause d'une vertu infinie, évidemment, il n'y a pas d'erreur possible, nous sommes loin, bien loin, de la ligne indécise qui sépare le naturel du surnaturel. Le maître absolu de la nature nous apparaît alors dans toute sa majesté, du moins par son action toute puissante, et nous pouvons sans crainte constater le miracle.

Maintenant, voyons Jésus-Christ à l'œuvre. Il manifeste pour la première fois sa puissance surnaturelle aux noces de Cana, en Galilée, à la prière de Marie, en changeant l'eau, dont on avait rempli six grands vases de pierre, en un vin délicieux. Ce premier miracle, qui eut lieu en présence de nombreux témoins, convertit les premiers disciples du Sauveur qui, dès lors, crurent à leur maître. (1)

A partir de ce moment, la Galilée, la Samarie et la Judée deviennent le théâtre de ses prodiges ; toutes les infirmités humaines sont l'objet de ses cures merveilleuses ; les vents et les tempêtes, les flots courroucés reconnaissent sa puissance, et les démons eux-mêmes, forcés de lui obéir, rendent hommage à sa divinité.

(1) Joan, 2, III.

Il guérit le fils d'un officier de Capharnaüm, la belle-mère de St. Pierre ; remplit à les rompre les filets de son disciple Simon, qui devait, suivant l'expression du Sauveur, devenir pêcheur d'hommes ; rend la santé à un paralytique qu'on descend par le toit dans la maison de St. Pierre, en disant cette parole si pleine d'autorité : " Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés sont remis, ou : Levez-vous et marchez ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je te dis : Lève-toi, emporte ton lit et va en ta maison. (1)

De nouveau, à Jérusalem, à la piscine de Bethesda, par cette simple phrase : " Levez-vous, prenez votre lit et marchez," il procure la santé à un homme qui était malade depuis trente ans. Il récompense la foi du centurion par la guérison instantanée de son serviteur mourant, et dans la Samarie, dix lépreux, lui doivent la délivrance de leur horrible maladie. Il rend la vue à un pauvre aveugle de Bethsaïde, et, plus tard, à Jérusalem, au grand embarras des pharisiens, il ouvre à la lumière les yeux d'un pauvre homme qui n'avait pas vu depuis sa naissance. " Va-t-en, lui dit-il, après lui avoir appliqué sur les yeux de la terre mouillée de sa salive, et lave-toi dans la piscine de

(1) Matl., 9, 1-8.

Siloé. Il y alla donc, se lava et revint voyant." Il calme la tempête sur la mer de Gallilée, apaise les flots courroucés, et, quelque temps plus tard, ses apôtres épouvantés le voient venir à eux marchant sur les eaux. Enfin, en présence des disciples de Jean, et en plusieurs occasions, l'Évangile raconte qu'il guérit tous les malades et délivra tous les possédés qu'on lui emmena.

Ces prodiges sont de tous les jours, et comme l'appendice ou le pendant de la prédication de Jésus.

Ce qui les distingue des actions merveilleuses opérées par les magiciens de l'antiquité, c'est qu'ils sont accomplis dans un but d'apostolat et non pour satisfaire une vaine curiosité : " Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres," et, aux pharisiens qui lui demandent un signe dans le ciel, le Sauveur répond : " Qu'ils n'aient pas d'autre signe que celui de Jonas dans le ventre de la baleine." D'ailleurs ces miracles sont nombreux et variés ; ils s'opèrent avec une extrême facilité, par un geste ou une parole et, parfois, à distance ; ils sont certains et l'effet ne manque jamais de répondre à la volonté expresse ou à l'intention du thaumaturge ; ils sont stables de telle sorte que ceux qui recouvrent la santé ou la vie la conservent longtemps après le passage du Nazaréen.

Un autre caractère de ces prodiges chrétiens, c'est la miséricordieuse bonté qui les inspire et la fin que se propose celui qui en est l'auteur : *la gloire de Dieu et le salut des âmes.*

Mais, il nous tarde de mettre en lumière quelques-uns des miracles de Jésus-Christ.

Prenons d'abord celui de la multiplication des pains, qui eut lieu deux fois aux environs du lac de Tibériade.

Dans une vaste plaine, le Sauveur est entouré d'une grande foule. L'Évangile selon St. Mathieu, au chapitre quatorzième, nous dit qu'il y avait cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Ces gens, dans leur avidité de voir et d'entendre le Maître, oubliant toute préoccupation matérielle, n'avaient apporté avec eux aucune nourriture, et la faim commençait à se faire sentir ; car " il était déjà tard," et " l'heure du repas était passée."

Que faire ? Jésus va-t-il renvoyer affamés ces pauvres gens venus de loin pour l'entendre ? Non, son cœur touché de compassion ne peut se résoudre à cette dure nécessité. Il se fait apporter, malgré les protestations de ses apôtres, cinq pains d'orge et deux poissons qu'un jeune garçon avait avec lui.

Où est la puissance humaine qui pourra rassasier une multitude de cinq à dix mille personnes avec ces maigres aliments ?

Les apôtres ont déclaré que les deux cents francs qu'ils possédaient en commun ne suffiraient pour acheter et donner un simple morceau de pain à chacune d'elles ; et voilà qu'on se propose de régaler tout ce monde, qui a les entrailles dilatées par la faim, avec quelques provisions trouvées dans les mains d'un jeune homme qui, remarquons le bien, les a portées allégrement tout le jour tant elles sont légères !

C'est une folie ! dira-t-on, une inconcevable absurdité de songer seulement à une telle entreprise ; et ces pauvres gens que l'ont fait asseoir par groupe de cinquante ou de cent pour leur servir des vivres imaginaires seront tout-à-l'heure cruellement mystifiés.

Jésus n'hésite pas un seul instant. " Et ayant pris les cinq pains et les deux poissons, il leva les yeux au ciel, il les bénit, il les rompit et les donna ensuite à ses disciples, afin qu'ils les missent devant ceux qui étaient assis. Il leur partagea aussi les deux poissons et leur en donna autant qu'ils en voulurent. Tous mangèrent et furent rassasiés." Et les restes de ce repas miraculeux remplirent douze corbeilles. Le même prodige fut renouvelé quelques temps après.

Ce fait dérouté notre raison, si nous ne voulons voir en Jésus qu'un homme ordinaire ; mais il est parfaitement compréhensible, si le Christ est le même Dieu qui depuis bientôt six mille ans nourrit l'humanité entière

Les pharisiens, oubliant que Jésus chassait les démons, avaient osé attribuer à Belzébuth l'un des princes de la géhenne, son pouvoir merveilleux de faire des miracles. Car les esprits infernaux, malgré leur châtiement, ont conservé une grande puissance et peuvent opérer de véritables merveilles. Mais, Jésus répondit victorieusement à ses ennemis en disant : " Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, et tout ville ou maison qui est divisée contre elle-même, ne pourra subsister. Que si satan chasse satan, il est divisé contre lui-même : comment donc son royaume subsistera-t-il." (1)

Toutefois, il convenait de fermer la bouche aux pharisiens anciens et modernes par des faits plus éclatants encore que ceux rapportés jusqu'ici.

" Peu de temps après, Jésus allait dans une ville appelée Naïm ; et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple. Et, comme il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort : c'était un fils unique de sa mère ; et cette femme était veuve ; et il y avait une grande quantité de personnes de la ville avec elle. Le Seigneur l'ayant vue fut touché de compassion pour elle, et il lui dit : ne pleurez point. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrê-

(1) Math., 11, 4-7.

tèrent. Alors il dit : " Jeune homme, levez-vous, je vous le commande." En même temps le mort se leva sur son séant, et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère." (1)

Une autre fois, la scène se passa sur les bords du lac de Tibériade, " un chef de Synagogue, nommé Jaïre, le vint trouver ; et le voyant, il se jeta à ses pieds et il le suppliait avec grande instance en lui disant : ma fille est à l'extrémité ; venez lui imposer les mains pour la guérir et lui sauver la vie. Jésus s'en alla avec lui et il était suivi par une grande foule de peuple qui le pressait." C'est en se dirigeant vers la maison de Jaïre que Jésus guérit une femme qui souffrait d'une perte de sang depuis douze ans. Or, pendant qu'il était arrêté parlant à cette femme, les gens du chef de Synagogue vinrent trouver leur maître et lui dirent : " Votre fille est morte, pourquoi tourmentez-vous encore le Maître ? Mais Jésus ayant entendu cette parole dit au chef de Synagogue : " Ne craignez rien croyez seulement." Et il ne permit à personne de le suivre, sinon à Pierre, à Jacques, et à Jean frère de Jacques. Etant arrivés à la maison de ce chef de Synagogue, il vit une troupe confuse de gens qui pleuraient, et qui jetaient de grands cris. Et en entrant il leur dit : " Pourquoi faites-vous tant de bruit, et pourquoi pleu-

(1) Luc, 6, 11 et ss.

rez-vous ? Cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie." Et ils se moquaient de lui. Mais ayant fait sortir tout le monde, il prit le père et la mère de l'enfant, et ceux qui étaient avec lui, et il entra dans le lieu où la fille était couchée. Et la prenant par la main, il lui dit : "Talitha cumi," c'est-à-dire : "Ma fille, levez-vous je vous le commande." Au même instant, la fille se leva et se mit à marcher ; car elle avait douze ans : et ils furent extrêmement étonnés." (1)

Le récit de ces deux résurrections exclut toute idée de supercherie. Le jeune homme que l'on conduit au cimetière, suivi de sa mère éplorée dont il est l'unique enfant ; la foule nombreuse du cortège funèbre ; Jésus qui arrive là par hasard, venant de Capharnaüm ; la surprise et la frayeur même des nombreux témoins du miracle : tout cela ne peut se concilier avec les exploits d'un vulgaire charlatan qui aurait préparé son tour à l'avance.

Il en est de même pour la fille de Jaïre, d'abord mourante quand son père vient supplier Jésus de lui sauver la vie, et qui rend le dernier soupir avant que le Sauveur soit rendu à la demeure du chef de la Synagogue. Que de complices il faudrait supposer pour transformer cette scène si touchante, interrompue, du reste,

(1) Marc, C. 5, v. 22 et ss.

par un autre miracle, en une pure et grossière comédie !

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, les pharisiens, les prêtres et les princes de la nation juive avaient l'œil ouvert sur les agissements de Jésus, et leur haine n'aurait pas tardé à découvrir le nœud de l'énigme, disons le mot, le truc, s'il avait existé. Mais, non-seulement, ils n'ont rien découvert d'anormal dans ces prodiges de Jésus; ils en ont admis l'authenticité, disant : " Que faisons-nous ? Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire de la sorte, tous croiront en lui." (1)

Le rationalisme, qui a été si mal servi par les ennemis de Jésus, cherche à se reprendre et suppose gratuitement, contre toute vraisemblance, que le jeune homme de Naïm et la fille de Jaïre n'étaient pas véritablement morts. Curieuse coïncidence, tout de même, qu'on se soit trompé de la sorte, juste à temps et juste à point, pour fournir à Jésus l'occasion de faire deux miracles éclatants ! Plus étrange encore que ces deux morts apparentes aient cessé, à l'instant même ou la parole " Lève-toi " était prononcée, pour faire place à la plus parfaite santé !

Mais, admettons, pour le moment, qu'il reste un doute, si faible qu'il soit ; voici un autre mi-

(1) Joan 11, 47, 48.

racle qui va le faire disparaître. C'est la résurrection de Lazare, frère de Marthe et de Marie.

“ Lorsque Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici mon frère ne serait pas mort. Jésus voyant qu'elle pleurait, et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit et se troubla lui-même, et il dit : Ou l'avez-vous mis ? Ils lui répondirent : Seigneur, venez, et voyez. Alors Jésus pleura. Et les disciples dirent entre eux : Voyez comme il l'aimait.

Mais, il y en eut quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? Jésus' donc frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulcre : c'était une grotte, et on avait mis une pierre par dessus. Jésus leur dit : Otez la pierre. Marthe, sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ? ”

Lazare est véritablement mort ; car il y a quatre jours qu'il est dans son sépulcre, enveloppé de bandelettes. D'ailleurs, il exhale une odeur tellement infecte que Marthe ne veut pas qu'on ouvre le tombeau.

La corruption est l'indice certain de la mort, et toutes les hypothèses de la libre pensée vien-

ment échouer contre cette parole de la sœur Lazare " Il est déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là." Maintenant voyons la suite.

" Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut, dit : " Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi je savais que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croit que c'est vous qui m'avez envoyé." Ayant dit ces mots, il dit d'une voix forte " Lazare, sortez dehors." Et, à l'heure même, le mort sortit ayant les mains liées de bandes, et son visage était enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : " Déliez-le, et le laissez aller." (1)

Voilà dans toute sa sublime simplicité le drame saisissant de la résurrection de Lazare. Le cœur de Jésus rempli de douceur et de bonté s'y révèle ostensiblement ; car une vive émotion s'empare de lui quand il voit pleurer Marie et ceux qui l'environnaient. Sa puissance souveraine, qui règne dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, s'affirme d'une manière éclatante, et la mort, bien réelle cette fois, recule d'un pas devant le Maître de la vie. Ce tombeau de Lazare est un trône d'où Jésus commande à l'univers entier ; car qui pourra désormais résister à son autorité ? C'est un piédestal sur lequel le

(1) St. Jean Chap. XI.

divin rédempteur domine toute créature et nous laisse pressentir l'éclat fulgurant de sa divinité !

Toutefois, la résurrection de Lazare, du fils de la veuve de Naïm et celle de la fille de Jaïre, si elles couronnent dignement la série de prodiges du Christ Jésus, ne sont après tout que la répétition d'un miracle qui avait déjà été opéré par un prophète dont le peuple de Dieu garde encore le souvenir.

Un peu plus tard, les apôtres, au nom de Jésus, il est vrai, et quelques saints personnages, dans le cours des siècles, parleront en maître à la mort et lui feront abandonner ses victimes. Il fallait donc davantage au maître du monde pour affirmer sa divinité d'une manière incontestable et pour rendre inébranlable la foi de ses disciples.

C'est pourquoi, non content de ressusciter les autres, Jésus va se ressusciter lui-même.

Ici, transportons-nous au sépulcre de Joseph d'Arimathie où le corps ensanglanté de Jésus vient d'être enseveli ; nous y trouverons des soldats en faction. Interrogés, pourquoi ils montrent la garde autour de ce tombeau, ils répondront que les princes des prêtres juifs leur ont confié cette mission pour empêcher les disciples du supplicié Jésus d'enlever son cadavre et de faire croire ensuite à sa résurrection.

A la résurrection ?—Oui, diront-ils, le Christ a annoncé, quelques jours avant sa mort, qu'il sortirait vivant de son tombeau.

Mais, soldats de Rome, a-t-on pris toutes les mesures pour prévenir une telle supercherie ?—Voyez vous-mêmes. Le sépulcre est creusé dans le roc vif et l'entrée en est fermée par une grande pierre qui est soigneusement revêtue du sceau de l'état ; puis, nous sommes là, nous les conquérants du monde !...—Très bien, mais si le Christ n'était pas vraiment mort, s'il allait revenir d'un simple évanouissement ? — Rassurez-vous, diront les gardes, sa mort est bien réelle, nous en avons été les témoins et tout le peuple avec nous. La haine de ses bourreaux n'a pas fait les choses à demi : flagellé à tel point que son corps n'offrait plus qu'une plaie ; couronné d'épines ; maltraité toute une nuit et une partie du jour suivant, le Christ, déjà épuisé par ces souffrances, a été cloué sur une croix où il est resté suspendu par les pieds et les mains.

Il y était depuis trois heures, en proie aux plus cruelles tortures, quand il a rendu le dernier soupir en poussant un grand cri. Nous avons été les témoins de ce trépas et nous n'oublierons jamais l'aspect sinistre du ciel tout à fait obscurci, à ce moment, et l'ébranlement subit de la montagne qui s'est entrouverte à l'endroit même où la croix avait été enfoncée !

Ce n'est pas tout ; bien que le corps de Jésus fut déjà froid et rigide, quand on vint rompre les jambes aux autres suppliciés, le soldat Longin lui a transpercé le côté avec le fer de sa lance.

Comme vous voyez, la mort du Christ dont nous gardons le tombeau ne saurait être douteuse.

D'ailleurs, si vous doutez de notre témoignage, croyez, du moins, ceux qui l'ont enseveli. Sa mère y était, et nul doute que, s'il était resté un souffle de vie dans le corps de son fils bien-aimé, elle n'aurait pu manquer de s'en apercevoir.

Evidemment, ce corps, enveloppé d'un linceul, embaumé d'aromates, qui repose dans le sépulcre confié à la garde des soldats de César est bien véritablement un cadavre ; s'il revient à la vie comme il l'a promis de son vivant, Jésus est vraiment le Fils de Dieu et nous croirons en lui.

Maintenant, tout près de ce tombeau, au milieu des gardes, attendons les événements, et voyons si le Christ va réellement ressusciter.

“ Mais, cette semaine étant passée, le premier jour de la suivante commençait à peine à luire que Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre : car un ange du

Seigneur descendit du ciel et vint renverser la pierre, et s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair, et ses vêtements comme la neige. Les gardes en furent tellement saisis de frayeur qu'ils devinrent comme morts. Mais l'ange s'adressant aux femmes leur dit : Pour vous, ne craignez point ; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié : Il n'est point ici il est ressuscité comme il l'avait dit." (1) Il leur ordonna en même temps d'aller annoncer la grande nouvelle de la résurrection de Jésus aux apôtres. Quand aux gardes, dès qu'ils purent se relever, ils revinrent à la ville et racontèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé. Ceux-ci leur donnèrent une grande somme d'argent pour acheter leur silence.

Voilà le fait de la résurrection tel qu'il est raconté par St Mathieu.

Et, qu'on n'aille pas croire que c'est une histoire inventée à plaisir par des disciples enthousiastes qui ont pris leur désir pour une réalité. Non, jamais événement historique ne fut mieux prouvé que celui-là.

Il y a d'abord cette pierre du sépulchre renversée tout à coup par une force mystérieuse ; les gardes terrassés et mis en fuite ; l'apparition d'un personnage surnaturel qui annonce aux saintes femmes la résurrection de Jésus ; le tom-

(1) Math. Cap. 18.

beau ne renfermant plus qu'un linceul ; le Christ lui-même qui se présente à Marie Madeleine, et ensuite à ses compagnes Marie, mère de Jacques et Solomé, qui leur parle et leur confie un message pour les apôtres réunis au Cénacle, et, enfin, l'incredulité de ces derniers qui prennent pour du délire ce que les messagères du Christ leur annoncent, excluant ainsi tout soupçon de fourberie de leur part. Puis, les événements se précipitent ; le jour même de la mystérieuse disparition du corps du Christ, St Pierre revenant du sépulcre et deux autres disciples allant à Emmaüs voient Jésus, lui parlent et croient à sa glorieuse résurrection.

Le soir : cette mémorable journée, les apôtres réunis dans une salle dont les portes sont soigneusement fermées, peut-être au moment où ils écoutent avec étonnement le récit de leur chef ou la narration si touchante des disciples. d'Emmaüs, les apôtres, dis-je, aperçoivent tout à coup au milieu d'eux leur divin maître qui leur donne sa paix, mange à leurs yeux ce qu'ils lui apportent, leur montre ses blessures et leur accorde le pouvoir divin de la rémission des péchés.

Huit jours plus tard, nouvelle apparition au même endroit, en présence des mêmes personnages et, en plus, de St Thomas, demeuré incrédule qui, pour être convaincu, veut voir de ses

yeux et toucher de ses mains les plaies du divin crucifié.

Après cela, le théâtre des apparitions change; Jésus, qu'on peut appelé le vainqueur de la mort, continue à se manifester en Galilée et, tout particulièrement, sur les bords du lac de Tibériades qui avait été le témoin de ses nombreux miracles; il y renouvelle la pêche miraculeuse, confère à St Pierre la primauté de son Eglise et, sur le sommet d'une montagne, en présence de plus de cinq cents témoins qui le voient et l'adorent, il prononce cette parole qui a retenti à travers les siècles: "Allez, enseignez les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du St Esprit."

Enfin, revenus à Jérusalem, les disciples du Christ en grand nombre contemplant une dernière fois leur maître bien-aimé sorti de son tombeau depuis quarante jours. Tous croient en lui et reçoivent avec une sainte avidité ses derniers enseignements plus solennels et plus efficaces que jamais. Ils l'entendent qui promet de leur envoyer l'Esprit-Saint, et, s'étant rendus avec lui de l'autre côté du Cedron sur le sommet de la montagne des Oliviers, ils se prosternent à ses pieds et reçoivent sa bénédiction.

C'est à ce moment que le Christ, ayant la main levée pour bénir, s'élève en haut plein de puissance et de majesté.

Eperdus, ils le suivent du regard, quand une nuée leur dérobe la vue du Fils de Dieu qui va prendre dans le ciel, comme homme, la première place à la droite de son Père.

Cette preuve de la résurrection de Jésus-Christ est complète. Aussi, n'est-il pas étonnant que le tombeau du Christ soit devenu le roc inébranlable sur lequel s'appuie la foi du chrétien. Désormais, les apôtres iront aux extrémités du monde proclamer la divinité du Sauveur, parce qu'ils ont été les témoins de sa résurrection glorieuse. Quand les puissances de la terre voudront leur fermer la bouche, ils répondront avec St Pierre : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes." Les persécutions et la mort les trouveront invincibles dans leur croyance. Que dis-je, sur le point d'expirer, en proie aux plus cruelles tortures, ils se tourneront avec joie et confiance vers le Christ ressuscité qui règne là-haut dans le ciel et qui sera lui-même leur récompense.

De pareils témoins sont dignes de foi et, malgré le scepticisme de la libre pensée, la parole de Pascal, si profonde et si vraie, reçoit encore ici son application. " Je crois des témoins qui se font égorger."

Aussi, l'affirmation apostolique touchant la résurrection, trouve-t-elle un écho merveilleux dans les âmes, dès les premiers temps. Des mil-

liers et des milliers d'individus de tout âge, de tout sexe et de toute condition, convertis au christianisme, vont répétant que le Christ est vraiment Dieu parcequ'il est ressuscité. Cette profession de foi, ils la redisent devant leurs juges transformés en bourreaux ; et trois siècles durant, vingt millions de martyrs viennent ainsi corroborer de leur sang le témoignage des apôtres.

La foi au Christ sorti vivant de son tombeau va grandissant d'âge en âge, de siècle en siècle ; dans les contrées barbares comme dans les villes les mieux policées ; chez le pauvre et chez le riche ; sous l'humble toit de chaume comme sous les lambris dorés ; dans les grandes basiliques, au milieu de pompeuses cérémonies, aussi bien que dans les fameuses universités qui abritent le génie ; et, partout, de toutes les générations humaines qui, semblables à des flots tumultueux, déferlent depuis dix-neuf siècles, sur les rives éternelles ; de tous les coins du globe, s'échappe le même cri de foi victorieuse : " Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat " ! Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande en souverain !

Agenouillés à vos pieds, ô Jésus, nous n'hésitons plus à reconnaître dans votre personne adorable, le Sauveur du monde, le Messie entrevu par les prophètes, le grand roi qui règne dans

les cieux et que l'univers reconnaît pour son créateur. Oui, vous êtes vraiment Dieu, et malgré les cris discordants de l'impiété, nous vous adressons nos hommages et nos adoration. Votre religion est divine puisqu'elle vient de vous et, désormais, dans nos recherches de la vérité révélée, nous nous en tiendrons au Christianisme implanté par vous sur la terre.

Mais comme il nous reste à localiser le précieux dépôt de la révélation, nous allons, ô Jésus, mettre en lumière la sainte Eglise, votre épouse bien-aimée et votre chef-d'œuvre, qui, à elle seule, suffit pour faire briller autour de votre front l'auréole de la divinité !



TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

INTRODUCTION

Le christianisme est divin comme son auteur, et nul ne peut refuser d'embrasser une religion que Dieu lui-même est venu nous enseigner.

Seulement, à peine en possession de cette importante vérité : " que le dépôt de la révélation se trouve dans la religion de Jésus-Christ," nous voyons surgir une nouvelle difficulté.

Le mot christianisme, de nos jours, résonne vaguement aux oreilles de la multitude et semble vouloir désigner la variété des sectes dissidentes qui professent, avec des nuances plus ou moins prononcées dans le rite et le dogme, la doctrine du divin crucifié.

Le protestantisme, à lui seul, couvre les trois quarts du globe de ses branches disparates, qui ne se rattachent entre elles que par leur opposi-

tion au catholicisme et leur foi multicolore en un certain livre appelé la Bible. Les soi-disant orthodoxes de la Russie et de la Grèce, sous la tutelle de l'autorité civile, forment aussi un groupe à part dans la grande famille chrétienne. Les catholiques, enfin, soumis à l'autorité d'un chef spirituel qui est le Pape, et sous la direction des évêques en communion avec le siège de Rome, constituent un troisième groupement, le plus considérable de tous, qui a ses membres dans tous les pays du monde. Je passe sous silence une foule de petits rameaux sectaires qui, à l'instar de la Réforme protestante et du schisme grec, se sont détachés de l'Eglise catholique et subsistent encore, plus ou moins ignorés, dans certaines contrées de l'Asie et de l'Afrique.

Notons, en passant, que le catholicisme est la seule religion qui soit d'origine vraiment chrétienne. Lui seul semble être le tronc principal d'où les sectes dissidentes ont été élaguées. Seul, de toutes les dénominations religieuses chrétiennes, il n'a pas une condamnation doctrinale pour point de départ ; et aucun homme, si fameux qu'il soit, ne peut se vanter d'en avoir été le promoteur.

Toutefois, malgré les apparences qui favorisent le culte catholique, l'homme de bonne foi qui cherche la véritable religion révélée ne saurait s'empêcher, après avoir reconnu la divinité

du christianisme, d'éprouver un certain embarras. |

Si, d'un côté, il sait, comme nous l'avons démontré, que la vérité religieuse est une ; de l'autre, il se demande ce qu'il faut penser des sectes dissidentes ; comment il se fait que le troupeau de Jésus-Christ soit ainsi divisé, où se trouve, enfin, la religion vraie et divinement révélée de Jésus-Christ.

Ce premier moment d'hésitation passé, qu'on se rassure. Jésus, dont la venue fut précédée dans l'histoire du monde par la trainée lumineuse des prophéties qui ont guidé les espérances des peuples anciens, de la porte du paradis terrestre jusqu'à son berceau, ne pouvait permettre à l'erreur de nous faire perdre la trace de son passage ici-bas. Il nous a ouvert une voie bien marquée qui a toujours été, qui subsiste encore et qui sera jusqu'à la fin des temps la voie droite du salut éternel.

Il n'a pas confié sa religion à l'aventure, n'a laissé l'œuvre de la rédemption, qui lui a coûté son sang, courir le risque des institutions humaines qui prospèrent et grandissent pour décroître et périr.

Il a créé pour sa doctrine un moyen de transmission qui la fera parvenir, pure de tout alliage, à toutes les générations humaines jusqu'à la fin des temps.

Serait-il admissible que le soleil de justice qui "éclaire tout homme venant en ce monde," n'aurait brillé d'un si vif éclat que pour s'obscurcir ensuite ?

Non. Il a prêché, manifesté à la terre les vérités de l'ordre surnaturel ; il a établi des moyens de sanctification, de véritables canaux spirituels qui déverseront dans les âmes les grâces salutaires méritées par lui sur la croix ; mais, ce trésor divinement constitué, mille fois plus précieux que tous les trésors de la terre, sera confié à des mains sûres qui sauront le garder soigneusement et en faire bénéficier l'humanité toute entière.

J'ai nommé l'Eglise de Jésus-Christ.

L'Eglise, en effet, a été établie par notre Rédempteur sous la forme d'une *société parfaite et indéfectible*. Il lui a donné un *magistère infail- lible* et des *notes* distinctives pour la faire reconnaître à travers les âges. Cette société religieuse ainsi constituée, comme nous pourrons le constater nous-même par ses prérogatives et ses marques, est l'Eglise catholique apostolique et romaine.



CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE A ÉTÉ INSTITUÉE PAR JÉSUS-CHRIST
SOUS LA FORME D'UNE SOCIÉTÉ PARFAITE

Ici, j'entends les sourdes clameurs du protestantisme qui s'insurge contre la forme sociale de l'Eglise du Christ, et ne veut laisser subsister au milieu de ses membres que des liens mystérieux qui échappent à l'œil le plus clairvoyant.

Les disciples de Luther ont raison de s'alarmer; car, si l'association des fidèles, constitués en société visible et parfaite, remonte aux premiers temps du christianisme, on se demande ce qu'ils peuvent bien être, eux, les derniers venus, que le monde ignorait avant le seizième siècle !

Pour faire une démonstration sérieuse, nous allons procéder par gradations et, peu à peu, mettre en relief les grandes lignes de la société fondée par notre divin Sauveur.

Le nom de société désigne l'union d'un certain nombre d'individus de l'espèce humaine, qui vivent sous la dépendance des mêmes lois, sont soumis à la même autorité, participent aux mêmes moyens d'action et poursuivent le même but, qui est leur bien commun. Je parle ici de la société parfaite et non de ces associations secondaires, comme il en existe dans le commerce

et l'industrie, qui n'ont le plus souvent que des conventions librement consenties entre leurs membres, pour des fins particulières.

L'état social est la conséquence de notre nature intelligente et, aussi, le résultat de nos imperfections.

L'homme, qui est par sa naissance le membre de la plus ancienne des sociétés, LA FAMILLE, aime à vivre au milieu de ses semblables ; à partager les aspirations communes de ceux qu'il appelle ses compatriotes ; à se dire le citoyen d'une nation ou société dont les liens sont le plus souvent l'unité de race et de langage, le sol de la patrie et, surtout, l'autorité civile. Il salue avec orgueil l'emblème de la puissance et des gloires de son pays, qui flotte sur les édifices publics, au grand mât des navires, à la tête des régiments nationaux. L'union qui règne chez un peuple est une source féconde de grandes idées et de nobles dévouements. L'homme de la solitude, ou sans rapports sociaux, est faible ; incapable souvent de pourvoir à ses propres besoins ; tandis que, réunis en faisceaux, les efforts individuels deviennent la puissance et la force.

Aussi, l'humanité tout entière, depuis les temps les plus reculés, a-t-elle vécu dans les différentes contrées du globe partagée en groupes distincts qui, sous une forme ou sous une autre, s'appellent des sociétés ou des peuples. Comme

l'ordre surnaturel perfectionne la nature de l'homme sans la détruire, il était convenable que le Christ donnât à sa religion pratiquée par un grand nombre de disciples, la forme stable d'une société très parfaite.

C'est, du reste, ce qu'il a fait. Il n'y a qu'à ouvrir l'Évangile pour s'en convaincre. Jésus n'a pas seulement prêché une doctrine céleste ou donné des préceptes d'une grande sainteté, il a établi deux ordres bien distincts parmi les chrétiens : les pasteurs et les fidèles ; ceux qui commandent, qui enseignent, qui distribuent les dons de Dieu, et ceux qui obéissent, qui s'instruisent et qui sont sanctifiés. Aux uns, il dit : " Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise." (1) Aux autres : " Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain." (2) A ses apôtres, qui, eux et leurs successeurs seront les chefs de l'Église, il communique la puissance qu'il a reçue de son Père : " Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, (3), " De même que j'ai été envoyé je vous envoie." (4) Puis, désignant clairement quel sera le véhicule de sa doctrine à travers les siècles, il confie à la parole de ces hommes la mission de

(1) Luc, X, 16.

(2) Math. XVIII, 17.

(3) Math., 28. 13.

(4) St. Joan, XX, 21.

prêcher et d'enseigner : " Allez et enseignez toutes les nations." (5)

Enfin, il donne aux mêmes apôtres le pouvoir de remettre les péchés, celui de purifier les âmes par les ondes baptismales, et, comme apapage de leur sacerdoce, l'auguste ministère de son corps et de son sang dans l'Eucharistie.

Le triple pouvoir des pasteurs de l'Eglise, aussi incontestable que la lumière du soleil, suppose chez le peuple chrétien des devoirs corrélatifs. Ainsi, à l'autorité des pasteurs correspond l'obéissance des fidèles ; à l'enseignement magistral des docteurs du christianisme, l'humble docilité des disciples du Sauveur ; enfin, aux fonctions saintes des prêtres de la nouvelle loi, répond la soif insatiable des âmes qui désirent s'abreuver aux sources intarissables de la grâce.

Voilà que le chaos se débrouille et que nous commençons à voir se dessiner les gracieux contours de l'Épouse bien aimée du Christ. Nous avons déjà sous les yeux un troupeau sous la direction de pasteurs zélés, un peuple sous la conduite de chefs légitimes et expérimentés.

Toutefois, ce n'est pas encore suffisant. A ce corps hiérarchique et social, il faut une tête qui centralise tous les pouvoirs et maintienne au milieu de ses membres une harmonieuse unité.

(5) Math. 28, 18.

“ Il faut ” est une expression un peu forte, disons plutôt que cela nous paraît convenable. Car, si nous mettons de côté les abus de l'autocratie qui, trop souvent dans les gouvernements de ce monde, dégénère en tyrannie, il est certain que le pouvoir unique et absolu est le plus efficace et le plus parfait, puisqu'il répond mieux à la fin de l'autorité qui est de maintenir l'unité chez les membres d'une société. D'ailleurs, il se rapproche davantage de la souveraine perfection gouvernementale qui est Dieu dirigeant le monde.

Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ a donné à son Eglise un chef, qui sera sa pierre fondamentale et sa sauvegarde contre les puissances des ténèbres : “ Pierre, tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. ” (1)

Et, n'allons pas croire qu'il s'agisse d'un grade honorifique qui soit la récompense de la foi de Simon en la divinité du Sauveur.

D'abord, il serait difficile de comprendre comment une présidence honoraire, décernée à l'un des apôtres, pourrait servir de base immuable à la société chrétienne et la mettre pour toujours à l'abri des coups meurtriers de ses ennemis. De plus, le divin Maître manifeste clairement

(1) Math. 16, 17.

dans d'autres paroles qu'il entend confier à St. Pierre un véritable pouvoir de juridiction (ou la primauté, comme disent les théologiens), sur toute l'Église.

Pour récompenser l'apôtre de la triple affirmation de son amour, Jésus lui dit, deux fois, de paître ses agneaux et, une fois, de paître ses brebis. Or, qui sont ces agneaux et ces brebis que le pécheur Simon devra conduire aux pâturages du Christ ? Ce sont évidemment les chrétiens, les disciples de Celui qui a dit : " Je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent." " Je donne ma vie pour mes brebis." (1)

· Pourquoi la houlette est-elle placée dans les mains de saint Pierre ? Quel sera son autorité sur le troupeau de Jésus-Christ ?

Il suffit de comprendre le langage biblique pour savoir que, aux trois fonctions d'un berger qui consistent : à conduire les brebis, les empêcher de se disperser et les protéger contre les loups, correspond, dans le gouvernement d'une société humaine, le triple pouvoir législatif, judiciaire et exécutif.

Jésus-Christ a donc conféré à l'apôtre, qui doit être la pierre fondamentale de l'Église, l'autorité souveraine qu'il avait lui-même reçue de

(1) Joan, X, 14.

son Père ; et, désormais, l'Église a ses membres, sa hiérarchie et son chef.

Lui manque-t-il quelque chose pour être une véritable société ?

—Elle a déjà reçu de son fondateur les lois qui la régissent ; elle a, du reste, établi dans son sein un gouvernement qui, sans toucher aux préceptes fondamentaux du christianisme, saura prendre en temps et lieu les mesures disciplinaires que requièrent les besoins de ses enfants.

—Elle est bien visible, quoiqu'en disent les protestants, dans ses membres, ses pasteurs et son chef ; dans sa liturgie, ses sacrements et ses œuvres de bienfaisance. Sa tête est au ciel dans la personne du Christ ressuscité, son âme échappe à l'œil de l'homme ; mais son corps est incontestablement sur la terre.

—Elle a ses moyens d'action, dont les principaux sont les sacrements de la loi nouvelle, institués par son fondateur pour signifier et produire la grâce dans les âmes.

Sa fin propre, surnaturelle et indépendante de toutes les puissances de la terre, lui est clairement manifestée par la vie, les paroles, les actions et la mort du Rédempteur, qui est venu sauver ceux qui allaient périr et ne s'est élancé de la tombe au plus haut des cieux, que pour nous indiquer le terme de notre existence terrestre : la glorieuse vision de Dieu dans le ciel.

Bref, que faut-il encore à l'Église de Jésus-Christ pour prendre place à côté des peuples du monde, leur ouvrir ses bras, et, sans les absorber, les recevoir dans son sein comme les enfants d'une même mère ?

A celle qui a reçu l'organisation d'une société très parfaite, non pour accomplir une œuvre passagère, mais pour porter dans ses mains le flambeau de la révélation, il faut, non seulement les droits inhérents à la souveraineté d'une nation libre, mais aussi, la stabilité dans sa constitution, dans ses dogmes et sa morale. Il faut *l'indéfectibilité et l'infailibilité*.



CHAPITRE II

L'INDÉFECTIBILITÉ DE L'ÉGLISE

Les monuments élevés par la puissance de l'homme sont périssables comme lui. Dieu seul fait des œuvres immortelles parce qu'il est éternel.

Toutefois, malgré la caducité des choses de ce monde, malgré les ruines du passé qui dressent

ça et là leurs masses imposantes ; il y a quelques vieux peuples qui ont survécu aux antiques sociétés et restent debout sur une terre transformée autour d'eux, comme ces vieillards qui ont atteint l'extrême vieillesse après avoir vu tomber la plupart de leurs contemporains.

Mais que de changements, que de modifications profondes survenus dans le cours de leur existence nationale.

La royauté et la démocratie républicaine, l'aristocratie et l'empire, l'anarchie et la dictature ont tour à tour présidé aux destinées de ces peuples ; des éléments nouveaux sont venus altérer la pureté de la race primitive et parfois l'éliminer ; le territoire, lui-même, ce berceau des nationalités a reculé ou rétréci ses frontières, et la langue s'est tellement transformée que les dernières générations comprennent à peine les écrits de leurs devancières.

Il était réservé au christianisme de donner au monde, où tout vieillit et se transforme, le spectacle d'une société toujours jeune, pleine de sève et semblable à elle-même ; car Jésus-Christ a fait son Eglise indéfectible, c'est-à-dire, impérissable.

Il a, pour cela, engagé sa parole divine. Mais, pour comprendre la véritable signification des promesses du Sauveur à son Eglise, il faut se rappeler que, en dehors de notre monde maté-

riel, il est une puissance formidable d'esprits puissants vers sous la domination de Satan qui, depuis le premier homme, s'efforce de pousser l'humanité dans la voie de la perdition : c'est la cité du mal décrite par St Augustin.

Or, dans la sombre géhenne, comme dans les villes fortifiées, les portes sont l'emblème de la force, le symbole de la puissance, le lieu où l'on se représente les chefs de la milice infernale réunis pour comploter contre la cité de Dieu. Portes terrifiantes, s'il en fut jamais, cause déjà de bien des désastres depuis la catastrophe de l'Eden.

Ne craignons rien toutefois, le Christ, qui a déjà broyé la tête du serpent infernal, en mourant sur la Croix, nous rassure. Son Eglise, sa ville à lui, sera inexpugnable, malgré les assauts réitérés de l'enfer, car il doit la bâtir sur une pierre mystérieuse que le maudit ne pourra jamais entamer : " Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle."

La société chrétienne, remarquons-le bien, ne sera pas à l'abri des attaques de l'ennemi. Le maître a été un signe de contradiction, l'Eglise sera comme lui en butte aux persécutions ; sa vie sera un combat continu.

" Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront."

teront aussi." (1) " Ils vous chasseront des Synagogues ; et le temps vient que quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu." (2) L'Eglise, comme autrefois la barque des apôtres sur le lac de Tibériade, sera ballotée par les flots courroucés de cette mer orageuse qu'on appelle le monde, mais Jésus dort au fond de cette barque, et, durant son sommeil, il veille sur elle et l'empêche d'être submergée.

" Je vous ai dit ces choses afin que vous trouviez la paix en moi. Vous aurez bien des afflictions dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde." (3)

Pourrait-il, d'ailleurs, ne pas veiller sur son Eglise, qui est son royaume et son héritage reconquis au prix de son sang, " Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent les empires," à qui l'univers entier se soumet et dont la providence garde avec un soin jaloux la moindre parcelle du monde, son vaste domaine ?

L'Eglise n'est pas seulement le royaume et l'héritage de Jésus-Christ, elle est son corps mystique, une partie de lui-même. " Vous êtes le corps de Jésus-Christ " (4) disait St Paul aux chrétiens de son temps, faisant par là com-

(1) St. Jean., XV, 20.

(2) XVI 2.

(3) XVI 33.

(4) Chap. XII v. 27.

prendre quelle union étroite, quoique mystérieuse, existe entre le Verbe incarné et ceux qui professent sa doctrine.

Or, de même que la chair ressuscitée du Christ est maintenant incorruptible et immortelle, de même aussi l'humanité régénérée, sortie du sépulcre ou l'avait ensevelie le péché, devenue par une assomption glorieuse le corps du divin Rédempteur sous la forme d'une société religieuse, ne peut s'altérer, se corrompre ou périr.

L'Eglise est donc immortelle, indéfectible. C'est bien du reste, ce que nous prouve son histoire.

Combien de fois ses ennemis n'ont-ils pas essayé de la détruire, et, pour cela, de la noyer dans le sang de ses propres enfants ?

Le plus puissant empire qui fut jamais, qui a tenu dans ses mains pendant près de dix siècles les destinées du monde, jure sa perte. Le colosse l'étreint dans ses bras vigoureux et déploie pour l'étouffer toutes les ressources de sa force invincible. Il lutte avec d'autant plus d'avantage que l'Eglise ne se défend pas.

Elle prie, se cache dans les souterrains, s'agenouille avec ses martyrs sous la dent des bêtes féroces, offre aux instruments de torture la chair palpitante de ses enfants ; mais, elle respecte jusque dans la mort la puissance tyrannique de ses bourreaux,

Combat inégal, s'il en fut jamais, du moins en apparence, entre la force et la faiblesse, entre le meurtrier et sa victime ! Cette lutte héroïque se prolonge durant trois longs siècles et fait tomber plus de vingt millions de chrétiens sous les coups de la persécution romaine.

Cependant, quand le monstre, gorgé du sang de ses victimes, se repose ; quand il est maîtrisé à son tour par le jeune et immortel Constantin, l'Église, qui, à ce moment, relève son front radieux et sort des Catacombes, voit le monde entier accourir sous ses ailes et des peuples entiers se ranger sous l'étendard de la Croix. Elle entonne le chant du triomphe et constate que le divin Maître ne l'a pas trompée. Les portes de l'enfer, si formidable pourtant, sont demeurées impuissantes. La rage de satan n'a réussi qu'à implanter la foi sur la terre et à peupler le ciel d'une légion de martyrs !

Combien de fois aussi, les nuages de l'erreur n'ont-ils pas envahi le monde et cherché à obscurcir la pureté de la foi ?

Arius, Nestorius, Eutychès, Marcion, Montan, Pélage, Photius et Luther, pour ne parler que de quelques-uns des plus fameux, s'efforcent, tour à tour, de jeter le désarroi dans les rangs de la milice chrétienne, et ne réussissent que trop à se faire des prosélytes. Les dogmes sont niés ou dénaturés, la morale foulée aux

pieds, et ces loups dévorants, souvent revêtus de la peau de l'agneau, sont d'autant plus redoutables qu'ils se donnent comme les défenseurs de la vérité révélée.

Comme elles sont terribles ces tempêtes qui renversent sur leur passage un Tertullien, (peut-être un Origène), un Lamennais, etc., appelés à juste titre les colonnes de l'Eglise ! Comme ils sont désastreux ces ouragans qui ébranlent la foi de peuples entiers, les détachent du centre de l'unité catholique, et consomment de véritables désastres qui s'appellent : le schisme ou l'hérésie !

L'Eglise a connu ces tempêtes et ces ouragans, mais elle n'a pas même ressenti le contre-coup de ces terribles secousses qui ébranlent le monde.

Toujours calme, même quand le cœur lui saigne, elle détache de ses flancs meurtris ces tristes rameaux où la sève chrétienne ne circule plus, les laisse tomber à ses pieds et continue à grandir et à pousser de nouvelles tiges qui ont vite remplacé les branches perdues.

La politique ombrageuse des souverains ou des chefs d'état et la férocité native des barbares viennent à leur tour se mesurer avec l'épouse du Christ. Les uns, sous prétexte de la protéger, veulent l'asservir, les autres cherchent à entraver la marche de ses missionnaires. De là des lois

vexateurs ou d'injustes spoliations ; pendant que d'héroïques enfants de l'Europe succombent dans un coin reculé de l'Asie ou de l'Afrique.

Ces combats de détails font des victimes, arrachent quelques âmes à celle qui a pour mission de les sauver ; mais les tyrannaux passent vite et leurs cendres méprisées réclament le plus souvent l'aumône d'une sépulture chrétienne. Les plaies des missions lointaines finissent toujours par se cicatriser, pendant que le zèle des nouveaux apôtres qui remplacent les martyrs s'enflamme de plus en plus pour la conversion des infidèles.

Enfin l'incrédulité railleuse, sous l'aile du génie, croit un bon jour en avoir fini avec le christianisme. Le sourire de Voltaire se propage dans le monde, envahit toutes les classes de la société.

Ce nouvel Hérode jette une robe blanche sur la personne adorable du Christ et sur l'épouse de son cœur. Il les promène, non pas dans les rues de Jérusalem, mais dans les théâtres, les académies, les journaux ; dans ses livres que sa plume féconde jette par centaines à la publicité ; aux yeux d'une multitude qui se moque du couple divin, bien qu'elle soit sortie des rangs de la milice chrétienne.

Ce grand railleur réussit à tourner en dérision les dogmes de la foi ; et la Bible, interprétée par lui, devient, pour la masse de ses admirateurs, un recueil de balivernes et de sottises !

Mais attendons... Le triomphe de l'incrédulité sera de courte durée : La mort est venue glacer le sourire sur les lèvres du blasphémateur qui hurla de désespoir aux approches de l'éternité et les moqueries sont tombées d'elles-mêmes. La lumière de la science est arrivée juste à point pour nous faire voir dans le prétendu philosophe de Ferney, un grand et brillant esprit d'une profonde ignorance !

C'est maintenant le tour de la science devenue orgueilleuse à cause de ses merveilleuses découvertes.

Elle voit le monde s'ouvrir devant elle comme un livre et lui livrer ses secrets les plus cachés.

Des forces nouvelles, endormies depuis la création, se réveillent sous le coup de sa baguette magique ; la distance s'évanouit, l'impossible est en quelque sorte rayé du langage humain.

Ivre de ses succès, cette bonne science qui ne doute de rien, veut approfondir le grand problème de la religion qui, par malheur, hélas, renferme de mystérieuses vérités.

Halte-là ! dit-elle à l'Eglise, explique-moi la raison de ton existence ; dis-moi pourquoi tu règnes sur les consciences !

Et, ajoutant l'action à la parole, mais avec une loyauté qui l'honore, la voilà qui soumet les pièces justificatives du christianisme à un examen sérieux mais impartial.

Vous tous qui vous dites chrétiens et catholiques, ne sentez-vous pas courir dans vos veines un frisson de terreur en voyant ces graves savants, au cœur de glace, promener leurs regards scrutateurs sur les feuilles jaunies d'un ancien manuscrit du Pentateuque ou des Evangiles ? Comment les miracles du Christ vont-ils soutenir l'épreuve d'une analyse scientifique ? Que vont devenir nos mystérieuses vérités devant ces aréopages de la science qui se font un jeu d'expliquer les problèmes les plus ardues ?

Encore une fois, rassurons-nous. L'Eglise est restée debout.

Même, la lutte n'a pas été longue. Les deux sœurs, la foi et la science, venant d'une même source qui est Dieu l'éternelle vérité, ont fini par s'entendre. La science a payé ses rodomontades par quelques humiliations et a fini par s'agenouiller devant le Christ et son Eglise dans la personne de ses plus illustres représentants.

Ainsi, après dix-neuf siècles de luttes incessantes, l'Eglise subsiste, encore jeune et vigoureuse, pleine de sève et de nobles dévouements ; image vivante de celui qui répand au dehors les trésors de sa bonté et de sa puissance, sans que

la source qui les produit soit jamais épuisée. Elle subsiste, avec ses 200,000,000 de fidèles qui professent son credo et observent sa loi, et, rassurée par son passé, elle attend avec une confiance inébranlable l'évolution des siècles futurs, mais non sans accorder sa compatissante pitié à ses ennemis d'un jour qui viennent successivement se briser sur le rocher qui lui sert de base.



CHAPITRE III

L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE

Jésus-Christ est venu sur la terre pour transmettre à l'humanité dégénérée les vérités de la foi ou les lumières de la révélation.

De plus, comme le ciel doit être notre récompense et notre patrie, il a voulu soumettre notre libre arbitre à des lois spéciales. De là, certains préceptes et certains conseils destinés à faire naître le mérite et surtout à opérer la transformation morale de nos âmes qui ne peuvent parvenir à la gloire que si elles sont vraiment saintes et dignes de la vision de Dieu.

Comment croire que le divin Maître a négligé de prendre ses mesures pour faire parvenir aux

générations de l'avenir, l'importante mission de sa doctrine et le précieux trésor de sa loi ?

Pourrions-nous supposer une telle imprévoyance de la part de celui qui est la Sagesse incréée, quand nous prenons tant de précautions pour faire arriver nos lettres à leur destination, surtout celles qui sont chargées de quelques valeurs ?

Les protestants, je le sais, s'imaginent avoir trouvé le mode de transmission de la religion révélée, ou la règle de foi des fidèles, dans un livre bien connu appelé la Bible.

Mais les disciples de Luther se font une dangereuse illusion. Cette Bible, qui n'est pas, du reste, leur propriété, puisqu'ils l'ont reçue de l'Église catholique, n'est pas du tout et ne peut être la règle de foi des chrétiens. Pourquoi ? Tout simplement, parceque, d'abord, il n'y a rien dans la Bible qui justifie une telle assertion.

En second lieu, parceque ce livre, bien qu'il soit divinement inspiré, n'est pas la révélation toute entière. Les livres qui la composent ont été écrits par les apôtres, non pour être le code divin de la loi chrétienne et l'expression complète de la religion de Jésus-Christ, mais pour les besoins particuliers des églises primitives et, même, pour l'avantage spirituel de certaines personnes.

En troisième lieu, la Bible n'a pas été rédigée d'après la méthode requise ou l'ordre voulue

pour *diriger* exclusivement la croyance des disciples du Christ.

Il est facile de constater le défaut *symbolique* du livre divin ; soit, par l'obscurité qui y règne en maints endroits ; soit, surtout, parce qu'il n'a pas la forme qui définit et impose à tous les vérités dogmatiques et morales.

En termes pédagogiques, nous dirions que l'Écriture Sainte n'est pas un manuel à la portée de tout le monde, du moins sans les lumières supplémentaires d'un professeur *compétent*.

Les protestants, eux-mêmes, ont compris cette lacune des Livres Saints et, à commencer par Luther, ils ont fait des cathéchismes, s'efforçant ainsi de mettre à la portée de leurs coreligionnaires peu instruits la doctrine de Jésus-Christ contenue dans la Bible.

Je ne veux point rappeler combien serait triste la condition des malheureux illettrés ou des ignorants qui comprennent à peine ce qu'ils lisent, si les Epîtres de St Paul, par exemple, qui demandent le savoir et les efforts du génie pour être comprises, devaient être la règle de leur foi ou la mesure de leurs actions !

L'expérience a été faite, du reste, et la condamnation de la Réforme protestante basée sur la libre interprétation de la Bible est venue préciser de ses *variations*.

Car, qui dit *règle* dit *unité*. Là où les vues sont multiples sur le même objet considéré sous le

même rapport, il y a évidemment absence de mesure ou de règle. Il serait vraiment dérisoire de parler de règlement dans un monastère, ou de discipline dans une armée, si, au lieu d'avoir l'unité d'action chez les religieux ou les soldats, chacun agissait à sa guise. De même, aussi, en voyant le triste spectacle du protestantisme qui varie tous les jours dans ses dogmes ou ses lois morales, qui s'émiette véritablement en une infinité de sectes, où les disciples de Luther promènent leur foi changeante d'un dimanche à l'autre ; il est impossible de découvrir, avec la meilleure volonté du monde, l'ombre même, si effacée qu'elle soit, de la règle vigoureuse qui doit maintenir l'unité dans le troupeau de Jésus-Christ.

En définitive, la troisième raison pour laquelle la Bible ne peut être la règle de foi des chrétiens, c'est, comme dirait M. Lapalisse, parce qu'elle n'en est pas une.

Mais, nous pouvons ajouter que le véritable argument se trouve dans la volonté même du Sauveur, qui a voulu constituer une Eglise enseignante ayant, pour imposer ses enseignements à tous les esprits, une autorité infaillible.

“ Allez, enseignez toutes les nations, et enseignez-leur toutes les choses que je vous ai commandées.” (1) Ainsi, c'est entendu, entre le

(1) Math. XXVII.

Christ qui révèle une religion divine, et le peuple prosterné à ses pieds, il n'y a pas d'autre intermédiaire créé par lui que la parole humaine devenue la parole de Dieu.

Le Christ meurt, et cette parole retentit au sortir du Cénacle, à travers la Judée, dans l'Asie Mineure, dans la ville des Césars, devant l'aréopage d'Athènes, et dans la plupart des pays du monde. L'univers est déjà chrétien quand l'apôtre de Patmos livre à la publicité, à la fin du premier siècle, le dernier livre du Nouveau Testament !

Mais, si l'organe de la vérité révélée venait à faillir à sa noble mission, si dans le cours des siècles la tradition orale allait s'obscurcir ? Ne craignez rien. D'abord, l'Eglise est indéfectible, comme nous l'avons démontré, et le père du mensonge, qui siège aux portes de son royaume, ne peut rien contre elle : " Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

En second lieu, Jésus a parlé, et ses promesses sont aussi lumineuses que solennelles. Afin qu'il n'y ait pas de doute sur la portée de ses paroles, immédiatement après avoir confié à ses apôtres (c'est-à-dire aux pasteurs de l'Eglise), la mission " d'enseigner toutes les nations de la terre," il ajoute : " Leur enseignant toutes les choses que je vous ai commandées. " Et assurez-vous que

je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles." (1)

Jésus restera donc en permanence avec l'Eglise enseignante, et pourquoi ? Pourquoi ce guide infallible des intelligences se tient-il au sein de la société chrétienne, à côté de ceux qui en sont les chefs ?

Pourquoi ? C'est afin de protéger sa doctrine contre les nuages qui s'élèvent de l'esprit humain si sujet à l'erreur et au mensonge. C'est, surtout, afin de conserver pure la source de la vérité religieuse où il veut que nous allions nous abreuver. C'est, enfin, pour donner à son Eglise, son interprète et son organe, le grand privilège de "l'infaillibilité." Autrement, à quoi servirait la présence de Jésus dans la barque de son Epouse bien-aimée, si les flots tumultueux de l'erreur pouvaient la submerger ?

Le Rédempteur s'est montré si soucieux de donner à son Eglise, un magistère infallible qu'il a voulu, en retournant à son Père, lui envoyer la troisième personne de la Sainte Trinité pour l'éclairer et la conduire. " Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous l'esprit de vérité."

Maintenant, je comprends pourquoi les fidèles doivent prêter à ses enseignements une oreille

(1) Math. XXVIII. 20.

attentive et soumettre à son autorité le libre assentiment de leur foi, au risque de n'être, en cas de révolte, que des payens et des publicains : " Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un payen et un publicain."

Ces paroles, en effet, seraient odieusement tyranniques, si nous devions ajouter une foi aveugle aux enseignements d'une autorité faillible et suivre cette dernière jusque dans ses égarements. Mais, devant les rayons certains de la vérité, quel homme pourra se plaindre, même s'il en est ébloui, de la douce obligation de leur ouvrir ses yeux et de bénéficier de leur éclat salutaire ?

Le magistère infallible de l'Eglise sera donc le canal par lequel va s'écouler à travers les âges et les générations humaines les flots débordants de la vérité révélée. Par lui et grâce à lui, le dépôt de la révélation contenu dans les livres saints et dans la tradition, aura un légitime interprète. Mais, il est temps de se le demander, où se trouve dans la société chrétienne l'organe de l'infaillibilité, la voix puissante qui crie dans le désert de ce monde comme celle du précurseur : " Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers " ?

Jusqu'à ces derniers temps, on savait que pour ne pas errer, il fallait aux églises du monde qu'elles fussent en communion avec le siège de

Rome, occupé par le successeur de St. Pierre. L'histoire du christianisme, en effet, nous montre la chrétienté fortement unie au pontife romain, comme les membres d'un même corps, à sa tête. On voit, dans toutes les questions importantes, et pour toutes les graves difficultés qui surgissent, affluer vers le centre de la catholicité les suppliques, les causes, et les interrogations anxieuses des églises secouées par le schisme et l'hérésie ou ébranlées par la désunion de leurs membres.

Il y a eu de tout temps une communication ininterrompue allant, (comme le sang dans le corps humain), des extrémités au cœur, du cœur aux extrémités de la société chrétienne. D'un côté, on invoque la lumière et la justice ; de l'autre, on donne des définitions et l'on rend des jugements. Ces rapports ont lieu entre le successeur de St. Pierre, quel qu'il soit, et l'assemblée des chrétiens, où se confondent, sous la houlette du pasteur suprême, les évêques et leurs ouailles, les docteurs, les Pères de l'Église et les simples fidèles.

Et, chose plus significative encore, c'est que l'autorité doctrinale du pape n'est jamais contestée : On se soumet à sa direction, ou l'on se révolte contre l'Église : *Ubi Petrus ibi Ecclesia*. Là où est Pierre là est l'Église. Rome a parlé, dit-on encore, la cause est terminée."

Les hérétiques, eux-mêmes, ne s'éloignent de la chaire de St. Pierre qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la perfidie ou du sophisme pour se prévaloir de sa communion.

On n'ignorait pas non plus que les évêques de la catholicité dispersés dans le monde, en union avec le siège de Rome ou réunis en concile sous son autorité, devaient nécessairement jouir du privilège de l'infaillibilité. Car, où serait le glorieux pouvoir de l'Eglise enseignante, si les premiers pasteurs de l'Epouse du Christ n'en étaient pas investis ?

Mais les enseignements de la foi n'allaient pas plus loin. La doctrine de l'Eglise, déterminant le successeur de Pierre comme le sujet de son magistère infaillible, sommeillait en quelque sorte au milieu du peuple chrétien, attendant, pour devenir un dogme, la définition solennelle du concile du Vatican.

Cette illustre assemblée, réunie autour de Pie IX, en 1869, a tranché la question, nullement controversée, du reste, chez les chrétiens, et déterminé le sens des promesses faites par Jésus-Christ à St. Pierre et à ses successeurs " Nous enseignons et nous définissons comme un dogme de foi divinement révélé, que le pontife romain, quand il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire, lorsque, remplissant sa charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, il définit par sa souveraine autorité apostolique, une doctrine de foi

ou de morale qui doit être acceptée par l'Église universelle, jouit alors, à cause de l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Église fut revêtue dans la définition de la doctrine de foi ou de morale ; et ainsi, que les définitions de ce pontife romain, même sans le consentement de l'Église, sont irréfomables. Si donc quelqu'un a la présomption, ce qu'à Dieu ne plaise, de contredire cette définition, qu'il soit anathème."

On sait quel écho sympathique trouva dans le monde chrétien cette proclamation solennelle de l'une des prérogatives du pontife romain.

Juste à ce moment, les sectes maçonniques venaient de décider dans leurs conciliabules ténébreux de ravir au noble vieillard du Vatican sa royauté temporelle. Les fils de la veuve ignoraient sans doute que le vicaire de Jésus-Christ, comme son maître, reste roi, même quand son sceptre est brisé. La couronne d'épines et le roseau sont alors les emblèmes de sa dignité royale !

Ce qu'ils ne savaient pas non plus, c'est que, en donnant libre cours à leur haine sectaire, ils allaient mettre en lumière dans toute sa saisissante vérité, la réalisation de ces paroles prophétiques du Sauveur, qui ont trait à l'infailibilité des Papes : " Simon, Simon, Satan vous a de-

mandé pour vous cribler comme le froment
 mais j'ai prié pour vous pour que votre foi ne
 défaille point. Lors donc que vous serez con-
 verti, ayez le soin d'affermir vos frères. (1)



CHAPITRE IV

L'UNITÉ ET LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

La divine épouse de Jésus est radieuse de
 beauté, immortelle et sûre, désormais, de rester
 fidèle à sa mission. C'est bien l'Eglise catho-
 lique, nous l'avons reconnue aux glorieuses pré-
 rogatives de la société chrétienne.

Toutefois, bien qu'il ne puisse y avoir d'er-
 reur possible, Jésus, qui veut que ses disciples
 nagent véritablement dans un océan de lu-
 mière, a eu la délicate attention de donner à son
 Eglise des marques distinctives pour la faire re-
 connaître au milieu de toutes les fausses reli-
 gions, qui osent se prévaloir de son nom.

Ainsi, quand un prétendu réformateur sort
 de son cloître pour inaugurer une doctrine nou-
 velle, prétextant les désordres de ceux qui, pour
 être chrétiens et même pasteurs de l'Eglise, n'en

(1) Luc 22. 31, 32.

sont pas moins des hommes ; quand un roi adultère fait apostasier son peuple pour légitimer ses coupables déportements, il n'y a qu'à lever les yeux pour constater la fausseté des églises réformées ou des sectes dissidentes. Il leur manque les signes indélébiles imprimés par le Christ à la société religieuse qu'il a instituée.

Ces signes, qui découlent des attributs que nous venons d'étudier, sont au nombre de quatre et peuvent s'énoncer comme suit : l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité.

Voyons d'abord les deux premiers

L'unité, ce nombre simple qui résulte de l'absence de toute division ou composition, se trouve en Dieu d'une manière suréminente et se confond avec son essence ; elle règne dans l'univers qui, bien que multiple dans ses parties, est coordonné dans son ensemble, comme l'édifice conçu idéalement par le génie de l'architecte ; elle existe partout où règne l'ordre, l'harmonie et la beauté. Aussi, est-elle indispensable dans l'ordre moral et dans l'expression de la vérité religieuse.

L'Église, étant l'assemblée des fidèles qui professent la foi de Jésus-Christ, observent sa loi, reconnaissent l'autorité de son représentant sur la terre, doit être *une* dans son gouvernement, sa morale et ses dogmes. Autrement, le désordre et l'anarchie règneraient en maîtres dans le troupeau du divin crucifié.

Retranchez, par exemple, l'unité doctrinale, et, de suite, un abîme se creuse entre les membres de la société chrétienne : celui qui sépare les intelligences et, souvent, désunit les cœurs. La divergence des idées est le foyer de toutes les dissensions, le brandon de toutes les discordes. Aussi, serait-il dérisoire de proclamer l'Église indivise, si le *Credo* de ses membres était comme ce livret, battu par l'orage et déchiré en lambeaux qui promène ses feuillets épars au gré de tous les vents !

L'autorité¹ une est si nécessaire à l'existence même d'une société, quelle qu'elle soit, que je me crois dispensé d'insister sur la première condition requise à l'unité de l'Église.

Que dire de la morale et des moyens de salut imposés par le Christ aux membres de l'Église ou mis à leur portée ?

Serait-il possible de les varier au gré de chacun des fidèles sans altérer notablement l'union de la famille chrétienne ?

Evidemment, si l'unité purement nominale de l'Église peut encore subsister sans les conditions mentionnées plus haut, on admettra, sans doute, que son unité sociale ou réelle devient alors absolument impossible.

On aurait vraiment mauvaise grâce de nous vanter la force de cohésion d'un peuple dont les éléments seraient divisés par la langue, la nation-

nalité, l'autorité souveraine et le territoire, et qui n'aurait, pour maintenir un simulacre d'union entre ses membres, que leur commune origine et une certaine loi s'accommodant au goût de tout le monde !

Maintenant, entendons Jésus nous dire ouvertement que le caractère de l'unité, émanant de toute société bien ordonnée, appartient à son Eglise, comme l'un de ses signes distinctifs.

D'abord, notre divin Sauveur ne parle jamais de ses églises mais de son Eglise : "*Edificabo Ecclesiam meam. Je bâtirai mon Eglise.*" Il la désigne toujours au singulier ; tantôt comme sa bergerie, son troupeau, sa vigne ; tantôt comme son royaume, sa ville, son corps ; ou bien, accentuant davantage sa divine pensée, il exprime le désir, la volonté même, que toutes les âmes qu'il est venu racheter soient maintenues dans l'union la plus parfaite. "J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut que je les amène. Elles entendront ma voix ; et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur." (1)

Ces paroles sont claires et ne laissent aucun doute sur le premier caractère de la société chrétienne. En voilà d'autres qui sont encore plus expressives : "Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez confiés, conservez-les, afin

(1) Jean., X, 16.

qu'ils soient *un comme nous*. Je ne vous prie pas pour eux seulement, mais pour tous ceux qui doivent croire en moi sur leur parole, afin que, comme vous êtes en moi, mon Père, et comme je suis en vous, ils soient, en nous, une seule chose. *Tous consommés dans l'unité.*" (1)

Pour nous faire comprendre qu'il ne s'agit pas de l'unité imaginaire, rêvée plus tard par les protestants, entre des disciples qui professent une certaine foi au Christ, tout en rejetant sa doctrine, St. Paul, qui avait déjà proclamé la nécessité d'un seul Seigneur, d'une seule foi et d'un seul baptême, (2) ajoute : "Rendez ma joie pleine et entière étant tous *parfaitement unis ensemble*, n'ayant tous *qu'un même amour*, une *même âme* et les *mêmes sentiments*." (3)

Puis, afin de maintenir l'unité et la pureté de la foi objective et subjective des fidèles, il met ces derniers en garde contre les novateurs, quels qu'ils soient, fussent-ils lui-même ou un ange de Dieu. "Mais quand nous vous annoncerions nous-même, ou quand un ange du ciel vous annoncerait un évangile différent de celui que nous nous avons annoncé, qu'il soit anathème." (4)

(1) Joan., Cap. XVII, v. 11. et s.

(2) Eph., IV, 5.

(3) Joan.; XVII, 11 et s.

(4) Tit., III, 10.

Il n'y a pas à se le dissimuler, l'union la plus parfaite doit régner dans le troupeau de Jésus-Christ, maintenant le joug salutaire qui éclaire les esprits, le frein de la discipline et de la loi qui règle le culte dû à Dieu, préserve les âmes de la contagion du péché et les sanctifie.

Mais, si l'Église est une dans sa multiplicité, harmonieusement constituée malgré la variété de ses rites, homogène, j'oserais dire, en dépit de son universalité ; je m'empresse de l'affirmer, en second lieu, elle doit être sainte.

Qu'est-ce, en effet, que la sainteté ?

La sainteté, dans son sens général, est la droiture morale d'une personne devant Dieu.

L'homme juste va droit son chemin sans devier ni à droite ni à gauche, l'œil fixé sur la boussole de sa conscience, qui lui dicte ses devoirs envers Dieu, son prochain et lui-même.

Appliquée aux choses, la sainteté se dit de tout ce qui est consacré au culte divin, comme les temples ; de tout ce qui est une cause de sanctification pour les âmes, comme les sacrements, et de tout ce qui est le résultat ou le signe de la haute vertu des saints, comme les miracles.

La sainteté personnelle et réelle doit appartenir à l'Église de Jésus-Christ.

Consacrée à Dieu, puisqu'elle est son épouse et son corps mystique ; temple merveilleux où habite l'Esprit Saint qui l'inspire ; arche sainte

où reposent les tables de la loi nouvelle, l'Église est aussi la cause féconde, inépuisable de la sainteté de ses propres enfants par sa doctrine, son culte et ses sacrements. C'est pourquoi elle est sainte de la sainteté réelle.

Mais, si elle procure des moyens de sanctification à ses membres, de fait, elle doit les sanctifier. Peu importe qu'il y ait des défections dans ses rangs, et que l'ennemi fasse des victimes parmi les chrétiens ; elle doit offrir quand même au monde dominé par l'esprit du mal le consolant spectacle d'une phalange compacte de nobles âmes qui s'efforcent d'imiter les vertus du Maître par la pureté et la sainteté de leur vie.

De là sa sainteté personnelle.

N'allons pas croire que nous donnons libre cours à de pieuses hypothèses qui tendent à mettre sur le front de l'épouse du Christ un signe que nous désirons y avoir, sans nous préoccuper de la réalité de l'institution divine.

Encore ici, Jésus a parlé clairement, et, s'il n'est pas entré dans les détails que nous avons indiqués sur la sainteté de son Église, il a mis sous la plume de l'apôtre St. Paul ces paroles pleines de sens : " Jésus-Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni

ride, ni rien de semblable, comme étant sainte et irrépréhensible." (1)

Ainsi, l'Église instituée par Jésus-Christ est une et, de plus, elle est sainte.

Ces notes sont fatales au protestantisme, à qui on ne saurait, sans une amère dérision, demander s'il possède l'unité de doctrine, de gouvernement ou de préceptes et encore moins, peut-être, la sainteté.

Sa doctrine purement négative flotte au gré de tous les vents qui agitent l'esprit humain. C'est en vain qu'on réunit des synodes, que l'épiscopat et le sacerdoce enseignants se sont peu à peu reformés dans une prétendue religion réformée, qui avait fait table rase de la hiérarchie catholique pour ne laisser subsister que la Bible et l'interprétation individuelle.

La foi protestante devient de plus en plus variée, multicolore. Ou bien, elle se rapproche de la foi catholique ; ou, elle va sombrer, après avoir passé par toutes les phases de la négation, dans les sombres abîmes de l'incrédulité.

Je n'invente pas. Promenez vos pas dans la fière Albion ou dans la république de l'oncle Sam ; allez au berceau du protestantisme, en cette Germanie où les esprits sont pourtant si profonds, et voyez ce qui reste de la vérité révélé-

(1) Eph., V. 25.

lée dans ces synagogues modernes où des messieurs de mise correcte, ayant femmes et enfants, s'exercent tous les dimanches à ruiner le commerce inoffensif du tabac et à porter leurs jugements inspirés sur toutes les questions de la politique locale ou universelle !

Voulez-vous une autre preuve de l'absence complète de doctrine qui se cache sous l'austère attitude des disciples de Luther et de Calvin ?

Attendez encore quelques mois, la métropole sera dans la jubilation, notre souverain Edouard VII, successeur de Henri VIII, et, comme lui, le chef reconnu de la religion réformée en Angleterre, recevra sur sa tête la couronne britannique. A ce moment solennel, ce pape anglican fera sa profession de foi, comme il incombe à tout pasteur qui prend la direction spirituelle des âmes qui lui sont confiées. Or, savez-vous, quels dogmes fondamentaux du protestantisme seront alors professés dans la grande cathédrale de Westminster, par le souverain qui paraîtra aux yeux de ses peuples comme un être merveilleux, planant, entre ciel et terre, environné par la triple auréole de la royauté, de l'empire et du souverain pontificat ?

Recueillons-nous et attendons. Sans doute, la formule récitée en ce moment doit résumer admirablement la quintessence du protestantisme et nous laisser entrevoir de ces dogmes profonds

qui sont comme les premières assises d'une religion !

La susdite formule, connue sous le nom de serment du roi, renferme deux choses : La négation de la doctrine catholique, dite la présence réelle, et une calomnie : l'affirmation mensongère de l'idolâtrie des catholiques envers la Vierge Marie ! ! !

Oeuvre d'un homme révolté contre l'Eglise, greffé tant bien que mal à la révélation écrite qu'il n'a pas mission d'interpréter, le protestantisme n'est en définitive qu'une invention humaine, ou mieux, un rameau détaché du tronc qui l'a nourri. Comment une telle institution pourrait-elle remplacer l'Eglise du Christ ? Comment cette branche desséchée produirait-elle des fruits pour le ciel ? C'est une œuvre de mort qui n'engendre, hélas, que la décomposition et la corruption ! D'ailleurs, que voulons-nous voir sortir d'une religion qui a eu pour fondateurs Luther, un moine débauché ; Calvin, marqué d'un fer rouge pour ses immoralités ; Henri VIII, l'ignoble adultère, à la fois tyran et tueur de femmes ; Elizabeth, dont l'odieuse mémoire porte la flétrissure de tous les vices et la tache indélébile du meurtre de la très noble et très pure Marie Stuart ?

Qu'il y ait des vertus naturelles chez nos frères séparés, nous le voulons bien ; les païens en ont

parfois d'éclatantes. Qu'il y ait des saints dans le protestantisme, la chose est encore possible ; mais, ce n'est pas au libre examen qu'en revient la gloire.

Les justes de toutes les croyances, qui observent ce qu'ils croient la loi divine ; qui, implicitement du moins, désirent employer les moyens de salut mis à notre disposition par le Christ ; ces hommes de bonne foi, dis-je, bénéficient, sans aucun doute, du bienfait de la rédemption. Mais, s'ils sont ostensiblement hors de la société chrétienne, et retranchés du corps visible de l'Église, admirons ici la divine constitution de cette dernière ; ces saints du protestantisme, ou d'une hérésie quelconque, appartiennent à "l'âme" de l'épouse de Jésus-Christ qui, de cette façon, étend ses conquêtes d'une manière invisible bien au-delà de ses bornes connues et ravit à l'enfer une foule de victimes qui semblent lui être destinées.

Maintenant, promenons un rapide regard sur le catholicisme et voyons si nous pouvons lui appliquer les deux premiers caractères de la véritable Église du Christ.

Ici, je sens que la tâche devient facile. L'unité, tout d'abord lui va si bien qu'il n'est presque pas besoin de prouver.

Parcourez, en effet : l'Europe, si fière de sa civilisation, l'Asie, où les plus vieux peuples

du monde ont peine à secouer leur léthargie séculaire, et l'Afrique, dont la noire population vit encore dans la barbarie. Visitez les deux Amériques, où la race indigène a cédé le pas aux nombreuses colonies venues du vieux monde, et, s'il vous est agréable de faire une excursion autour de notre planète, abordez successivement aux îles nombreuses de l'Océanie.

Or, dans votre promenade à travers le monde, vous rencontrerez partout des enfants de l'Eglise catholique qui ont été conquis à la foi chrétienne par l'apostolat infatigable de nos missionnaires. Eh bien ! Demandez au Chinois, à l'Hindou, au nègre africain, à l'habitant des îles australiennes, au sauvage de l'Amérique, qui professe le catholicisme : quels sont les dogmes qu'il croit ? Il vous répondra en récitant les douze articles du symbole des Apôtres que nous avons nous-mêmes appris sur les genoux de nos mères. — Quelles sont ses prières ? Elles sont les nôtres. — Les sacrements qu'il reçoit ? Les vertus qu'il doit pratiquer ? Les commandements qu'il doit observer ? — Les nôtres, toujours les nôtres ! (Deux ou trois siècles auparavant, nous aurions eu les mêmes réponses.)

Enfin, si vous interrogez de nouveau cet enfant de la barbarie, pour savoir : Quelle est sa règle de foi ? Il dira ce simple mot : L'Eglise. — Quel est son chef, le premier représentant de

Dieu pour lui sur la terre ? Sans hésiter, comme vous et moi, avec la catholicité toute entière, il répondra, en désignant un point au-delà des mers : Le Pape, le vieillard du Vatican, Léon XIII aujourd'hui, mais, dans tous les temps, l'immortel successeur de Pierre !

Voilà bien l'unité, ou, nous n'y entendons rien.

Mais, si l'Église catholique est une, elle est surtout sainte ; nous pouvons le dire avec fierté.

Ouvrons ses annales et voyons le glorieux catalogue de ses saints et de ses martyrs.

La liste en est longue, et pourtant n'est pas encore terminée.

Maintenant, voulons-nous savoir pourquoi ces millions de chrétiens de tout âge, de tout pays, de toute condition, ont été mis au nombre des bienheureux, et pourquoi ils ont pris place sur nos autels ? Relisons les actes des saints, ces fastes glorieuses du catholicisme, et nous verrons que tous ont été de véritables héros. Les uns ont sacrifié richesses, honneurs, gloire, pour vivre pauvres, humbles et obscurs dans la solitude d'un cloître, ou l'aridité d'un désert ; d'autres, mêlés à la foule, se firent de leur cœur un sanctuaire où Dieu régna sans partage, suivant le conseil du Maître, qui veut que l'on soit dans le monde sans être de ce monde ; d'autres plus nombreux encore, à toutes les époques de l'Église, ont sacrifié la vie pour conserver leur foi. Tous ont

brillé par des vertus héroïques ; plusieurs par des œuvres admirables et l'éclat du génie.

La source de la sainteté n'est pas tarie dans le sein du catholicisme. De nos jours, comme aux temps de la primitive Eglise, Dieu a ses saints qui vivent dispersés çà et là dans le monde. Il a ses vierges qui mettent à l'abri du cloître l'innocence de leur âme et la flamme si pure de la charité ; son armée sacerdotale et ses phalanges régulières de religieux qui forment l'avant-garde de sa milice ; ses apôtres, qui répandent au loin la bonne semence de l'Evangile ; ses fidèles forts et courageux qui prennent de nos temps une si large place dans les œuvres chrétiennes, et enfin, dissimulées sous les dehors bruyants de la société chrétienne, une foule d'âmes qui s'ignorent elles-mêmes, mais qui sont précieuses aux yeux de celui qui sonde les reins et les cœurs !

Qui pourra, du reste, apprécier la somme de dévouements et de charités qui se dépense dans le secret d'un monastère au profit des pauvres, des déshérités, des malades et des orphelins ? Qui comprendra jamais l'étendue et l'efficacité des œuvres d'un Vincent de Paul, d'un dom Bosco, d'un Saint Jean Baptiste de la Salle, lesquels s'épanouissent maintenant, après un début modeste, dans le champ du Père de famille, et qui déjà ont donné de si magnifiques résultats pour le ciel ?

Concluons, en disant que l'Eglise catholique porte en elle les deux premières notes apposées, en quelque sorte, par le Christ à son Eglise pour la faire reconnaître à travers les siècles par les générations humaines soucieuses de leurs destinées éternelles.

Elle est une, comme ces grandes armées obéissant au génie d'un César ou d'un Napoléon ; une, comme les plus beaux temples de la Grèce, où, malgré la richesse et la variété du style, on retrouve l'harmonie des lignes et la proportion des parties ; une, comme ces toiles d'un Raphaël ou d'un Titien, dont la savante composition retrace devant nos yeux émerveillés l'empoignante vérité d'un fait biblique ; une, comme la musique des maîtres, les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'éloquence ; une, comme le monde et, de plus, l'image la plus parfaite de l'unité divine !

Elle est sainte, et devant cette beauté morale de l'Eglise si harmonieuse et si pure, quiconque l'observe avec attention et se rend compte de ses admirables institutions, ne peut s'empêcher de répéter les paroles du prophète Balaam en présence du camp des hébreux : " Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres ; comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eau, comme

des tentes que le Seigneur lui-même a affer-
mies." (1)



CHAPITRE V

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST EST CATHOLIQUE ET APOSTOLIQUE

L'unité de l'Église vient de l'harmonieuse union de ses membres, et sa sainteté est la conséquence de sa fin, de sa mission, de son action salutaire sur les âmes. Ces deux notes sont donc l'apanage ou le caractère de la société chrétienne considérée en elle-même.

Pour être complets, il nous reste à examiner les dehors de l'édifice spirituel fondé par Jésus, et à nous demander si le divin fondateur n'a pas établi quelque part, pour ainsi parler, sur la partie extérieure de l'Église d'autres signes qui puissent nous retracer son origine divine.

Ce temple, en effet, ce corps mystique du Sauveur, nous offre un double caractère divin dans sa dimension, tout d'abord, et ensuite dans sa durée.

Mise en rapport avec le lieu, l'Église du

(1) Noab., XXIV, 5.

Christ est universelle ; avec le temps, elle est apostolique.

Il suffit de se rappeler le grand bienfait de la Rédemption pour comprendre combien il est nécessaire que l'Église, qui doit continuer cette œuvre à travers le monde, soit universelle ou catholique ; car, Jésus est venu "sauver tous les hommes" ; "illuminer tous ceux qui viennent en ce monde." Sens, les pécheurs qui s'obstinent dans leurs égarements, les aveugles qui ferment volontairement les yeux à la lumière, échappent à son action régénératrice.

C'est pourquoi, dès les premiers temps du christianisme, on qualifiait du nom de "catholique" l'Église de Jésus-Christ.

Au deuxième siècle, l'Église de Smyrne, dans une lettre où elle raconte le martyre de saint Polycarpe, s'adresse à toutes les paroisses de la sainte et catholique Église : "*Omnibus ubique terrarum sanctae et catholicae ecclesiae.*" Et St. Ignace avait émis, auparavant, cette fameuse proposition : "Où est le Christ, là est l'Église catholique. *Ubi Christus fuerit, ibi catholica est ecclesia.*"

La prophétie, qui embrasse d'un même regard le Messie et la société chrétienne, nous laisse entrevoir cette dernière sous la forme d'un vaste royaume qui aura l'univers pour partage.

"Le mystérieux descendant d'Abraham et

d'Isaac, en qui doivent être bénies toutes les nations du monde," (1) c'est le Christ. "La semence de Jacob, qui volera comme la poussière à l'occident, à l'orient, au septentrion, au midi, et répandra sur toutes les tribus de la terre les largesses du ciel," (2) c'est le Christ. "Le conquérant qui régnera d'une mer à l'autre, sur les Ethiopiens prosternés et sur ses ennemis condamnés à lécher la terre, recevant les présents des rois de Tharse, d'Arabie et de Saba, adoré et servi par tous les princes et toutes les nations du globe," (3) c'est le Christ. "L'oint du Seigneur, contre lequel les rois et les peuples conspirent et méditent des néants, à qui David promet au nom de Dieu l'héritage des nations et la possession des confins de l'univers," (4) c'est le Christ." (5)

La domination du Sauveur "doit s'étendre d'une mer à l'autre jusqu'aux extrémités de la terre : " et la pierre, qui frappe le colosse entrevenu en songe par Nabuchodonosor, le brise, le réduit en poussière et devient ensuite une grande montagne qui remplit toute la terre, figure le Christ et son Eglise qui, s'asseyant sur les ruines des quatre grandes puissances des

(1) Gen., Cap. XXII, 18,

(2) Gen., Cap. XXVII, 14,

(3) Psalm., LXXI,

(4) Psalm., II,

(5) Monsaliré, Carême 1881, page 230.

Perses, des Mèdes, des Grecs et des Romains, recueilleront l'héritage de leur domination universelle.

Au fait, Jésus a parlé et, s'il a confié à son Eglise la mission d'enseigner, de baptiser et de sauver toutes les nations de la terre, il lui a aussi promis d'être universelle par le nombre de ses membres et par sa merveilleuse extension. "Le royaume de Dieu, dit-il, est semblable au grain de senevé qu'un homme prend et jette dans son jardin, et qui croît jusqu'à devenir un grand arbre ; de sorte que les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches." (1)

Cette comparaison, à l'adresse de l'Eglise qui est le royaume de Dieu, laisse entrevoir sa prodigieuse vitalité, et nous la montre sous la forme d'un grand arbre qui devra étendre sa puissante ramure sur la terre entière devenue le jardin de Dieu. Et, cette autre du "levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée." n'est-ce pas l'Eglise exerçant son influence salutaire sur l'humanité, qu'elle pénètre en quelque sorte, par la foi ou, du moins, par les enseignements de son fondateur ?

C'est pourquoi le Sauveur enjoint aux apôtres de ne pas se reposer avant que le monde soit évangélisé : "Allez, enseignez toutes

(1) Luc, XIII, 19.

les nations." " Parcourez le monde et prêchez à toute créature." Et, comme preuve qu'ils ne prêcheront pas en vain : " Vous serez mes témoins à Jérusalem, en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre." Enfin, si Jésus ne désire en aucune façon violenter la liberté humaine et lui faire agréer de force les bienfaits de sa religion, il veut que la lumière surnaturelle de la foi brille dans l'univers entier ; que sa ville soit située, non dans l'enfoncement d'une vallée, mais sur le sommet d'une montagne, de telle sorte qu'elle ne puisse être ignorée. " Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée." (1) " L'Évangile du royaume de Dieu doit être annoncé à l'univers entier, à tous les peuples." (2)

Pourquoi le royaume de Jésus-Christ serait-il limité ? Si nous voyons l'ambition humaine, le commerce et l'industrie rêver la conquête du monde, arborer sur tous les rivages le drapeau des conquêtes ou y établir les comptoirs du négoce ; à plus forte raison faut-il admettre un établissement gigantesque destiné, non à de vulgaires intérêts ou à une gloire éphémère, mais à propager le grand bienfait de la religion du Christ !

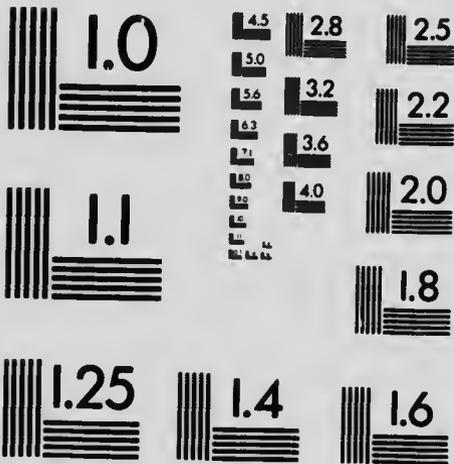
(1) Math., V, 14.

(2) Math., XXIV, 14.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

L'Église, qui a été fondée par Jésus-Christ, est donc, par sa mission, disons le mot, par sa destination, catholique ou universelle. Ses dimensions sont si vastes que tous les peuples de la terre peuvent y prendre place sans y être à l'étroit.

Celui qui a visité la basilique vaticane, où Bramante et Michel-Ange ont déployé tour à tour leur génie, n'a pas été sans admirer les proportions gigantesques de ce temple, dans lequel les foules s'engouffrent, en quelque sorte, sans jamais le remplir : C'est l'image grandiose quoique matérielle de cet autre temple, dont nous nous occupons présentement, fait pour contenir le monde.

Mais l'universalité numérique doit être aussi l'apanage de la société chrétienne. Car, d'un côté, si l'abus de la liberté humaine peut, en tous temps, éloigner de son sein une foule nombreuse qui préfère circuler autour de l'édifice chrétien au lieu d'y entrer ; de l'autre, il faut que la mission régénératrice de l'Église s'accomplisse pour la plus grande gloire de Dieu, pour le plus grand bien de l'humanité, et surtout, afin que la domination universelle du Christ soit une réalité.

Ainsi, contenir tous les peuples du monde dans son sein ou leur tendre ses bras maternels ; les unir par la profession d'une même foi, ou faire briller à leurs yeux les enseignements de

l'Évangile ; s'affirmer dans toutes les contrées du globe par ses institutions, son culte et l'œuvre de la sanctification des âmes : tel doit être le troisième signe de la société religieuse établie par Jésus-Christ.

Mais il est une quatrième note qui a trait à son origine, que l'on ne saurait passer sous silence.

Semblable à ces fleuves qui vont puiser leurs eaux limpides sous d'autres cieux, s'écoulent majestueusement à travers mouts et vallées et traversent de vastes régions avant d'arriver à l'Océan ; l'Église véritable doit venir de loin, et son histoire doit remonter tous les âges du christianisme. Il faut qu'elle soit de source apostolique.

Comment pourrait-elle se dire chrétienne, et revendiquer l'honneur d'avoir Jésus pour fondateur, si elle n'est pas fondée sur ces pécheurs galiléens qui ont recueilli la succession du Christ ? “ De même que mon Père m'a envoyé je vous envoie.”

Et comment pourrions-nous constater qu'elle est apostolique, si, à part la pureté de la foi primitive, elle ne montrait une magnifique succession de pasteurs qui descendent en ligne droite, par voie de mission et d'hérédité, des compagnons de Jésus ?

La loi de la filiation veut que le dernier rejeton d'une race puisse remonter à ses ancêtres par une série de générations ascendantes qui vont du dernier anneau de la chaîne familiale à la première souche, sans lacune ni interruption. Où serait la divine filiation du christianisme si, comme l'ont prétendu les protestants, il avait fallu attendre seize siècles, la naissance de la société religieuse qui a le Christ pour auteur ?

Ne serions-nous pas en droit de nier à Jésus-Christ une paternité aussi tardive ?

Evidemment, le protestantisme n'est pas légitime, puisqu'il ne peut montrer son certificat de naissance ; mais la véritable Eglise de Jésus-Christ doit posséder cette pièce justificative qui, à toutes les époques de son histoire, fournit une réponse victorieuse à ceux qui lui posent la délicate question de la jurisprudence : " Qui es-tu et d'où viens-tu ? " Ce document important pour quiconque n'est pas un intrus, un usurpateur ou, je tais le mot par convention, est pour l'Eglise de Jésus-Christ : son apostolicité.

Jésus-Christ a voulu que toutes les générations humaines pussent se rattacher à lui par une chaîne bien visible ; que sa mémoire vécut sur la terre par un monument reconnu pour son œuvre ; que sa descendance spirituelle, en un

mot, traversât les âges, comme ces fleuves rapides de la Suisse, les lacs qu'ils trouvent sur leur passage, sans se confondre avec les flots tumultueux de l'humanité.

Aussi voyons-nous dans l'épître de St. Paul aux Ephésiens, que l'Eglise de Jésus-Christ est semblable à un édifice qui repose sur les douze comme sur un fondement, alors que Jésus en est la pierre angulaire. Et, pour montrer qu'elle doit rester apostolique dans le cours des siècles, il ajoute que cette construction merveilleuse doit croître et s'élever tout en restant immobile sur sa base : " Puisque vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, et unis à Jésus-Christ, qui est lui-même la principale pierre de l'angle, sur lequel tout l'édifice étant posé s'élève et s'accroît dans ses proportions et sa symétrie, pour être un temple consacré au Seigneur. (1)

L'apôtre St. Jean, dans sa vision de la Jérusalem céleste, qui est l'Eglise triomphante, nous montre aussi le signe de l'apostolicité dans l'épouse du Christ devenue immortelle.

" Venez et je vous montrerai l'Epouse qui a l'Agneau pour époux, et il me montra Jérusalem, la ville sainte, qui descendait du ciel venant de Dieu.... Et la muraille avait douze

(1) Eph., II, 20.

fondements sur lesquels étaient écrits le nom des douze apôtres de l'Agneau. (1)

Cette apostolicité d'origine, qui suppose celle de succession, pourrait déjà nous suffire, à la rigueur, pour établir la quatrième note de l'Église chrétienne ; mais, afin de compléter notre démonstration, nous allons brièvement prouver que le ministère apostolique doit se transmettre d'âge en âge, à une succession ininterrompue de pasteurs qui se lègueront les uns aux autres l'immortel héritage des compagnons de Jésus.

Et, d'abord, sachons que le Christ ne parle jamais en vain. Sa parole toute puissante a créé le monde. "*Ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt.*"

Or, quand il s'adresse à ses apôtres pour leur confier la mission de prêcher et de baptiser ; quand il les envoie, comme lui-même a été envoyé par son Père, il ajoute ces paroles : "Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles."

Les douze sont des hommes mortels ; avant la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, ils auront disparu. Comment le Sauveur pourra-t-il les accompagner dans leur mission apostolique jusqu'à la fin des temps ? Le sens des paroles divines est évident. Les apôtres mourront, sans

(1) Apoc., XXI.

doute, et s'en iront recueillir le prix de leurs travaux dans le ciel où Jésus les attend ; mais, avant de rendre le dernier soupir, ils transmettront à d'autres les pouvoirs et la mission reçus et pourront ainsi se survivre dans leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles.

Il est également certain que la primauté de Pierre est instituée pour subsister aussi longtemps que l'Église dont elle est la pierre fondamentale ; d'autant plus que, suivant l'expression du Sauveur, les puissances de l'enfer, malgré leurs assauts réitérés, ne prévaudront jamais contre elle.

Ce *jamais* dans la bouche de Jésus est grand comme la rédemption du monde ; il embrasse tous les siècles qui vont suivre et dépasse la courte existence de Simon, fils de Jean.

La protection promise, au lieu de s'arrêter à cette vague fugitive qui est l'homme, si grand et si saint qu'il soit, couvre de son ombre l'immortelle la succession des pontifes qui viendront s'asseoir sur la chaire de Pierre, assurant ainsi à l'humanité régénérée un organe permanent de la vérité révélée, un sujet de l'autorité spirituelle et souveraine toujours debout malgré les révolutions et les bouleversements sociaux.

Ainsi, c'est entendu, en outre de l'unité et de la sainteté, la véritable Église de Jésus-Christ porte deux autres marques qui devront la faire reconnaître à travers les âges.

Paraissez devant nous, sectes dissidentes, schismatiques ou hérédiques qui, depuis des siècles, osez vous prévaloir d'une origine chrétienne, et montrez-nous ces deux notes de l'universalité et de l'apostolicité !

Universelles ? vous ne l'êtes pas, car le règne du Czar des Russies combiné de celui du Sultan, malgré le vaste territoire où ces monarques étendent leur domination, ne saurait prétendre à l'universalité.

La religion de Jésus-Christ serait donc à l'étroit dans l'orthodoxie des Grecs qui, du reste, se trouve plus ou moins rétrécie par le croissant de Mahomet.

Vous n'êtes pas universels, non plus, sectateurs de Luther, malgré la puissance britannique qui vous couvre de sa protection, malgré la notable portion de l'Europe qui vous appartient ; car, pour accoler quelque part une inscription, une marque, un signe, surtout celui de la catholicité, il faut un sujet qui subsiste ; et, puisqu'il est question d'une société religieuse, il faut un corps social constitué, distinct, ayant au moins la forme d'une association déterminée.

Or, le protestantisme n'est rien de tout cela. Il existe à l'état nuageux, et, comme ces vapeurs qui flottent dans les airs, il obéit au caprice de tous les vents, prend toutes les formes, se colore de toutes les teintes, passant du clair au sombre,

du pourpre au lilas-tendre, pour devenir incolore ou gris-terme, quand il n'a pas l'aspect sinistre d'un ciel chargé d'orages !

Quoi qu'il en soit, ce caméléon religieux dérouté l'analyse, écarte tout examen sérieux.

On n'a jamais su positivement en quoi consistait la religion réformée. Elle nie beaucoup, affirme peu ; et ce peu que professent ses adeptes d'aujourd'hui sera nié catégoriquement par les protestants de demain.

On sait avec quelle ardeur les ministres protestants, qui désirent se signaler à l'attention de leurs ouailles, donnent dans la nouveauté doctrinale, et font tous les jours des découvertes dans la Bible qui feraient sécher de dépit les plus fervents disciples de Luther qui, du vivant de leur maître, avaient déjà renversé toutes ses conceptions religieuses, pour y substituer leurs propres théories !

Retranchez aux protestants leurs acensations contre les papistes, que leur restera-t-il pour les unir sur un terrain commun ? La Bible ? Non. Le principe du libre examen est essentiellement dissolvant, et, tout précieux que soit le livre divin, quand il est aux mains de gens qui l'interprètent à leur manière, sans un tribunal supérieur pour en déterminer le sens, il devient, comme le code de nos lois confié à des gens peu instruits, ou, encore, comme un joutet au pou-

voir d'enfants loin du regard maternel : une cause de disputes et de dissensions.

Bref, l'universalité répugne au protestantisme de la manière la plus absolue ; car il n'est rien comme société et se résume, en dernière analyse, à une forme de religion purement individuelle. Ce n'est pas notre faute si, par une contradiction flagrante, les disciples de la libre-pensée religieuse laissent subsister, au milieu d'eux, un simulacre de sacerdoce ou d'épiscopat que réprouve le principe fondamental de leur croyance !..

Apostoliques ! Etes-vous, au moins, de source apostolique, vous tous qui avez secoué le joug de l'Eglise romaine et qui vous proclamez chrétiens ? Car vous devez savoir que pour venir du Christ, il faut passer par les apôtres. Mais une affirmation ne suffit pas, si vous êtes les légitimes possesseurs de la religion du divin crucifié, montrez vos titres et, à défaut de documents, une possession ininterrompue de ce précieux dépôt allant des héritiers immédiats du Christ jusqu'à vous.

Autrement, nous serons forcés de vous appliquer ce principe du droit qui regarde comme usurpateur tout homme qui détient une propriété sans un titre véritable, ou du moins, sans se prévaloir du droit de prescription.

Mis en demeure de prouver leur apostolicité, les sectes dissidentes baissent la tête, comme

l'enfant illégitime à qui on demande de désigner les auteurs de ses jours, et n'osent avouer qu'elles ne sont, hélas, que le triste produit de la révolte ou du schisme.

Protestantisme, d'où viens-tu ? Sois sincère et dis-nous qui t'a enseigné à te soustraire à l'autorité de l'Église, seule reconnue pour légitime jusqu'à toi ? N'est-ce pas un moine du nom de Luther qui, fatigué de la vie monastique, s'est fait réformateur ? Où est le lien entre Luther, Calvin, Henri VIII, tous vos pères dans la foi, et le Christ notre rédempteur ?

Si vous sortez du canal de l'Église, vous trouverez sans doute quelques débris provenant de son émondage ; mais je ne comprende plus les magnifiques promesses faites par Jésus à son épouse ; je cesse d'admirer le cours majestueux du flot régénérateur qui sauve l'humanité depuis dix-neuf siècles, si la génération spirituelle qui engendre la société chrétienne à travers les âges a suivi le cours souillé de l'hérésie, s'est transmise par l'intermédiaire de tous les misérables qui furent l'objet de la reprobation, la cause du scandale et des calamités du monde chrétien !

Non, le lien n'existe pas entre Luther, Calvin, Henri VIII, Elizabeth, Photius, Nestorius, etc., et Jésus. La succession leur fait défaut. Leurs églises sont d'institution trop récente pour être chrétiennes ; et, dans ces sectes dissé-

minées çà et là dans le monde, où l'erreur a
doit la vérité révélée, où des bribes de christi-
anisme détachés de la véritable Eglise forme
un amalgame avec le produit hétérogène
vingt esprits dévoyés, nous ne pouvons voir que
de fausses institutions religieuses, d'humaines
inventions suscitées par l'enfer pour entraver
l'œuvre salutaire de la rédemption !

Le glorieux nom de Chrétien qui, tant de
fois, fut jeté comme un défi à la face des empereurs
ou des juges sanguinaires par les martyrs
marchant au trépas ; qui résume l'évolution morale
et intellectuelle des peuples anciens vers la
civilisation moderne ; qui symbolise les plus
nobles aspirations de l'homme vers le Dieu ré-
dempteur, n'est pas, ne peut être la propriété
des sectes hérétiques, mais il appartient de droit
à l'Eglise catholique !

Le catholicisme, en effet, n'a rien à redouter
de la comparaison établie entre lui et l'Eglise de
Christ.

L'Épouse de Jésus-Christ est une société
très parfaite dont les membres sont unis entre
eux par la foi, la morale et les moyens d'ac-
tion identiques ; le catholicisme aussi ; l'Eglise a
sa hiérarchie et son chef, elle est indéfectible
et infaillible ; le catholicisme a sa hiérarchie
et son chef, son histoire nous prouve qu'il est
indestructible et que la pureté de sa foi n'a pas

encore été altérée ; enfin, la société chrétienne est si harmonieusement constituée, si empreinte de la vertu de son fondateur, qu'elle doit ignorer la désunion et briller en même temps par la sainteté ; le catholicisme, qui n'est pas encore en défaut, montre avec fierté ses millions de fidèles unis comme un seul homme, et ses membres en qui la vie chrétienne n'a cessé de se manifester par les plus merveilleuses vertus.

Pourtant, il reste un dernier rapprochement à établir, une dernière question à résoudre, avant de reconnaître au catholicisme la glorieuse mission confiée à l'Eglise de Jésus-Christ.

Est-il vraiment universel et apostolique ?

Catholique : tel est son nom. L'Eglise romaine s'appelle universelle ou catholique, comme le soleil se nomme le soleil. Et nul n'a jamais, que nous sachions, osé lui contester cette dénomination qui est du reste fondée sur une réalité évidente.

Semblable à cette législation romaine qui savait se plier aux exigences de tous les peuples conquis, se les attacher et en faire des sujets soumis de la grande république ou de l'empire ; l'Eglise catholique, sans altérer sa morale ou modifier ses dogmes, a su répondre aux besoins spirituels de tous les hommes et faire bénir son joug tutélaire dans toutes les contrées.

De fait, on la trouve dans tous les climats, sous toutes les latitudes.

Parcourez l'Amérique dans toute son étendue, depuis les froides régions de la mer glaciale jusqu'à la Terre de Feu ; allez dans les villes ou les campagnes ; pénétrez dans les plaines de l'Ouest, cotoyez l'Atlantique ou le Pacifique, et, partout, vous trouverez la prise de possession par l'Église de vastes contrées du monde nouveau. Ces territoires, déjà si peuplés, sont la propriété du catholicisme !

Non seulement ils le sont par l'occupation, ou le droit de découverte, puisque Colomb, Cartier, Cortès, Améric Vespuce et les premiers Européens qui foulèrent le nouveau monde étaient avant tout les pionniers de la foi catholique, mais, ils le sont de fait ; car il n'y a pas un endroit dans notre vaste continent qui ne soit sous la juridiction d'un évêque ou d'un préfet apostolique, pas un arpent de terre qui ne soit compris dans les limites d'un diocèse ou d'une préfecture.

Et, n'allons pas croire que le partage du continent américain entre les évêques catholiques soit purement imaginaire. Chaque diocèse compte de nombreux fidèles, des clercs réguliers ou séculiers en nombre suffisant, et possède ses écoles, ses hôpitaux, ses hospices, ses chapelles, ses églises, souvent ses monastères et ses hautes maisons d'éducation.

Si de l'Amérique nous passons dans les autres parties de notre globe, nous avons le même spec-

tacle d'une religion universelle dont le chef est à Rome.

“ Allez, dit Mousabré, dans les bureaux de la Propagande ; demandez une carte du monde ; sur tous les pays, vous verrez une croix tracée : sur les royaumes et les républiques de l'Europe, sur l'Inde, la Chine, la Cochinchine, le Tonkin, la Tartarie, le Japon, la Corée, la Perse, l'Asie Mineure ; sur toutes les contrées de l'Afrique où les hommes peuvent aborder ; sur les déserts de l'Amérique où la civilisation n'a pas encore pénétré ; sur les îles éparses de l'Océanie. Cette croix indique que Jésus-Christ a pris possession du globe par l'Eglise qui revendique, comme sa propriété, le nom de catholique.

Cette Eglise possède la catholicité locale, c'est incontestable ; j'affirme, en plus, qu'elle possède la catholicité numérique.

Non seulement aucune secte n'égale le nombre de ses adhérents ; mais, si l'on réunit ensemble les quarante et un millions de grecs, chismatiques, nestoriens, jacobites, arméniens, cophtes, abyssiniens, qui croupissent en Orient, les cinquante-sept millions de protestants qui peuplent l'Europe, les provinces unies d'Amérique et les colonies, on obtient un total de

quatre-vingt-dix-huit millions à comparer à deux cent millions de catholiques, plus du double." (1)

L'Église de Rome, universelle aujourd'hui ne fait, d'ailleurs, que suivre ses antiques traditions. Elle conserve les glorieuses conquêtes qui lui ont été acquises dès son début par ses apôtres.

L'ardeur des plus célèbres conquérants, d'un Alexandre, d'un César, d'un Napoléon, qui leur a fait promener leurs troupes victorieuses à travers le monde, n'est rien en comparaison du zèle des apôtres qui, au sortir du cénacle, se partagent la terre et, dans l'espace de quelques années, la soumettent au joug de la foi.

"André part pour la Scythie, Jean pour l'Asie-Mineure, Jacques pour l'Espagne, Jude pour la Mésopotamie, Simon pour l'Égypte et la Perse, Thomas et Barthélemy pour l'Inde et l'Arménie, Mathieu pour l'Éthiopie, et Paul, à lui tout seul, puissant comme une armée, promène, de l'Orient à l'Occident, sa parole cosmopolite, convertit les villes célèbres de la Grèce, et va former des saints jusque dans la maison des Césars de Rome." (1)

Mais il nous tarde d'exhiber les documents sur lesquels s'appuie la légitimité du catholi-

(1) Carême 1881, page 245

(2) Monsabré

cisme et de démontrer que seul il est l'Église véritablement apostolique et divine.

L'histoire du catholicisme en effet est celle du christianisme et, si nous suivons le cours majestueux de ce fleuve qui porte aux générations humaines les flots de la vie éternelle, nous embrassons les dix-neuf siècles qui se sont écoulés depuis Jésus jusqu'à nous.

Les traces de la religion du Christ sont trop glorieuses pour qu'on ne puisse les relever. Ses œuvres, dont plusieurs subsistent encore au sein des peuples modernes, sont de véritables jalons qui marquent les différentes périodes de l'histoire du christianisme et nous permettent de remonter à travers les âges jusqu'à son berceau.

Ouvrons maintenant l'histoire du catholicisme, et voyons quel enchaînement merveilleux relie l'Église actuelle à celle du moyen-âge, à celle des premiers siècles de l'ère chrétienne, et, enfin, à celle des temps apostoliques.

Non seulement les catholiques d'aujourd'hui professent la même religion que saint Louis, saint François d'Assise, saint Grégoire, saint Clément, saint Ignace et saint Polycarpe ; non seulement l'Église indéfectible est restée inébranlable comme le rocher sous les coups de la vague mugissante, conservant à travers les siècles sa physionomie primitive ; mais nous avons encore la succession des pasteurs

qui descendent en ligne droite ou collatérale des apôtres et du Christ.

“ Les apôtres, disait Tertulien, ont fondé, dans chacune des villes où ils ont annoncé l'Évangile, des Eglises d'où les autres ont reçu et reçoivent encore tous les jours la tradition de la foi et la semence de la doctrine pour devenir, elles-mêmes, filles des apôtres. C'est pourquoi il n'y a, en somme, qu'une seule et première Eglise apostolique d'où viennent toutes les autres, si nombreuses et si grandes qu'elles soient.” (1)

“ Les Eglises primitives, dit Monsabré, Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Philippe, Thessalonique, et tant d'autres, ont été fauchées par le cimetière musulman. Ce désastre a-t-il détruit nos titres, et serons-nous plus embarrassés que Tertulien pour constater notre apostolicité ? Nullement.

L'Eglise mère et maîtresse, la seule à qui le Christ a promis la perpétuité, survit à toutes les ruines et n'a pas cessé un seul instant d'être le centre vital d'où se transmet à toutes les Eglises du monde la mission apostolique. Pierre et Paul l'ont commencé à Rome, et les plus éloquentes comme les plus saintes voix ont chanté son origine anoblie par un double martyre.

(1) Tertul, De praecip, cap XX

En définitive, c'est vers son autorité suprême que les vieux lutteurs de l'orthodoxie ont toujours rabattu les hérétiques et les révoltés pour décider leur défaite. Saint Irénée, au deuxième siècle, Tertullien au troisième, saint Epiphane au quatrième, saint Augustin au cinquième, ont dressé la liste de ses pontifes. Ce n'était pas plus difficile que de dresser la liste de nos gouvernements, de la république contemporaine aux Bourbons, des Bourbons aux Valois. Je ne sache pas que la tâche soit devenue plus ardue depuis le travail de saint Augustin.

Nous comptons aujourd'hui deux cent cinquante-neuf papes, parmi lesquels vingt-sept martyrs et soixante-dix-sept saints. La succession continue de ces monarques spirituels dans la même vérité et le même pouvoir, remplit tous les âges du christianisme. Léon XIII nous conduit à Pie IX, Pie IX à Grégoire XVI, Grégoire XVI à Léon XII, et ainsi jusqu'à l'apôtre à qui le Seigneur a dit : " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise." Quelle admirable et auguste lignée ! Elle a vu s'épuiser maintes dynasties et s'écrouler je ne sais combien d'empires. Les luttes féroces des potentats ambitieux, patrons des anti-papes et des Eglises nationales, n'ont pu interrompre la tranquille transmission dont elle vit et dont elle fait vivre le monde religieux. Suivez, à travers les siècles,

le mouvement traditionnel des Eglises qui revendiquent comme leur propriété le nom de catholique, vous verrez qu'elles vous ramènent toutes à ce centre vénérable, comme le rayon ramène au soleil qui le projette, le canal au fleuve qui l'alimente, la branche au tronc qui la produit, la supporte et la nourrit. (1)

Cette vue d'ensemble de la Papauté, si bien exposée par l'éloquent orateur de Notre-Dame de Paris, nous dispense d'insister sur le fait de la succession apostolique transmise jusqu'à nous, de générations en générations, de siècle en siècle, aux pasteurs de l'Eglise catholique.

Ce fait établit d'une manière indiscutable notre légitimité au point de vue chrétien ; il constitue un titre qui assure à l'Eglise catholique la propriété exclusive de la religion du Christ.

Ce droit lui était déjà garanti, du reste, par une possession dix-neuf fois séculaire.

Par conséquent, nous nous rattachons au Christ, nous et notre mère la Sainte Eglise, par filiation et par hérédité. Nous descendons de lui comme le ruisseau de sa source, et l'inappréciable héritage de sa doctrine nous appartient par droit de succession ; car, entre nous et le divin Rédempteur, il y a une voie continue, un

(1) Carême 1881, page 262, etc.

lien ininterrompu, une généalogie qui nous ramène aux apôtres.

Les protestants, je le sais, ont tenté de dissoudre la glorieuse lignée des pontifes de Rome, de rompre au moins quelques mailles de cette chaîne qui assure à l'Église son apostolicité.

Peine inutile ! L'histoire comme la vérité est au-dessus des disputes des hommes ; elle plane beaucoup plus haut que la haine sectaire, ou les basses calomnies de la Réforme luthérienne. La dynastie spirituelle des Papes, en dépit des fictions inventées à plaisir par des écrivains sans vergogne, reste ce qu'elle est : la suite ininterrompue des successeurs de Pierre.

Cette succession est d'autant plus extraordinaire qu'elle semble la continuation d'un même règne. Le nom des Papes change ; des qualités plus ou moins brillantes se succèdent sur le trône pontifical ; mais l'esprit qui anime les chefs suprêmes de l'Église est le même. Leurs enseignements se suivent, s'enchaînent, se déroulent majestueusement, sans se contredire jamais.

Faites le relevé des actes pontificaux ; passez en revue les définitions de foi ou de morale, les décisions doctrinales, en un mot, toutes les paroles tombées de la chaire apostolique pour

éclairer et conduire le monde chrétien, et vous y trouverez la plus parfaite, la plus harmonieuse unité.

Il n'est pas jusqu'aux lois disciplinaires, si justement appréciées, qui, si elles varient au gré des besoins de l'Église, ou se perfectionnent avec le temps, ne nous laissent entrevoir l'attente admirable ou l'action prolongée de tous ces pontifes qui viennent tour à tour imprimer au peuple chrétien une nouvelle impulsion vers ses éternelles destinées.

Avec une telle continuité dans son existence sociale et dans la succession de ses pasteurs, il est impossible que l'Église catholique n'ait pas la quatrième note de la société établie par le Christ : l'apostolicité.



La conclusion de la troisième partie de cet ouvrage s'impose.

Il n'y a plus de doute possible. Cette religion chrétienne révélée, que nous chercherions vainement au milieu des sectes dissidentes, nous l'avons devant nous, dans toute sa beauté et sa pureté primitive, au sein de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Elle subsiste sous la garde de l'Épouse bien aimée au Fils de Dieu, qui a pour mission de sauver les âmes.

Car, si nous mettons cette dernière en regard avec les prérogatives et les signes de la société fondée par le Christ, il y a dix-neuf siècles, nous trouvons qu'elle les possède; ou, plutôt, qu'elle s'identifie avec eux.

Pour me servir d'une expression souvent employée de nos jours, je dirai que l'Église catholique seule répond au signalement de l'Église du Christ.

Elle a, pour dissiper les doutes des esprits les plus prévenus, son organisation sociale à nulle autre pareille, son existence dix-neuf fois séculaire, en dépit de persécutions sans cesse renaissantes, sa vitalité présente et ses promesses d'avenir; elle ne craint pas de déployer aux yeux du monde les phalanges disciplinées de ses fidèles qui marchent en rangs pressés, sous le commandement vénéré de son chef; enfin, elle se dresse avec une noble fierté son magistère incomparable qui, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII, n'a pas dévié d'une ligne dans ses enseignements.

Sa confiance est telle dans l'orthodoxie de ses pontifes, qu'elle n'hésite pas à identifier la cause de son infailibilité avec celle des 259 papes qui l'ont successivement gouvernée.

Que faut-il de plus pour dissiper les doutes ou faire cesser les hésitations ?

Attendrons-nous donc que la vérité se transforme et vienne frapper nos sens, pour nous soumettre à ses enseignements ?

N'oublions pas que, si les motifs extérieurs de la foi sont du domaine de la raison, la foi elle-même reste mystérieuse, *argumentum non apparentium*, comme dit l'apôtre St. Paul, et qu'elle doit laisser à notre entendement le mérite de sa libre adhésion aux dogmes qui nous viennent de Dieu.

Nous savons que le Christ est Dieu ; nous savons qu'il a parlé ; nous savons ce qu'il a dit par l'Eglise. Que nous importe le reste ?

Enfants égarés au milieu des ténèbres, voudrions-nous refuser la main tutélaire qui se tend vers nous pour nous conduire ?

Ce guide sûr qui s'offre à nous au nom du Christ, avec toutes les garanties que nous sommes en droit d'exiger, nous demande la soumission et la docilité à ses lois et à ses enseignements.

Il nous dit avec l'autorité qui lui donne sa mission incontestable :

Je suis la digne compagne du Verbe divin, incarné et mort pour le salut du monde ; j'ai pour mission d'éclairer, de régénérer et de vivifier les âmes ; en un mot, comme mon époux et mon maître, je possède les promesses de la vie éternelle : **Marchez et suivez-moi !**

Sectateurs de Luther, incrédules de toutes les nuances, vous tous qui vous attardez dans les sentiers de l'erreur, n'entendez-vous pas cette voix maternelle de l'Église qui vous réclame et vous ouvre ses bras ?

Il est un problème difficile à résoudre pour tout homme dont l'esprit est éclairé des lumières de la foi : l'aberration mentale des ennemis du catholicisme ou des indifférents en matière religieuse.

L'homme généralement sage pour les choses de la vie présente, très habile même à se frayer un chemin qui doit le conduire à la fortune ou à la gloire, et, dans tous les cas, très soucieux de prendre les moyens capables de produire les effets qu'il veut obtenir ; l'homme, dis-je, qui n'est qu'un hôte de passage sur cette terre, oublie ses intérêts éternels et, pour une fleur cueillie le long de sa route, il sacrifie, de gaieté de cœur, le trône qui l'attend dans le ciel.

“ L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu.”

Ne serions-nous pas en droit de conclure à la démente des ennemis du catholicisme, quand cette religion, comme l'auteur de toutes choses, s'affirme d'une manière aussi évidente ?

Gardons-nous, toutefois, de nous indigner contre ceux qui ne partagent pas notre foi. “ L'Esprit de Dieu souffle où il veut,” et si, par

une faveur spéciale, nous avons le bonheur d'appartenir à l'Église du Christ, rendons grâce à Celui qui nous a faits chrétiens et prions-le de réunir sous la houlette de son représentant les membres épars de l'humanité.



Parvenus au terme de nos recherches, sur le seuil de ce vaste édifice où nous savons se trouver la religion de Jésus-Christ, nous nous permettrons d'adresser un mot de remerciement à ceux qui nous ont accompagné jusqu'ici, et d'exprimer en même temps quelques réflexions qui se dégagent de notre modeste ouvrage.

Dans les pages qui précèdent, nous avons vu se dérouler devant nos yeux de belles et grandes vérités parfaitement liées les unes aux autres, qui, par leur ensemble, démontrent la solidité et la divinité de notre sainte religion.

Chrétiens convaincus, nous devons l'être, c'est du moins ce que nous aimons à supposer ; mais il ne suffit pas d'avoir une foi simplement théorique, si bien appuyée qu'elle puisse être.

Ce n'est pas assez, non plus, de se glorifier du beau nom de catholique que nous ont légué nos ancêtres.

Car, pouvons-nous franchement prétendre que Jésus soit venu sur la terre, qu'il ait prêché son Évangile ou versé son sang, pour le simple motif de menbler nos intelligences ou de nous décorer d'un titre purement nominal ?

Non ! mille fois non ! Le Fils de Dieu s'est incarné afin de sauver ceux qui allaient périr éternellement ; et, pour cela, il lui faut non seulement éclairer les esprits, mais descendre dans les cœurs, purifier les âmes et transformer la vie des pécheurs. "Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez ce que j'ai fait moi-même."

Le monde est malheureusement peuplé d'un grand nombre de ces catholiques attardés au milieu de la foule des indifférents, comme Pierre autrefois dans la cour de Caïphe.

La foi sommeille en eux, ainsi que la lumière d'une lanterne sourde, et, si le cœur est encore chrétien, la vie toute entière de ces malheureux est digne de véritables païens.

Ils rongiraient pourtant de dissimuler leur origine, leur nationalité ou leurs opinions politiques. On en voit même qui regardent l'honneur comme un bien plus précieux que la vie et... leur propre conscience.

Chose étrange ! ces hommes d'un commerce agréable, fidèles dans leurs amitiés, justes envers leur prochain, prêts à tous les sacrifices

pour leur pays, ouverts, en un mot, aux plus nobles aspirations, sont d'une lâcheté phénoménale en matière de religion.

Ils connaissent la loi de Dieu ; ils voient ses préceptes former une double haie qui enserre notre vie et l'oriente vers le ciel ; ils se rendent compte enfin des obligations nombreuses qui lient la conscience humaine au Roi de l'univers ; et, les poltrons méconnaissent ces devoirs, foulent aux pieds la loi divine, parce que... le monde incrédule la condamne.

Qu'il est grand le nombre de ces gens qui s'étudient, en tremblant, à ne pratiquer que ce qu'ils voient faire autour d'eux !

Race pusillanime, quand donc auras-tu disparu de la face du monde, ou, du moins, du sein de la société chrétienne que tu déshouores !

Est-ce ainsi que les fils des croisés doivent s'avilir devant les fils de Voltaire ?

Nobles descendants de ces chrétiens héroïques qui, pendant des siècles, ont méprisé les tortures et toisé dédaigneusement la puissance des Césars, devons-nous donc sécher de frayeur et renier notre foi parce qu'il plaît à nos modernes rénégats d'ébaucher un sourire ou de préférer un sarcasme ?

Le sang me bouillonne dans les veines quand je vois les coreligionnaires des Augustin, des Chrysostôme, des Thomas d'Aquin, des Bos-

suet, rougir de leur sainte religion ou se faire les plats imitateurs du premier faquin qui leur jette à la figure une tirade de Renan ou d'Emile Zola !

Le patriotisme, je le sais, se réveille parmi nous. Les hommes de cœur de notre beau pays, oubliant de stériles dissensions, commencent à s'unir sur ce terrain où toute lutte fratricide devrait cesser. On entend de belles et nobles paroles qui rappellent à nos ennemis que la race chevaleresque des vieux Francs n'a pas disparu du continent américain.

Mais, il ne faut pas oublier qu'ici, au Canada, comme de l'autre côté de nos frontières, la religion catholique est la base de nos institutions, la partie la plus sacrée de notre patrimoine national.

Tout amour de la race canadienne qui n'a pas ce cachet religieux ne saurait être de bon aloi.

Changez l'orientation d'un arbre, déplacez-le de telle sorte que son feuillage ne reçoive plus les rayons solaires de la même façon ; il se fane, tout d'abord, mais reprend graduellement son ancienne vigueur ; faites davantage, coupez les racines qui le retiennent au sol, et vous le verrez se dessécher et périr. Pendant quelques années, peut-être, son tronc dénudé, resté debout, frémissa sous le souffle de la brise ;

mais, déraciné peu à peu, rongé par les vers, décomposé par mille causes, il ira rejoindre les débris accumulés des arbres morts qui jonchent le sol de nos forêts.

Cet arbre est l'image de notre nationalité.

La cession de notre pays à la Grande-Bretagne nous a désorientés quelque peu, et nos pères ont dû dépenser une grande somme d'énergie pour ne pas succomber sous le coup de la crise qui a suivi le changement de régime. Mais enfin, en dépit de tous les obstacles, la colonie implantée par la France sur les rives du St Laurent a continué à grandir.

On nous avait garanti le libre exercice de notre religion, et par là, la racine puissante qui donne la vigueur au peuple canadien était restée fortement plongée dans le sol de notre patrie.

Nos ennemis ne savent comment s'expliquer la prodigieuse expansion qui nous a faits, de soixante mille, devenir trois millions dans l'espace d'un peu plus d'un siècle.

Ils ne comprennent pas non plus comment une poignée de pauvres colons a pu résister à la puissance d'absorption des peuples nombreux et riches qui nous ont inondés depuis la conquête ; comment enfin, ces catholiques français.. (Français oui, mais catholiques avant tout) rêvent de renouer sur le continent amé-

ricain les glorieuses traditions de la France, de Charlemagne et de saint Louis.

Le mystère s'explique, néanmoins ; nous avons jusqu'ici conservé notre foi religieuse et par elle, grâce à la protection du ciel, nous avons prospéré et grandi.

Mais survienne une de ces catastrophes qui bouleversent les sociétés et leur font renier les traditions de leur passé.

Que le radicalisme envahisse un bon jour les rives du St Laurent, et que nos paisibles cultivateurs deviennent les ennemis de Celui qui donne la croissance et la maturité à leurs moissons. Que nos villes, par une corruption croissante, ne soient plus que des foyers d'infection morale et de pestilence. Que la législature de nos chambres, enfin, composée de renégats, forge des lois impies qui accélèrent la dépravation de notre malheureux peuple devenu libre-penseur et libre viveur.

Nul n'a besoin d'être prophète pour savoir ce qui arrivera.

Notre pays jouira peut-être d'une grande prospérité matérielle, et l'on verra, peut-être aussi, la science et les lettres rivaliser d'éclat dans notre belle patrie ; mais, cette grandeur factice dissimulera mal la ruine de notre nationalité qui ne croîtra plus, tarie à sa source par l'irréligion. Notre langue réputée jusqu'ici

le château fort de notre croyance religieuse cessera de nous être chère, et nos descendants oublieront peu à peu l'idiome de leurs ancêtres. Le sang lui-même qui coule dans nos veines, n'étant plus retenu par les lois de l'Eglise, se mêlera plus rapidement à celui des races étrangères, entachées d'hérésies ou d'infidélité, qui nous environnent de toute part.

Alors se réaliseront les rêves de nos ennemis qui désirent absorber notre race ou l'éliminer, et nous faire passer, comme ces peuples indigènes maintenant disparus du continent américain, à l'état de souvenirs historiques.

La Nouvelle-France d'Amérique, précieuse avant tout, parcequ'elle fut catholique, aura vécu, et dans quelques siècles on cherchera vainement ses traces sur les bords du Grand fleuve.

Pourquoi aurons-nous disparu ? Pourquoi ? Parce qu'un Voltaire Canadien, un Jean Jacques Rousseau, un Renan, quelques génies dévoyés auront surgi quelque part dans notre patrie ; parce que des remueurs de boue, romanciers ou dramaturges, un Dumas ou un Zola quelconque, seront venus corrompre nos masses populaires par leur littérature de pourceaux ; parce que des journaux incrédules flatteront les passions populaires au lieu de les reprimer ; parce que, surtout, des écoles sans Dieu auront

pris la place de nos écoles confessionnelles pour corrompre l'enfance.

La cognée meurtrière aura fait son œuvre ; sous le tronc vermoulu de notre nationalité on verra la religion ne tenant que par quelques fibres à ce corps social qu'elle avait nourri si longtemps.

Mais je m'empresse de le dire, cette prévision hypothétique n'est qu'un rêve, un cauchemar, car, où sont, parmi nous, les traîtres qui, tôt ou tard, viendront, comme Néron, frapper le sein qui les a abreuvés de son lait ?

Et, supposons qu'ils existent, ne deviendront-ils pas odieux à tout le monde par leur impiété ?

L'irréligion ne saurait s'acclimater sur le sol canadien qui a bu le sang des martyrs de la foi, et l'incrédulité sera toujours mal à l'aise sur nos bords où la croix est si profondément enracinée.

L'ennemi cherchera peut-être, dans un avenir plus ou moins éloigné, à envahir nos plages si heureuses et si paisibles ; mais, grâce à Dieu, du moins, nous l'espérons, nous verrons alors se lever de nombreux champions de la foi chrétienne qui, aux applaudissements de tout un peuple, sauront terrasser l'hydre de l'impiété et conserver au Christ et à son Eglise le pays des Cartier, des Champlain, des Laval, des Breboeuf, et de tous les héros si chrétiens de notre histoire nationale.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Avant-propos :	3
PREMIÈRE PARTIE—LES PRÉAMBULES DE LA FOI	
Chapitre I—La vérité, sa nature et ses divisions.	11
“ II—L'immatérialité de l'âme.	18
“ III—La spiritualité et l'immortalité de l'âme.	32
“ IV—L'existence de Dieu.	45
“ V—La nature et les attributs de Dieu.	57
“ VI—Les premiers devoirs de l'homme envers Dieu, démontrés par la raison et par l'histoire	68
“ VII—Le culte extérieur dû à Dieu.	84
“ VIII—La religion et son unité.	91
“ IX—La révélation est nécessaire.	98
“ X—Le miracle et la prophétie.	107
DEUXIÈME PARTIE—LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME	
Chapitre I—Les Livres Saints.	121
“ II—L'authenticité des Livres Saints et le rationalisme moderne.	127
“ III—L'authenticité de Pentateuque.	136
“ IV—L'authenticité des Évangiles.	146
“ V—Jésus-Christ.	164
“ VI—Jésus-Christ est le Sauveur désiré des nations.	172
“ VII—Jésus-Christ est le Messie annoncé par les prophètes.	183
“ VIII—Jésus-Christ affirme sa divinité.	193
“ IX—Jésus-Christ prouve sa divinité par ses miracles.	199

TROISIÈME PARTIE—L'ÉGLISE CATHOLIQUE

	PAGES
Introduction.....	223
Chapitre I—L'Église a été instituée par Jésus-Christ sous la forme d'une société très parfaite.	227
“ II—L'indéfectibilité de l'Église.....	234
“ III—L'infailibilité de l'Église.....	244
“ IV—L'Unité et la sainteté de l'Église.....	254
“ V—L'Église de Jésus-Christ est catholique et apostolique.....	269

DES

23

27

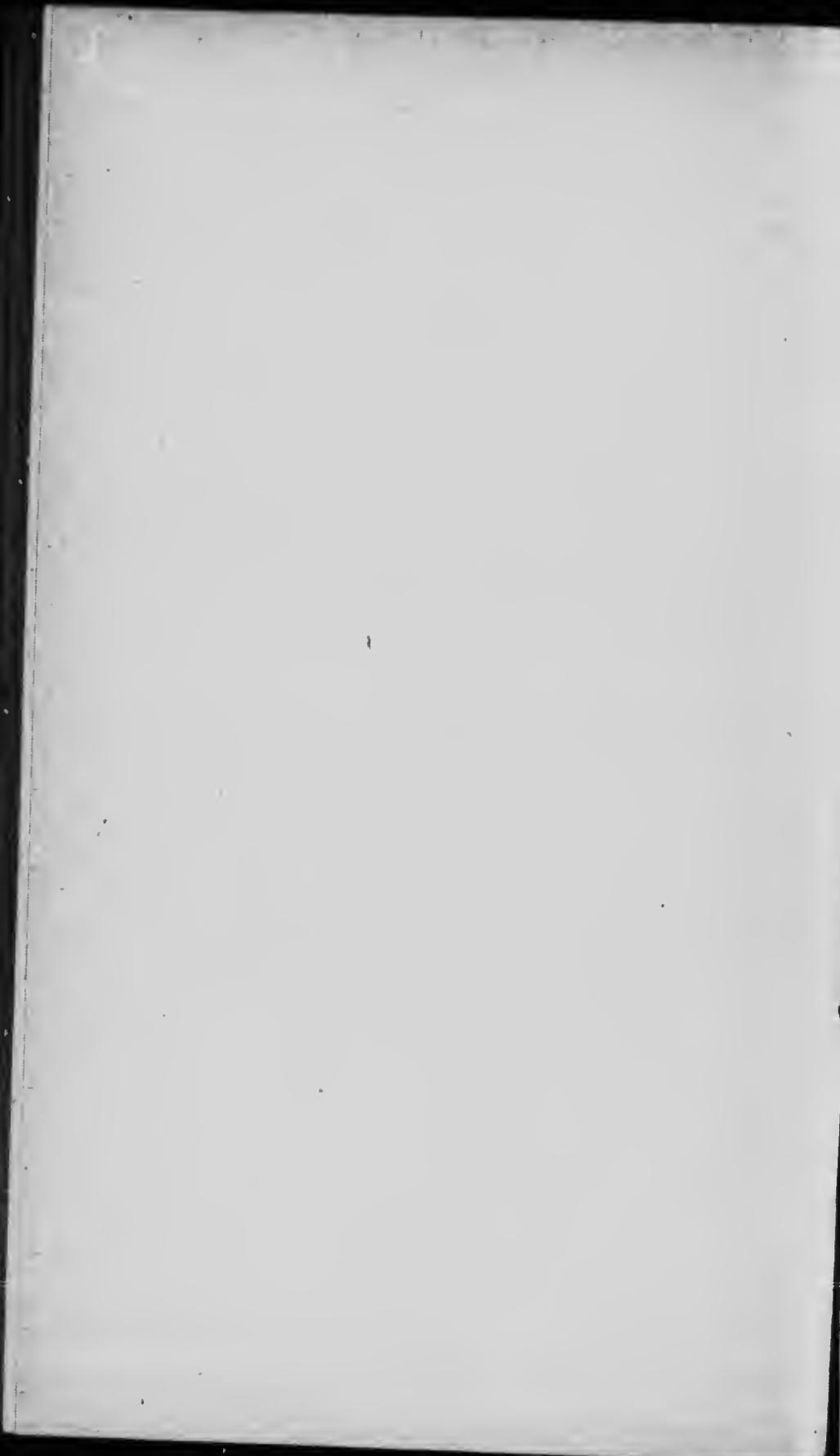
34

44

54

69





ERRATA

- Au lieu de : *Chatiments éternels*, page 9, lisez :
récompenses éternelles.
- “ “ *Aspirations vers l'un fini*, page
40, lisez : l'infini.
- “ “ *Degoûte* ou *seint* qu'il, page 41,
lisez : sent.
- “ “ Pour *décide* l'école de Thubinge,
page 154, lisez : décider.
- “ “ Sa *professo*i de foi, page 262,
lisez : profession.

